

ULYSSE MAISON D'ARTISTES PRÉSENTE

YAN
PÉCHIN

ALAIN
DAMASIO

ENTRER DANS LA COULEUR

ROCK FICTION POÉTHIQUE
D'APRÈS «LES FURTIFS»

REVUEDEPRESSE



ALAIN DAMASIO / YAN PÉCHIN

Un concert littéraire de rock-fiction porté par un duo hors norme.

Ce concert est une rencontre audacieuse entre les mots de l'auteur majeur de la science-fiction contemporaine, Damasio, et le son métallique sorti de la guitare de Yan Pêchin.

Alain Damasio, ce sont 3 romans de science-fiction qui ont dépassé les 500 000 lecteurs et ont conquis le public et la critique, triple détenteur du Prix de l'Imaginaire.

Yan Pêchin, un des derniers guitar hero français, qui a accompagné des pointures telles Higelin, Bashung, Brigitte Fontaine ou Miossec.

En 2019, ils combinent les mots des "Furtifs", roman de Damasio, aux sons parfois métalliques, parfois délicats de Yan Pêchin. Les récits sont alors habillés de couleurs musicales et nous poussent à sortir de nos résignations. Ils questionnent notre éthique sous forme de poésie. Leitmotiv : rester vivant !

Le duo reprend la route pour une série de concerts autour de l'album "Entrer dans la couleur" qui accompagnait, en 2019, la parution du roman "Les Furtifs".



A l'occasion de la venue d'Alain Damasio sur le campus de l'université de Nantes à La Roche-sur-Yon dans les cadre des [journées des libertés numériques](#), celui-ci a gentiment accepté de se livrer à une rapide et curieuse interview.

Un grand merci à lui pour sa disponibilité et sa gentillesse. Et merci à l'équipe d'étudiant.e.s infocom qui ont assuré la captation, le montage et les questions rapides et curieuses 😊



Accueil / Environnement

PODCAST. La leçon de vie et de joie de l'écrivain Alain Damasio dans l'émission « Paroles Sauvages »

Pour ce nouvel épisode de notre série « Paroles Sauvages », la journaliste Nina Montagné rencontre l'écrivain Alain Damasio, connu pour ses romans de science-fiction, ses récits de dystopie et d'anticipation politique. « La Horde du Contrevent » et « Les Furtifs » font partie des meilleures ventes de livres de France. Dans ce long entretien il parle de sa vision du monde, d'environnement, de relations humaines, de politique et de plein d'autres choses encore.

Ouest-France
Ouest-France
Publié le 05/04/2022 à 18h22

Offres Flash

- ÉCOUTER
- LIRE PLUS TARD
- NEWSLETTER NOTRE PLANÈTE



L'écrivain Alain Damasio | DR/CYRILLE CHOUFAS

Toute l'histoire de ce podcast a commencé en mars 2020 après avoir entendu une interview d'Alain Damasio pour le magazine Socialter... « **Il n'y a rien de plus révolutionnaire que la joie** ». Cette phrase s'est plantée dans l'esprit de Nina Montagné, l'auteure de ce podcast. « **Puis comme une graine fertile, elle y a poussé, grandit et avec elle l'envie d'inventer de nouveaux récits et imaginaire, plus joyeux et plus révolutionnaires** » explique la journaliste. **Elle est à l'origine de ce podcast et depuis 2 ans donc, je rêvais d'interviewer Alain Damasio. Je l'ai harcelé pendant des mois pour arriver à caler un rendez-vous, et il a gentiment accepté de me rencontrer.** »

Écoutez le podcast depuis le player ci-dessous :



Ou via [Le Mur des Podcasts](#)

Ou depuis les plateformes [Apple](#), [Spotify](#), [Deezer](#), [Google](#)

En quelques mots pour celles et ceux qui ne le connaissent pas, ou peu, Alain Damasio est un des plus grands noms de la littérature française. Il est connu pour ses romans de science-fiction, ses récits de dystopie et d'anticipation politique. « *La Horde du Contrevent* » et « *Les Furtifs* » font partie des meilleures ventes de livres de France.

Alain Damasio est connu pour ses écrits, et plus récemment pour ses spectacles, où il met en scène ses propres textes en musique ; mais aussi pour ses prises de position politiques : en soutien à la ZAD de NDDL ou encore aux Gilets Jaunes. « **Souvent en déplacement pour ses nombreux projets, nous avons finalement réussi à caler cet entretien lors d'un de ses passages à Paris. Notre échange a duré en tout plus de deux heures, dans le salon d'un appartement en fin d'après-midi.** »

Avec Alain Damasio ce jour-là « **nous avons parlé de lutte, d'imaginaire, d'action directe, de désir, de capitalisme, de la colère et de la joie.** »

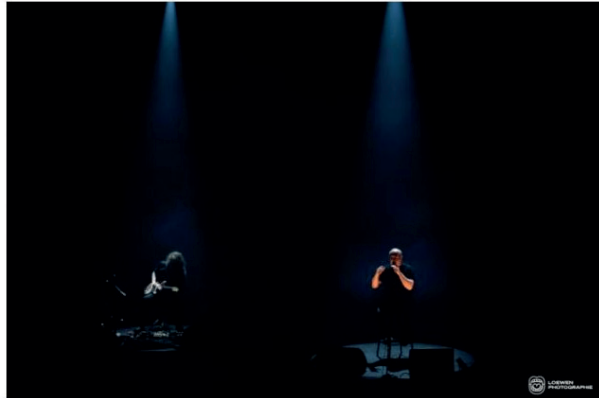
Les autres épisodes de la série :

Épisode	Titre	Durée
#9	L'hymne à la joie de l'écrivain Alain Damasio	42:23
#8	«Le cadeau de la vie», en résidence à La Villa Gregam de G...	45:03
#7	« L'ivresse et la liberté » avec l'agriculteur, auteur et milit...	1:01:46
#6	« Changer le monde » avec la réalisatrice, écrivaine et jou...	1:01:09
#5	« L'effort et la joie » avec la navigatrice Clarisse Crémer	55:06
#4	« De la poésie dans les discours » avec le sénateur écologi...	48:47

Retour sur Mythos 2022 : Couleurs, SF et décibels par Damasio et Péchin

Lisenn • 4 avril 2022 • [f](#) [t](#) [w](#) [q](#) [e](#)

« Le futur, c'était maintenant » et surtout ce week-end à l'Aire Libre, pour un vendredi et un samedi soir en compagnie du surprenant mais néanmoins passionnant duo Damasio-Péchin, pour le concert de rock-fiction *Entrer dans la couleur*.



Entrer dans la couleur : Damasio & Péchin - Aire Libre - Festival Mythos 2022 (crédit photos Loewen photographie)

Crédits photos : [Loewen photographie](#) qui a gentiment (et encore une fois !) accepté d'illustrer notre article. Encore merci !
<https://www.loewen-photographie.org>
<https://www.instagram.com/loewenphotographie/>

Fond de scène avec projection sur l'écran de contours de nuages défilant dans le noir. Deux poursuites de chaque côté de la scène. Trois guitares d'un côté, un micro de l'autre. Damasio et Péchin entrent discrètement en scène. Premiers mots scandés tel des uppercuts. Le ton est donné. *Entrer dans la couleur* est une plongée sombre dans une dystopie hostile.



Entrer dans la couleur : Damasio & Péchin - Aire Libre - Festival Mythos 2022 (crédit photos Loewen photographie)

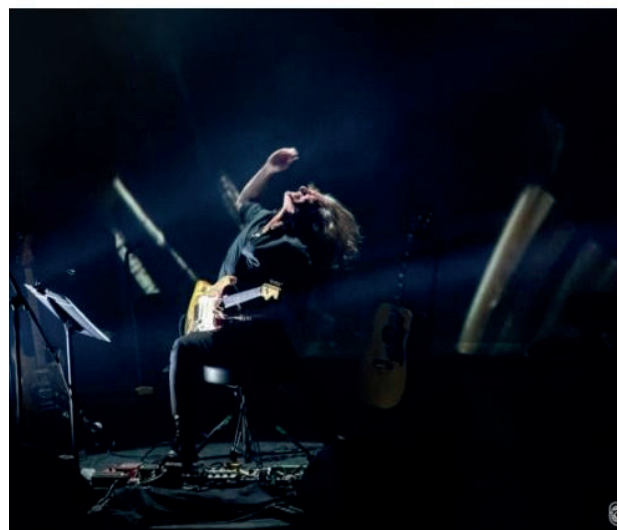
Puis Alain Damasio prend la parole. Et retrace à petites touches le scénario des *Furtifs*, son roman de science-fiction sorti en 2019, pour les (rares) festivaliers ne l'ayant pas lu. Comme moi 😊



Entrer dans la couleur : Damasio & Péchin - Aire Libre - Festival Mythos 2022 (crédit photos Loewen photographie)

e d'Alter1fo m'a demandé il y a quelques jours si j'allais lire cet opus, deviens un fan de la SF, avant d'aller écouter cette lecture-concert. « Non. Et même si j'y répondrais... Alors, oui, Damasio dévoile quelques pistes et péripéties de son univers. L'univers est spoilé mais en décibels et en mots scandés, lancés dans le micro par lui-même, voire sussurés. La plongée dans ce futur mercantile et dystopique est violente. La rencontre avec les furtifs, scène d'ouverture du concert. Mais qu'importe ! Ce n'est pas le but. Mais moi, vous êtes un.e néophyte, et que vous ne craignez pas le spoiler, je vous envoie ce que Mr B. en avait dévoilé : [2019] [Des bouqu'1 sous le sapin #14 : les furtifs](#) [2019].

Le lien entre Alain Damasio et Yan Péchin est palpable. Les mots et le rythme. Et si le plaisir de l'échange avec le public est criant chez l'écrivain, plus discret chez le musicien, ce dernier préférant sans doute laisser s'exprimer les cordes de ses trois guitares. Et quelles cordes ! Comme il se fond dans ses instruments...



Entrer dans la couleur : Damasio & Péchin - Aire Libre - Festival Mythos 2022 (crédit photos Loewen photographie)

Entrer dans la Couleur est une adaptation musicale puissante et troublante. Musique électro-dark et le rock poussif accompagne à merveille les paroles et subtils de l'écrivain ainsi que ses dénonciations politiques. Difficile de ne pas être captivé par le public durant cette heure de spectacle (qui peut durer plus ou moins longtemps selon la improvisation des deux comparses).



Entrer dans la couleur : Damasio & Péchin - Aire Libre - Festival Mythos 2022 (crédit photos Loewen photographie)

Le concert est sûr : on est ressorti avec une furieuse envie de dévorer ce roman et ceux qui l'avaient lu (ou pas) semblent avoir apprécié la performance, une standing ovation a clôturé le concert...

🏠 / NOUVELLE-AQUITAINE / ÉMISSIONS / 19/20 - Poitou-Charentes



Retrouvez en **replay** les **dernières éditions** du **soir** consacrées à l'**actualité de la Vienne, Charente, Charente-Maritime et des Deux-Sèvres**.
Édition de proximité **diffusée tous les jours à 18h50**.

REVOIR L'ÉMISSION



19/20 Poitou-Charentes

Toute l'actualité de la région.

Un duo hors-norme samedi à Trégunc pour un concert de rock fiction

Publié le 23 février 2022 à 15h34 Modifié le 23 février 2022 à 18h19



Alain Damasio et Yan Péchin sont réunis pour un concert d'exception. (Benjamin Béchet.)

La MJC de Trégunc accueille ce samedi 26 février, à 20 h 30, au Sterenn, « Entrer dans la couleur », un concert de rock fiction, tout public, porté par un duo hors-norme. À la guitare électrique et acoustique, Yan Péchin, musicien clé d'Alain Bashung, qui a aussi accompagné Brigitte Fontaine, Miossec ou Higelin... Il est l'un des tout derniers Guitar Hero de l'Hexagone. Un monstre capable de sortir de sa manche une ballade folk, un drone sourd, une nappe acide ou un riff punk, un refrain lumineux, puis une mélodie rock.

Au texte et à la voix, Alain Damasio, l'auteur culte de la science fiction française, triple détenteur du Grand Prix de l'Imaginaire qui, en seulement deux romans, « La Horde du Contrevent » et « Les Furtifs », a dépassé les 500 000 lecteurs et conquis le public et la critique. Figure engagée, il met ici en bouche et en cri son écriture physique et « poétique », toute d'assonances et d'échos rythmiques.

Politiquement très habité

Les textes ciselés de ce concert, politiquement très habité, traversent comme une lame les enjeux de notre époque. Au fil des morceaux, ils tissent la trame de ce renouement au vivant que Damasio appelle, et que Péchin opère. Récits, slams ou manifestes, tous deux nous poussent à sortir de nos résignations pour entrer avec eux dans la couleur.

Pratique

Places en vente à la MJC Le Sterenn. Tarif : plein, 20 € ; réduit, 15 € ; prévente 18. Tél : 02 98 50 95 93 ; mél. contact@mjctregunc.fr.

Trégunc. Le spectacle « Entrer dans la couleur » le 26 février au Sterenn

À Trégunc (Finistère), le Sterenn propose un spectacle de Rock fiction le samedi 26 février 2022. Aux manettes, un duo talentueux qui ne laissera personne indifférent.



« Entrer dans la couleur » sera joué le 26 février 2022 au Sterenn, à Trégunc (Finistère). | BENJAMIN BÉCHET

Ouest-France

Publié le 22/02/2022 à 16h11

Abonnez-vous

ÉCOUTER

LIRE PLUS TARD

NEWSLETTER CONCARNEAU

À Trégunc (**Finistère**), le Sterenn propose un spectacle de Rock fiction le samedi 26 février 2022. *Entrer dans la couleur* est issu, pour beaucoup, du roman de science-fiction *Les Furtifs*, d'Alain Damasio, paru en 2019. Avec les textes ciselés du concert, politiquement très habité, traversent comme une lame les enjeux de notre époque. Au fil des morceaux, Damasio et Péchin, les deux artistes du spectacle, mettent en musique et en voix le poids des mots de l'ouvrage.

Ce mariage donne un rendu percutant qui ne laissera pas les spectateurs indifférents, comme l'ouvrage d'où il prend ses racines. Dans cette fiction, se déroulant en 2043, dans une société transformée par le marketing personnalisé, la privatisation des communes détenues par de grandes sociétés et le désengagement total de l'État, un homme recherche sa fille disparue à l'âge de 4 ans. Il est persuadé qu'elle a été enlevée par les furtifs. Les deux artistes pousseront ainsi les spectateurs à sortir de leurs résignations pour entrer avec eux dans la couleur.

Un des derniers guitar hero de l'Hexagone

Entrer dans la couleur est un concert de rock-fiction porté par un duo hors norme. À la guitare électrique et acoustique, Yan Péchin, musicien clé d'Alain Bashung, qui a accompagné également Brigitte Fontaine, Christophe Miossec ou encore Jacques Higelin est un véritable peintre en textures sonores et est l'un des derniers guitar hero de l'Hexagone. Un guitariste au paysage musical allant de la ballade folk aux riffs punk en passant par les mélodies rock. Pour lui, la seule partition est le texte.

Et justement, au texte et à la voix, il s'agit d'Alain Damasio. L'auteur déjà culte de la science-fiction française, triple détenteur du Grand Prix de l'Imaginaire, a dépassé les 500 000 lecteurs en seulement deux romans, dont *Les Furtifs*, et conquis le public et la critique.

Figure engagée, il met ici en voix et en cri son écriture avec toutes ses assonances et ses échos rythmiques. Un spectacle tout aussi original que ses deux interprètes, à ne pas manquer donc, pour tous les amateurs du genre.

Samedi 26 février, au Sterenn, *Entrer dans la couleur*. Tarifs : réduit, 15 € ; en prévente, 18 € ; plein, 20 €. Places en vente à la MJC Le Sterenn et au 02 98 50 95 93.

En continu 

Une

Trégunc

07h03 La météo du mercredi 23 février 2022 à Concarneau et ses

Accueil / Pays de la Loire / Le May-sur-Èvre

Près de Cholet. Le guitariste de Bashung au service de textes de science-fiction à l'Espace Senghor

Vendredi 25 février, à 20 h 30, l'Espace culturel Léopold-Sédar-Senghor, au May-sur-Èvre, près de Cholet (Maine-et-Loire), accueille Alain Damasio et Yan Péchin pour un concert de rock-fiction.



Il reste encore des places pour le spectacle « Entrer dans la couleur ». | DR

Ouest-France
Vincent DANET.

Publié le 13/02/2022 à 17h30

Abonnez-vous

ÉCOUTER

LIRE PLUS TARD

NEWSLETTER CHOLET

PARTAGEZ

Vendredi 25 février, à 20 h 30, l'Espace culturel Léopold-Sédar-Senghor, au May-sur-Èvre, près de Cholet, accueille [Alain Damasio](#) et [Yan Péchin](#) pour un concert de rock-fiction. Au programme d'*Entrer dans la couleur*, titre du spectacle, une déclamation poétique sur des accords de guitares acoustique et électrique à vivre intensément.

Une écriture physique et « poétique »

Yan Péchin était le musicien-clé d'Alain Bashung, mort en 2009. Il a également accompagné Rachid Taha, Brigitte Fontaine, Hubert-Félix Thiéfaine, Tricky, Miossec et Jacques Higelin.

Alain Damasio est un auteur reconnu de science-fiction, triple détenteur du Grand prix de l'Imaginaire. Figure engagée, il met ici en voix son écriture physique et « poétique » avec des textes issus pour beaucoup de son roman *Les furtifs*, publié en 2019.

Informations et réservations : 02 41 71 68 48, culture@lemaysurevre.com et www.espacesenghor.fr. Tarifs : de 7 à 32 € (plein tarif 15 €).



ALAIN DAMASIO : LA COULEUR SONORE DES MOTS

Auteur reconnu de science-fiction, passionné par les sons, écrivain engagé, Alain Damasio adapte à la scène et en musique des extraits de son roman *les Furtifs*. Ou comment fabriquer un spectacle d'une heure trente à partir d'un roman de 900 pages. Cela s'appelle *Entrer dans la couleur*.

D'un côté, Alain Damasio, auteur célèbre de science-fiction – *la Horde du Contrevent*, *la Zone du Dehors*, *les Furtifs* et d'innombrables nouvelles –, passionné depuis longtemps par la radio (il crée des jingles) et les sonorités, au point d'inventer des mots nouveaux comme la « Volte », le nom de sa maison d'édition (une « révolte » privée de « re »). De l'autre, Yan Péchin, un musicien « hors normes », selon Damasio. Guitariste, il a accompagné Bashung, Rachid Taha, Thiéfaïne, Brigitte Fontaine ou encore Higelin. Trente-cinq ans de carrière et une sensibilité qui fait sa réputation : on dit de lui qu'il est l'un des derniers « guitar heroes » français. La rencontre a lieu à Dunkerque. Alain Damasio est fasciné par Yan Péchin. « Avec lui, il pouvait se passer quelque chose. Il a une grande force d'improvisation. » Il a alors en tête d'adapter à la scène son roman de SF *les Furtifs*, sorti en avril 2019. Problème : le roman fait 900 pages et il est écrit dans le style très particulier de l'écrivain. Le duo se forme et s'isole cinq jours en Auvergne. Alain Damasio lit, Yan Péchin improvise. Le miracle a lieu : « Il a cette capacité de prendre le texte comme une partition ; il épousait mon flow qui est très littéraire. J'étais dans l'émotion. » Cela donnera un « concert rock-fiction-poétique » actuellement en tournée pour l'année 2022. Depuis longtemps, Alain Damasio cherche la couleur musicale de ses textes, à travers « Les chronos », adaptation d'extraits de *la Horde du Contrevent* ou « Phonophore » une mise en son des *Furtifs*.

Pour l'adaptation à la scène, Alain Damasio a dû sévèrement élaguer son gros roman. « J'ai choisi trente textes ; j'ai pris ceux qui pour moi avaient une forte puissance émotionnelle et rythmique, une certaine couleur de phonèmes qui pouvait ressortir quand on allait les oraliser. » Soit une page sur quinze. Les textes ont été condensés, mais « restent proches de l'écrit. Je les ai amendés jusqu'à ce que cela me donne satisfaction ». Et l'écrivain souligne : « On peut retirer beaucoup de choses, car il y a la puissance évocatrice de la musique... et mon jeu. À l'écrit, on doit être plus expansif pour que le lecteur visualise. À quel moment la puissance du texte est-elle suffisante pour que l'on puisse se permettre d'être elliptique ? Le ton de voix, l'émotion, la douceur ou la tension portent le texte. On peut donc ne garder que le plus opérant pour ne pas en faire trop. » Yan Péchin, lui, ne se contente pas d'accompagner l'auteur qui lit son texte. Il l'enrobe, le prolonge, le réinvente. « Il est dans la créativité, la poésie. Moi, je suis plus centré sur le texte ; mais, chaque fois, le spectacle a une couleur différente... » Le spectacle va tourner pendant deux ans. Alain Damasio, qui a déjà fait des incursions dans le rock et l'électro, a envie de poursuivre l'aventure. « Ma limite, c'est le chant. J'ai envie d'aller vers quelque chose de parlé-chanté comme Gainsbourg ou Bashung. Aujourd'hui, je suis un écrivain qui lit ses textes, mais même pas peur. À 52 ans, pour la chanson, je suis un grand débutant ! »

Foix. La science-fiction... sur scène



Alain Damasio lors de sa présentation de son livre "Les Furtifs" au Marché des mots à Toulouse. DPH/AGENCE MC

Facebook Twitter LinkedIn YouTube

Apprendre Plus

Publié le 10/11/2021 à 07:38

Alain Damasio... "Ce nom me dit quelque chose", réclame un Toulousain, devant l'affiche de l'Estiv' Et pour cause, Alain Damasio a écrit pas moins de 10 romans et a également écrit des séries de romans, "La Horde la contrevient" et "Les Furtifs". Il est l'auteur qui a remis la science-fiction au centre de l'actualité. Ce distant plus qualitatif, qui propose deux événements depuis son départ à l'invitation de l'Estiv', est un spécialiste d'anticipation qualitative. Avec "Touche 184", après "Le monde de demain", il dépeint une société de la surveillance généralisée. D'autant plus généralisée que tout le monde y surveille tout le monde, via les réseaux sociaux.

"Le monde de demain est plein de problèmes, plus de problèmes que d'aujourd'hui", dit-il, lors d'un débat organisé, sur les ondes de France Culture.

Ces "dystopies" Toulouse propose de les explorer de deux manières. D'abord, de mardi à jeudi de 19h à 21h, dans un "Forum d'Écrivains" intitulé "Et si on était la couleur". Yea Péchin qui fut le guitariste d'Orain Bataung Rachté Taha ou Brigitte Fontaine y met en musique "Les Furtifs" (De 7 à 30 €). Ensuite, à 23h, à l'occasion d'une rencontre "Les passeurs du livre", Alain Damasio présentera "Touche 184" mais également ses autres livres, dont le dernier, "Nouvelle enquête sur l'intelligence artificielle", qu'il a écrit avec Nicolas Apache (entrée libre sur réservation).

Site web : www.alaindamasio.com

Les tops de la semaine

10 Livres 10 Concerts

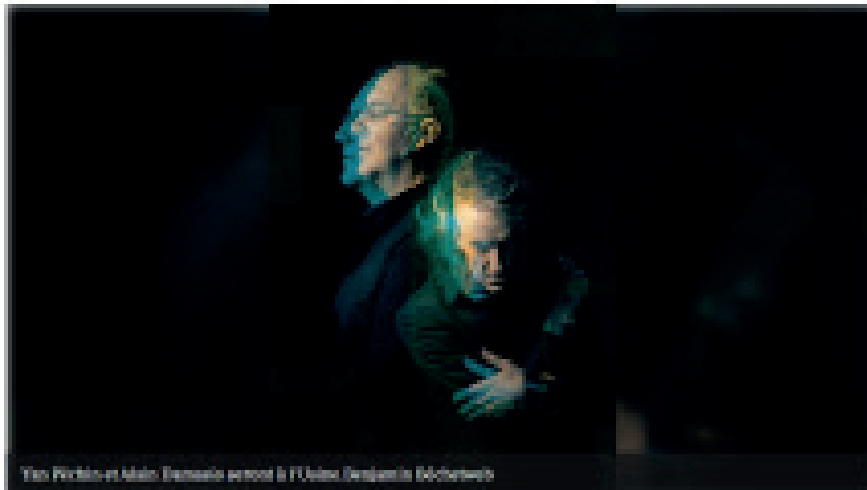
- Furtifs**, Disparition de Louisa Maynard (depuis un incendie à l'été 2017) et un monde d'origine accidentelle
- Furtifs**, Louisa Maynard : le journal intime d'une femme retrouvée perdu dans une forêt, le 11 novembre 2017
- Vie profane - comédie**, Invitation à l'Estiv' de 2021 : comment de quoi faire votre propre vie avec des amis d'aujourd'hui ?
- Furtifs**, Nouvelle histoire de Louisa Maynard (depuis un incendie à l'été 2017) et un monde d'origine accidentelle
- Furtifs**, Disparition de Louisa Maynard (depuis un incendie à l'été 2017) et un monde d'origine accidentelle

À lire aussi de Spectacles

- Culture en ligne**, VNFPC, Chantal Goya et ses amis au festival de Toulouse : "Le monde est enchanté"
- Concerts**, Bataste en Ciel, la soirée de la fête de la musique
- Actualités**, Météo France annonce une proposition de loi sur le climat
- Élections européennes 2022**, Résultats de 2022 : comment les élections européennes vont-elles se dérouler ?
- Concerts**, Festival de la chanson, L'Estiv' comédie et le festival de la chanson, Disparition de Louisa Maynard

Actual à la une

Saint-Céré. "Entrer dans la couleur", rock-fiction



Yan Pichin et Alain Bessière au concert à l'Ulysse. Benjamin Bédierweb

f t in

Concerts, Saint-Céré, Lot

Publié le 10/11/2021 à 09:31

Dans le cadre de la saison 2021-2022, le vendredi 19 novembre à 20h 30, la devise de l'Ulysse propose "l'art en dans la couleur". Il s'agit d'un concert de rock-fiction porté par un duo hors-normes. A la guitare-électrique et acoustique : Yan Pichin, musicien-chef d'Atala Dashang, qui s'accompagne avec Miles Rachid Taha, que Britto Fontaine, Théo, Tricky, Mico et ce Higelin... Au chant et à la voix : Alain Bessière, l'auteur-créateur de la 4^e Française, triple détenteur du Grand Prix de l'imaginaire, qui en seulement deux romans – "La Horde de Cotnamont" et "Les Partis" – a dépassé les 500 000 lecteurs et conquis le public et la critique. Figure éminente, il est le créateur et le maître de l'écriture plurivoque ("parlé par") : le dialogue interne et d'échos rythmiques et fait bruler dans ses textes son goût de la fantaisie, des valeurs et du vivant face à cette société de contrôle "qui nous trace tout en nous sécurisant pour mieux nous anesthésier dans nos technologies".

Tous pour les accords des "Partis", les textes créés de concert, généralement très habiles, traversent comme une lame les enjeux de notre époque. Au fil des morceaux, ils broient la trame de ce "renouement en vivant" que l'auteur appelle et que l'écrit pour. Ils le, dans ces manifestes, nous nous pouvons à sortir de nos résignations pour entrer avec espoir dans la couleur. Plus qu'un spectacle, une initiation au monde qui vient.

Billetterie du mardi au vendredi de 13 h:00 à 19 heures et le mercredi matin de 10 heures à 13 heures ou sur Internet. Tél. 05 65 08 28 00 :

www.ulyssegraphie.fr

f t in

Concerts

Les tops de la semaine

1 2 3 4 5

- Fiction-fiction.** Disparition de Louise Maynard (L'Esprit du Livre) : une femme disparaît un jour, on découvre ensuite son corps dans un lieu inattendu.
- Fiction-fiction.** Héros de l'été : le jockey Antoine Gélain entraîneur pendant dans une trajectoire de héros du siècle.
- Ma pratique - comex.** Le roman de l'été de 2021 : comment ça va-t-il après la pandémie ?
- Fiction-fiction.** Les nouvelles de l'été : un roman de l'été par une auteure française pour le plaisir de tous.
- Fiction-fiction.** Une nouvelle de Louise Maynard : la dernière d'un "journal intime" pour le plaisir de tous.

À lire aussi de Concerts

- Concerts.** Bayonne - Lot, le concert vocal de Saint-Céré en concert.
- Concerts.** Font-de-Carré, l'ensemble vocal et instrumental de l'Ulysse en concert.
- Concerts.** Bayonne - Lot, l'ensemble vocal et instrumental de l'Ulysse en concert.
- Concerts.** Lot, l'ensemble vocal et instrumental de l'Ulysse en concert.
- Concerts.** Lot, l'ensemble vocal et instrumental de l'Ulysse en concert.

Aussi à la une

- Concerts - Concert 19.** L'Ulysse en concert au théâtre de Saint-Céré.
- Affaires d'été.** "Les romans" : les nouvelles de l'été, un roman de l'été par une auteure française pour le plaisir de tous.

Jour 11 novembre 2021 | www.lasemainepyrenees.fr

6

Pays des Nestes

Yan Péchin offre ses notes aux mots

SAINT-LAURENT DE NESTE Mercredi 17 novembre, la Maison du Savoir reçoit deux artistes unis pour un même spectacle : Alain Damasio, écrivain et Yvan Péchin, musicien. Histoire d'une rencontre.

L'un est un auteur de livres de Science Fiction, Alain Damasio, l'autre est un guitariste, Yvan Péchin. Pour leur spectacle, fusion des mots et de la musique, ils ont choisi d'évoquer la peinture avec ce titre « Entrer dans la couleur ». Parce que avant tout, c'est un tableau qu'ils dessinent aux spectateurs.

UNE RENCONTRE SURPRISE

Au départ, rien n'était prévu. Les deux artistes devaient juste accorder leurs mots et leurs notes pour des performances. Si il aime les belles lettres, Yan Péchin l'arouso, il ne connaissait pas grand chose à la Science Fiction avant de rencontrer Alain Damasio : « J'étais plutôt poésie et roman. Mais ses textes m'ont parlé. Chaque mot me donnait des images. Je suis resté dans son univers et j'y ai associé mes couleurs sombres. Aujourd'hui, avec ce spectacle, mes couleurs sombres sont chaque fois un peu différentes : même si les thèmes musicaux restent les mêmes, il y a toujours une part d'improvisation ». De cette rencontre est donc né un « vrai concert de rock », le guitariste y tient, avec « l'énergie d'un Blade Runner ». Son complice n'est pas un simple lecteur, il revêt son costume de scène, il est slameur, se laissant parfois entraîné à changer lui aussi un texte, une phrase.

SE METTRE EN DANGER

Pour Yan Péchin, l'hypermotif qui déteste s'ennuyer, cette rencontre entre leurs deux « monde est une surprise, une idée accidentelle, qui comme toutes les idées accidentelles, a été prise au sérieux : « Faire me mettre en danger, ne pas savoir où je vais. Le livre d'Alain « Les Justifs » n'a pas été écrit comme une chanson. Il n'a pas la structure, un couplet un refrain, on n'est pas sûr de rien. C'est plus ambitieux, plus libre, un peu comme la musique de film ». Il a mis la musique au service du texte, qui est « le moteur » comme souvent avec l'artiste. Il compare d'ailleurs leur duo à ceux qu'il constituait ou constituait avec Brigitte Fontaine, Miossec ou encore Basia Baniak : « Il y a un truc qui se passe, des échanges, une connexion qui s'installe et que je cherche. Je pense qu'Alain aussi ».

En pratique

« Entrer dans la couleur » : mercredi 17 novembre à 20h30, à la Maison du Savoir de Saint-Laurent de Neste. Réservations : maisondusavoir.fr

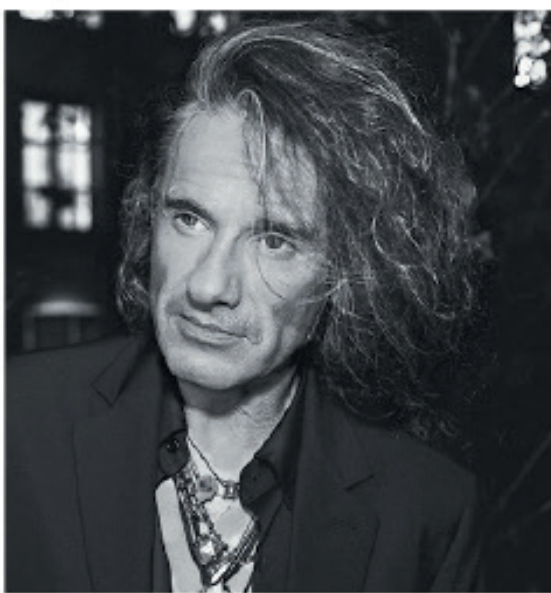
La programmation de l'année :

• La Filina + François Rémy, vendredi 26 novembre, à 20h30 ;
• Michal Bouje-rah, vendredi 3 décembre à 20h30.

VERS UN AUTRE UNIVERS

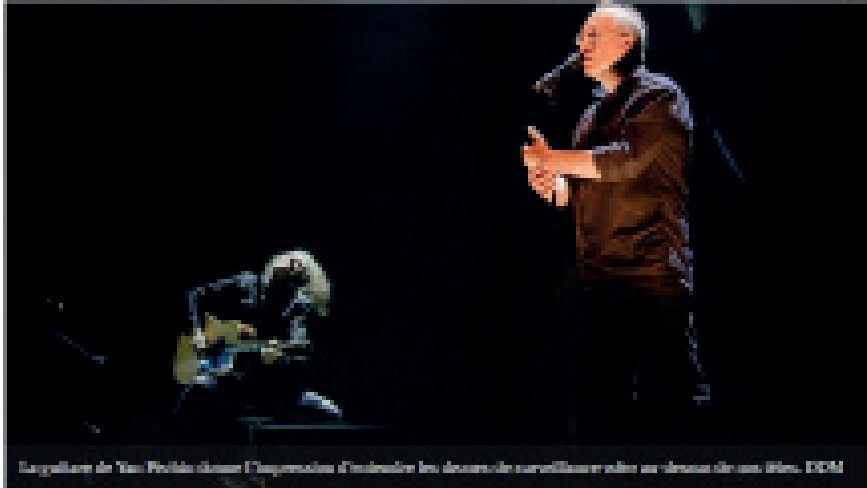
Ce qui ravit le musicien, c'est le retour des spectateurs : « Certains disent que c'est la musique qu'ils entendent dans leur tête en lisant le livre. C'est aussi la rencontre de deux publics qui, finalement, peuvent eux aussi fusionner. Il y a ceux qui restent pour moi et qui découvrent un livre, ceux qui viennent pour Alain et qui découvrent ma musique ». L'heure et demi de spectacle condense 800 pages, irritant parfois à, plus tard, se tourner vers la lecture.

Anne Billard



Yvan Péchin met sa guitare au service des mots de Damasio. Crédit photo Lara Heroin

Colomiers. Avec Les Furtifs, entrez dans la couleur, mardi sur la scène de l'Estive



Le guitariste de Yvan Pothès durant l'accompagnement d'introduction des décors de surveillance vidéo au-dessus de ses fils. DDM

[Facebook](#) [Twitter](#) [LinkedIn](#) [YouTube](#) [RSS](#)
 US Colomiers rugby / Colomiers, 2021, Pro D2 Publié le 09/11/2021 à 08:15

Le subalterne ▶ Yvan Pothès, guitariste d'Alain Barreau, Brigitte Fontaine ou de Rachid Taha, affine à travers cette composition électrique et poétique, une bande-originale au roman d'Alain Damasio.

Dans son roman, *Les Furtifs*, paru en 2019, Alain Damasio présentait une France où la surveillance est totale. Nous sommes en 2048. Le monde a basculé. Chacun porte une bague, dans laquelle se trouve l'ensemble de ses données personnelles. L'outil NIM est capable de lire ce que l'on voit, ce que l'on dit, ce que l'on pense. Mais il n'y a pas de données personnelles, car les Furtifs parviennent à échapper à cette société de contrôle et ont des ZAG, zones autogouvernées. Nous paraserons les décors de Louis Vuitton, sociologues, et d'après les auteurs, nous pourrions aller pour les enfants, qui s'échappent à l'école à l'âge de quatre ans. Tishka, c'est robotique. À travers leur quête, le lecteur découvre peu à peu ces univers extraordinaires que sont les Furtifs, dont la vie est profondément reliée aux sens, une puissance de vie humaine et qui déjouent les machines.

Cette œuvre de science-fiction, futuriste, et entièrement sensorielle, se révèle stimulante, amène tout naturellement son auteur à créer, avec le musicien Yvan Pothès, un monde de rock-futur. Un répertoire hybride comme les sont les personnages d'Alain Damasio.

"Le vivant [...] n'est un vivant qui nous traverse"
 Yvan Pothès, guitariste d'Alain Barreau, Brigitte Fontaine ou de Rachid Taha, affine à travers cette composition électrique et poétique, une bande-originale au roman. Son titre, *Entrer dans la couleur*, dit combien la sensibilité est au cœur de cette création à quatre mains, qui explore le vivant dans une tension et une énergie où les langages se croisent, se regardent et, live en futur, expliquent en mots et en notes.
"Le vivant [...] c'est archaïque qui nous traverse dans lequel nous sommes"

Les tops de la semaine

- 1 **Opération de secours dans le Tarn.** **DFU-LA DÉPÊCHE.** Missie Aéroline d'urgence depuis le 17 juin des airs dans le Tarn, alors d'être entravée dans la région au ciel bleu.
- 2 **SOCHES.** Aude : elle parvient à élever son bétail et à être psychologiquement déboulonnée plusieurs années et affronte 30 000 heures de déjeûner.
- 3 **Vie pratique - conseil.** Le dernier bulletin de 2021, comment et quand sera-t-il le premier des déjeûner, d'emploi ?
- 4 **Futurisme.** Ne se limitent pas à l'histoire de l'art (avec Kubota) et un véritable monde par une approche d'après-guerre de vivre en futur.
- 5 **Éducation.** Les élèves de la 11e année pour le 11 novembre (Où nous répond ?)

À lire aussi de US Colomiers rugby

- 1 **US Colomiers rugby.** Colomiers dans l'actualité, entraînement dans la couleur, mardi sur la scène de l'Estive.
- 2 **Pro D2.** Colomiers : les de plus en plus mais bien composé au jeu.
- 3 **US Carcassonne Colomiers.** Colomiers : premier coup d'essai.
- 4 **Colomiers - Carcassonne (14-17).** Pro D2 - Colomiers : Aude et il faut que l'US Carcassonne fait sensation et s'impose sur le 14 Colomiers.
- 5 **Pro D2.** RDUFC Pro D2 - 30e anniversaire Colomiers et l'entraîneur sur le 14 Colomiers contre Carcassonne (17-14). Revue la rencontre minute par minute.

Aussi à lire

- 1 **Jeunesse d'aujourd'hui.** Moyens. La jeunesse entraine un changement de l'entraîneur et de la couleur de l'entraîneur.
- 2 **Futurisme.** L'entraîneur de la couleur sur le comité de la couleur et la couleur de la couleur.
- 3 **Futurisme.** L'entraîneur de la couleur dans le Tarn : le comité de la couleur et la couleur de la couleur.

Publié le 06 novembre 2021 à 18h01

L'auteur de science-fiction Alain Damasio aux Indisciplinés à Lorient



Alain Damasio et Yan Pâchin devant les bureaux de l'association Indisciplinés, à Lorient, ce mardi 9 novembre. (Benjamin Bichot)

31 articles - 1 minute

L'auteur de science-fiction Alain Damasio sera, avec Yan Pâchin, musicien clé d'Alain Bashung, sur la scène du festival Les Indisciplinés, à Lorient, ce mardi 9 novembre. Un concert de rock fiction porté par un duo hors norme.



On le connaît comme écrivain à succès de science-fiction. Mais sur scène, en tant que poète charismatique, Alain Damasio, triple détenteur du Grand Prix de l'Imaginaire, qui en seulement deux romans avec la bande du Contrevent et Les Furtifs, a dépassé les 500 000 lecteurs, sera à l'hydrophone ce mardi 9 novembre, à 18 h, dans le cadre du festival Les Indisciplinés, à Lorient.

Avec « Entrer dans la couleur », il propose avec Yan Pâchin, musicien clé d'Alain Bashung, qui a accompagné aussi bien Rachid Taha que Brigitte Fontaine, Thiéfaïne, Tricky, Miossec ou Hugel, un concert de rock fiction. Au texte et à la voix, Alain Damasio, figure engagée, met en bouche et en cri son écriture physique et « poétique ». Récits, stams ou manifestes, Damasio et Pâchin portent le métal des mots et des notes au point d'intersection.

À la librairie Au Vent des Mots

En début d'après-midi, Alain Damasio sera accueilli à 14 h 30 à la librairie Au Vent des Mots pour une rencontre avec des lecteurs.

Pratique

Association Indisciplinés, ce mardi 9 novembre, 18 h, à l'hydrophone

En contenu

- 01:01** Nouveau directeur régional : « Nous sommes prêts », déclare le FDG d'IDF
02 minutes
- 01:01** Une voiture avec trois roues à bord sort de la route à Mollan-sur-Mer
01 minute
- 01:01** L'Etat, député Vanneste en colère ce soir pour la Mini « humanitaire »
012 minutes
- 01:01** Syndicat d'eau de Kersanton à M'Elv-Tréglar: Jean-François Favenn'h déboulé
01 minute

Articles >

Saint-Laurent-de-Neste. Entrer dans la couleur avec Damasiau et Péchin

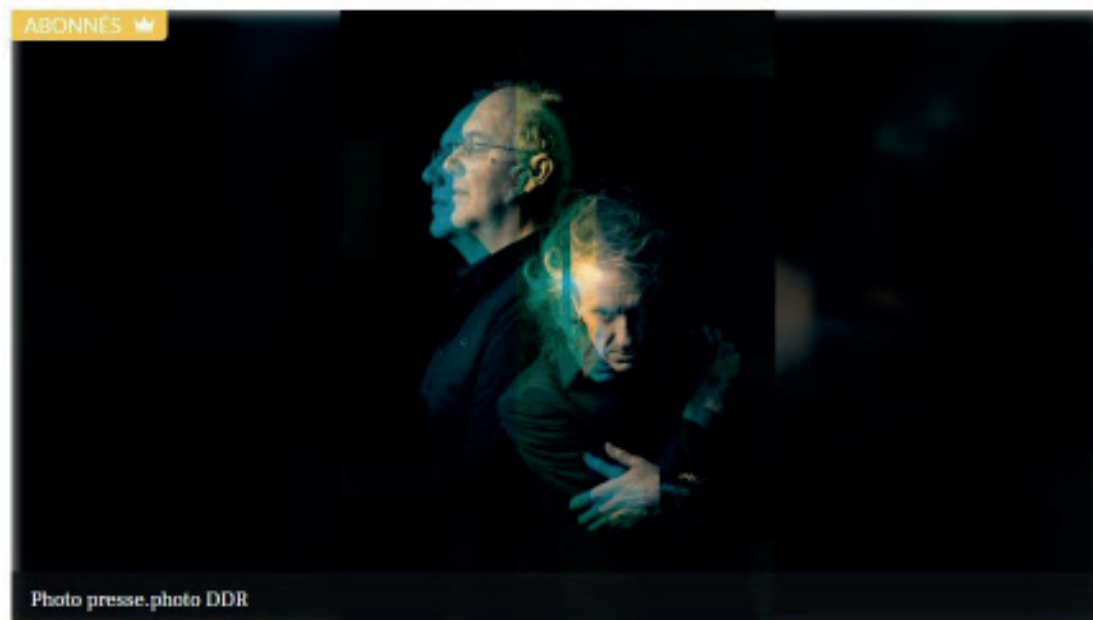
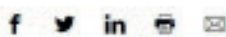


Photo presse.photo DDR



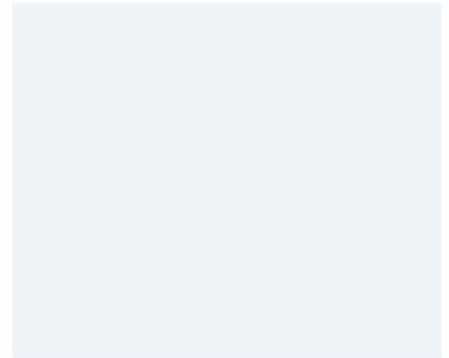
Culture et loisirs, Saint-Laurent-de-Neste

Publié le 01/11/2021 à 05:11

Le centre culturel de Saint-Laurent-de-Neste accueillera à la Maison du Savoir le mercredi 17 novembre à 20 h 30 l'écrivain visionnaire Alain Damasio auteur majeur de la science-fiction contemporaine depuis 2004. En 2019, après plus de 10 ans d'écriture, il publie *Les Furtifs* (La Volte) un roman choc à succès sur les très actuelles dérives sécuritaires de nos sociétés. Il est accompagné pour le récital par l'aventureux guitariste Yan Péchin. Tous deux joignent leurs palettes pour entrer dans la couleur de la gamme chromatique des affects, une création électrique et poétique à forte résonance éthique. Avec "Entrer dans la couleur", ils nous convient à redécouvrir une œuvre sous forme de concert - lecture, mi-rock, mi-fiction poétique, avec l'étroite complicité du très inventif Yan Péchin (musicien-clé d'Alain Bashung ou accompagnateur recherché d'autres grandes figures de la chanson à la guitare électrique et acoustique. Issus pour beaucoup des *Furtifs*, les textes ciselés, dans une écriture physique et "poétique", traversent comme une lame les enjeux de notre époque prise. Ils tissent la trame de ce renouement au vivant que Damasio appelle et que Péchin opère. Récits, slams ou manifestes, tous deux nous poussent à sortir de nos résignations pour entrer avec eux dans la couleur. Le duo porte le métal des mots et des notes au point d'incandescence. Plus qu'un spectacle, une initiation au monde qui vient.

Contact et réservations : MDS tél 05.62.39.78.48

Mouloud Achour avec Alain Damasio, Yan Péchin et Clyde P



[MOULOUD ACHOUR](#) · 06h13, le 07 octobre 2021, modifié à 10h37, le 08 octobre 2021

Du lundi au jeudi et de 20h à 22h, Mouloud Achour anime "Verveine Underground", une émission préparée sur mesure. Verveine Underground, c'est une façon d'utiliser la musique pour raconter les invités, leur histoire et le monde actuel. Aujourd'hui, Mouloud Achour reçoit Alain Damasio et Yan Péchin.

La playlist d'Alain Damasio :

- Frenetik - *Mode Furtif*
- Pink Floyd - *Another Brick In The Wall*
- The Clash - *Rock The Casbah*
- Alain Bashung - *La Nuit Je Mens*
- PNL - *Déconnecté*
- Metallica - *One*
- T Rex - *Hot Love*
- David Bowie - *All The Madmen*
- Daft Punk - *Technologic*
- Jacques Dutronc - *L'opportuniste*
- Arm - *Tu Sais*
- Rachid Taha - *Rock El Casbah*

Invité(s) : Alain Damasio (écrivain) et Yan Péchin (musicien)

Entrer dans la couleur au côté d'Alain Damasio et de Yan Pechin

8 oct. 2021



La rédaction du Chantier donne un coup de projecteur sur le live d'Alain Damasio et de Yan Pechin.



Entrer dans la couleur au côté d'Alain Damasio et de Yan Pechin



©Roxanne Gauthier

Alain Damasio nous revient, et cette fois-ci en musique avec [Entrer dans la couleur](#). Un album concept où le guitariste légende **Yan Pechin** électrifie les textes dystopiques de l'écrivain. Un live aux allures de conte pour adulte tout droit tiré du livre [Les Furtifs](#). Sur scène, les deux artistes nous embarquent dans un futur (trop) proche ultra connecté. Un corpus de texte à la fois électrisant et glaçant, une BO brûlante, poétique et politique.

On vous emène dans les loges dans la [coopérative de Mai](#) où nous les avons rencontrés. Anecdotes, processus créatif et intentions... Au micro d'**Emma Delaunay**, ils nous plongent dans les méandres de leur album live [Entrer dans la couleur](#).





Vidéo. Les mots de Damasio et la musique de Péchin au Rocher de Palmer à Cenon

10/10/2021

Accueil - Culture - Musique



Alain Damasio et Yann Péchin à Cenon (photo: Jacques Bédou)

Par Yannick Delneste
mis à jour le 10/10/2021 à 10h02

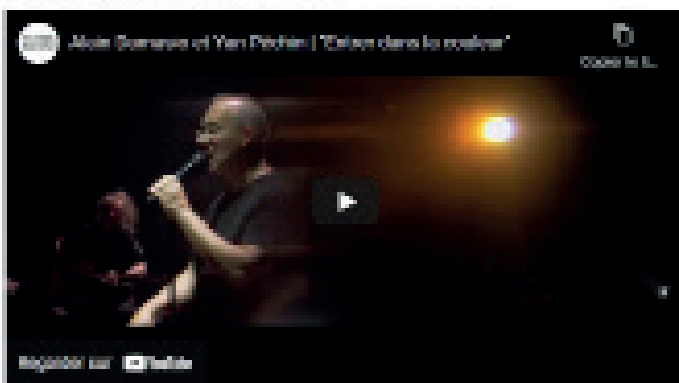
PRECHER



L'écrivain et le guitariste seront ce vendredi sur la scène pour leur création atypique « Entrer dans la couleur » autour de textes « Les furtifs ».

En tant que narrateur, il est devenu une référence de la science-fiction aux enjeux sociétaux très actuels, notamment l'asservissement des masses via la puissance accrue des technologies. Une langue caractéristique de ses récits explore souvent le cyberespace. Alain Damasio.

Né à Paris, il a écrit plusieurs romans et a travaillé avec des compagnies de théâtre de renommée internationale, notamment au Théâtre de la Ville de Paris. Sa musique s'inspire de la culture électronique et de la culture underground. Cette musique de scène, il l'a écrit dans l'album « Apache » du chorégraphe Hamid Ben Madi, dialogue rock versé dans le théâtre. Yann Péchin.



Les deux artistes ont créé « Entrer dans la couleur ». Des mots-blocs principalement des « Furtifs », dernier ouvrage de Damasio, des notes qui les protègent, les châtient. Le spectacle appelle à la reconnaissance au vivant, entre stars, récit et manifeste. « Si il existe une éthique, en tant qu'être humain, c'est d'être digne de se des valeurs d'être vivant », proclame le spectacle. Et d'en incarner, d'en déployer autant que faire se peut les puissances ».

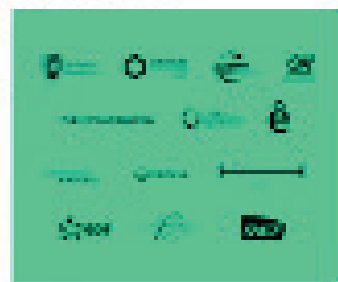
« Entrer dans la couleur », vendredi 1er octobre à 20h30 au Rocher de Palmer à Cenon. De 17 à 22 euros. 05 56 74 66 66.

PROGRAMME



- Le Web, réalité et fiction
- Le Journal des équipements
- L'Europe aux élections
- Le Téléthon est
- Le club de
- Les Furtifs de
- Les Furtifs de
- Les Furtifs de

Facebook Reactions



Plus de 1000



Série : La France
Grâce des « mesures
de soutien » sur la...
Politique



De 7 CROSSBACK
Ligne Noire -
Contenu en...
DE 7 CROSSBACK...



Avec la mise en
système télévisé...
RFO



Culture : Des idées de sorties pour cette fin de semaine dans la métropole bordelaise

1 octobre 2021

ACCUEIL • GÉOLOGIE • CÉLÈBRE



© Christian-Éric Poirier - Bordeaux France - VISAGES D'ARTISTES - Bordeaux France

Par Céline Musseau
Publié le 29 SEPTEMBRE 2021 à 17h00
Mis à jour le 29 SEPTEMBRE 2021 à 17h00

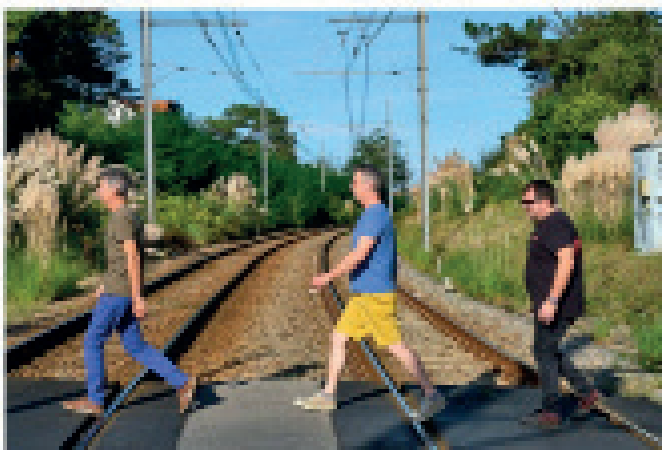
14 minutes



Musique, littérature, film-concerto : quatre rendez-vous originaux

Soirée Multiplate à Bordeaux

Cette soirée festive et musicale expérimentale (aux Musées de la Cité) vient prolonger la programmation du festival Multiplate qui se déploie sur plusieurs villes de Nouvelle-Aquitaine jusqu'au 28 octobre. Ce jeudi 30 septembre, à 19 heures, le groupe PFLU jouera une musique post-rock, tirée par des textes libertaires à ré, et à 20 heures le groupe DWT viendra avec des invités du collectif de beatmakers et rappers Le Soyaux au 4 rue Achard.



© Le groupe PFLU - Bordeaux France / P. Bédin - Bordeaux France / O. G. - Bordeaux France

Dariusson et Pichin à Cézais

Tout Pichin, trente-cinq ans de carrière, l'un des tout-derniers « guitar hero » de l'Hexagone. Au texte et à la voix : Alain Dariusson, l'auteur-culte de la scène-fiction française, qui a conquis le public et la critique avec ses romans dystopiques. Inévitable, ils font « entrer la couleur » au Pichin de Cézais - vendredi 1er octobre, à 20 h 30. Tarifs : 10 à 22 euros.



PREMIER

Sud Ouest, littératures et médias

- Le journal et ses suppléments
- Les contenus en ligne abonnés
- Offres de presse
- Le site internet
- App et tablette (iOS)
- Les archives depuis 1944

100% de contenu numérique

POURQUOI ?



Mathématiques
d'aujourd'hui
Olivier BOU
CHIFFRES



Le monde
de demain
France



Un nouveau dispositif de
chauffage fait furor en
Asie
ARTE CHIFFRES

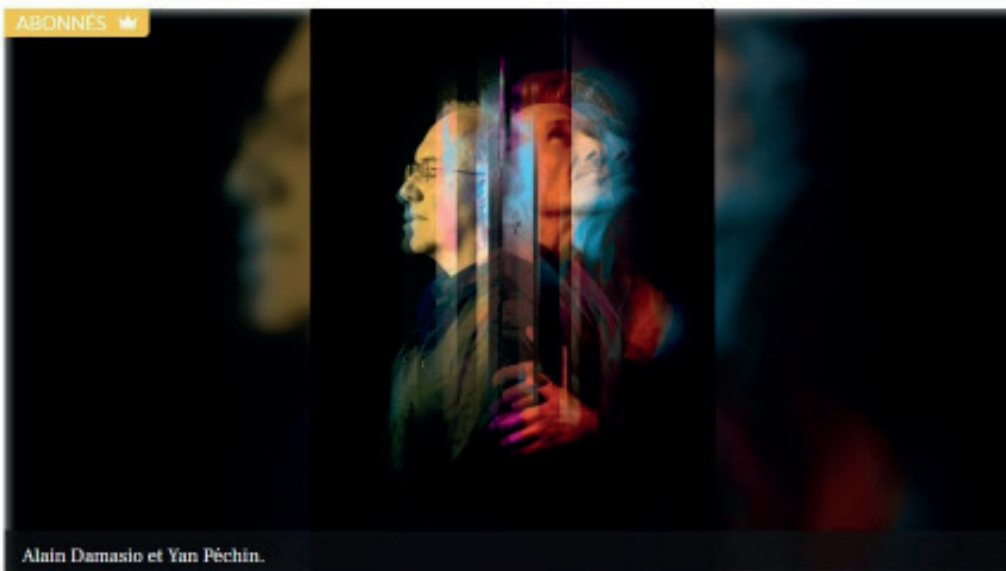


Renault
Golf GTI 2000 est plus
de la moitié de votre...
France



100% de contenu numérique

Figeac. "Entrer dans la couleur", un concert où la poésie se fait électrique



ABONNÉS

Alain Damasio et Yan Pèchin.

f t in

Concerts, Figeac

Publié le 27/09/2021 à 05:12 , mis à jour à 05:17

Après le coup d'envoi de la saison culturelle de l'Astrolade, dimanche dernier à Lacapelle-Marival, celle-ci s'ouvrira vraiment samedi 2 octobre à la salle Atmosphère de Capdenac-Gare, avec une création artistique auréolée de poésie proposée par l'écrivain Alain Damasio et le musicien Yan Pèchin : "Entrer dans la couleur".

Avec ce spectacle, il est conseillé d'entrer dans la couleur comme on entre en mission, et se laisser porter par cette véritable exploration d'un monde fait d'une rare puissance visionnaire. Science-fiction ? Peut-être, mais en est-on si sûr que cela ? Face à une société qui contrôle tout, et qui, sous prétexte de protection, tente d'étendre une sorte d'anesthésie générale, les deux auteurs donnent à réfléchir et nous appellent à rester "dignes de ce don sublime d'être vivant. Et d'en incarner, d'en déployer autant que faire se peut les puissances".

Guitariste d'Alain Baschung, Yan Pèchin a aussi accompagné, Thiéfaïne, Higelin ou Miossec. Capable d'alterner en un tour de main, balade folk, riff punk ou mélodie folk, ses impros ne se font cris et plaintes. Auteur culte de la SF française, Alain Damasio a conquis critique et public en seulement deux romans, dont le dernier "Les furtifs" qui a donné naissance à ce spectacle. À partir de 12 ans. Tarif : 15 € et 10 €.

f t in

Correspondant

Alain Damasio oralise «Les Furtifs», une prouesse à mi-chemin entre le concert rock et le théâtre épique

Michèle Bernard-Royer et Nonfiction — 25 juillet 2021 à 11h00

Dans son concert-lecture «Entrer dans la couleur», l'écrivain donne à voir un spectacle caméléon, inclassable.



Alain Damasio et Yan Péchin sur scène, au théâtre Benno Besson, en Suisse, après un concert-lecture de *Les Furtifs*, le 7 mars 2021. | Capture d'écran UNIL Université de Lausanne via YouTube

Entrer dans la couleur commence quand, dehors, la nuit noire est tombée. Le spectateur pénètre, non pas dans les murs de l'ancien cloître de Bellac auquel le théâtre doit son nom, mais dans un bâtiment moderne de verre, altier, construit au fond du jardin.

À l'intérieur, le rouge flamboie, dans une salle au surplomb vertigineux, qui ondule en direction de la scène: une cascade inattendue de sièges carmins plonge jusqu'à elle. Quand le plateau, jonché de pédaliers, d'amplis, de câbles, s'illumine, une image immense projetée sur un écran gigantesque et changeant se dresse, abrupte, en fond de scène.

Sa verticalité tranche, par rapport au plateau qui est vaste, étal. À l'avant-scène encombrée de matériel, les protagonistes se fauillent. Les guitares de Yan Péchin attendent sagement, droites comme des ifs. Alain Damasio s'avance et s'empare d'un micro sur pied.

À LIRE AUSSI Cinq livres à retenir de 2020

La servitude dans le gris

En trois tableaux, ou plutôt trois temps forts, la représentation alterne duos, solos, harangues; récits, chants, poèmes et piques politiques.

Dans le premier tableau, l'ambiance est de plomb. Le pire drame d'une vie débute ce show: la perte d'un enfant. Le flot de questions et de reproches déchirants échangés entre les parents déborde vite du couple parental que Damasio incarne sur la scène. Tantôt la mère, tantôt le père s'expriment à travers lui. Ce couple, avant ce drame, était déjà un peu défait. Car dans les dystopies dont l'écrivain tire sa renommée, les êtres humains ne savent plus tisser entre eux des liens vrais et vivants.

La tragédie intime de ce couple, portée par des accents de guitare en pleurs, en ouverture du spectacle, n'est qu'un artefact. Nous sommes là comme dans une antichambre. Elle est comme le condensé d'un phénomène universel dont la responsabilité est collective. La raison profonde de telles «disparitions» est, en effet, un laisser faire, laisser passer «XpointZéro»; c'est la suite logique de la servitude volontaire de l'ensemble de la société, à l'égard du «*techno-marchand*» omnipotent. Et tout un chacun est à la fois victime et responsable de ce destin commun.

L'auditoire, à ce moment précis, est comme pétrifié, au point d'oublier d'applaudir...

D'où, sur scène, soudain, une rage, un cri accusateur que chaque spectateur, culpabilisé, reçoit en pleine face, «*Tu pouvais, tu pouvais...*» hurlent les deux protagonistes, à l'aide de leurs instruments respectifs: voix et guitare. Tous deux à cordes. L'auditoire, à ce moment précis, est comme pétrifié, au point d'oublier d'applaudir...

Cette évocation fait écho à l'un des principaux thèmes du roman: la quête d'un père qui cherche sa fille disparue. Encore faut-il avoir lu ce pavé magnifique, l'auteur-interprète lui-même en convient. Il se fait alors récitant, afin de ne pas perdre en chemin son public, et c'est le second tableau. Il résume son roman-fleuve pour permettre à tout spectateur qui ne l'aurait pas lu, ou ne s'en souviendrait plus, d'entrer malgré tout dans le jeu. Il l'invite aussi à réagir.

À LIRE AUSSI Pour être invisible dans la société de traçabilité, devenez un «furtif»

C'est un peu comme si, à cet instant de la narration, une sorte de sas était aménagée, une zone grise intermédiaire entre deux états de perception: l'eigengrau est, dit-on, la couleur perçue par l'œil humain dans l'obscurité totale. Le temps d'une rééducation optique pour mieux conduire l'auditoire vers la couleur? Singulier choreute que ce démiurge de la lumière.

Une salve, un bouquet comme celui qui culmine à l'issue d'un feu d'artifice, caractérise le troisième temps fort de cette «rock fiction poétique». À la fois poétique et à visée politico-éthique, elle marque une sorte de point d'orgue, en l'honneur de cette question psalmodiée par Damasio sur tous les tons et sur tous les fronts de la création: quelles ripostes et quelles pistes nous revient-il d'imaginer et de suivre? C'est la question qui le taraude.

Voilà un spectacle caméléon, inclassable, comme ces «*êtres de chair et de sons*» créés par Damasio dans *Les Furtifs*. Ils circulent sans laisser de trace et ils sont, contrairement à nous, bien vivants. Oui, sans laisser la moindre trace numérique, ils se sont volatilisés. Ils échappent aux radars techno-marchands qui ratissent la planète. Ils ne sont pas réductibles à un profil, ni par conséquent esclaves des choix d'algorithmes omniprésents. Ces derniers décident, à la place de la volonté humaine et personnelle; ils pré-déterminent nos accès aux autres, à l'information, à la nature... Les Furtifs, eux, sont libres, et authentiques.

Les couleurs et la vie

Alain Damasio, une plume? Pas seulement. Une voix, d'une tessiture qui surprend. Une voix non virtuelle, en live qui profère des sons véridiques et charnels. Une présence aussi, avec un phrasé porté par des notes originales, électriques et éclectiques, interprétées par Yan Péchin. Certes, il flotte par moment comme un air de famille avec Higelin et Bashung, que le musicien a accompagnés autrefois. Et l'esprit de Lou Reed rode (celui qui osa l'album *Metal Machine Music*).

La prouesse des deux artistes est à mi-chemin entre le concert rock, le seul-en-scène, le théâtre épique et le spectacle de chansonnier. Le show montre combien Damasio, ordinairement taxé de « lanceur d'alerte » du fait de ses romans d'anticipation classés science-fiction, a été injustement catalogué. Il raconte comment seuls se sauvent les Furtifs, comment ils réchappent de notre réalité, décryptée par le romancier: une société de contrôle. Les liens sociaux s'y délitent et elle anéantit la civilisation.

À LIRE AUSSI Alain Damasio: «Dans la situation actuelle, la furtivité devient un enjeu massif»

En ce sens, l'essentiel se love dans l'éphéméride final, un bouquet de bonnes choses, inspirantes, des tranches de vie bien réelle et poétique à la fois. Damasio les égrène avec gourmandise, au fil d'un calendrier, celui d'un mois de mars exemplaire et fantasque à la fois car il compte bien plus que trente-et-un jours. Une litanie haute en couleurs, destinée à nous donner du cœur à l'ouvrage, nous pousser à « entrer dans la couleur » ?

Ce memorandum, surgi tel un arc-en-ciel, est inscrit dans le mois de mars. Avec Damasio, l'allusion politique n'est jamais loin. Comme il se plaît à dire sur tous les tons: « Un imaginaire est toujours politique. » Sans doute celui d'*Entrer dans la couleur* n'échappe-t-il pas à la règle. D'où ce possible clin d'œil: Mars fut un temps le premier mois du calendrier romain républicain. Mars, c'est aussi le mois dédié au dieu des combats et de la protection du sol, amant de Vénus, dans la mythologie antique. Mars est le nom également de la planète où, contre toute attente, une trace de vie vient d'être découverte. Comme le chantait David Bowie, la vie sur Mars a longtemps posé question, voire été jugée impossible. Ne jamais désespérer donc! Tel serait le message de l'écrivain, un maître dans l'art du roman d'anticipation. Ce message est loin du noir bilan que l'on retient trop souvent de la « geste » damasienne.

Belle ouverture que ce final. Damasio énonce la couleur: rouge ouvert, ou vert. Il joue avec les sonorités et le sens des mots, sur cette scène comme dans ses livres, ses conférences, ses BD etc.

En quittant le théâtre de Bellac, une bossa nova intitulée « Les Eaux de Mars » me revient en mémoire, surgissant de nulle part: « *Un pas, une pierre, un chemin qui chemine... Le mystère profond, la promesse de vie, c'est le souffle du vent, au sommet des collines... C'est la main qui se tend, c'est la pierre qu'on lance... des torrents d'allégresse, ce sont les eaux de mars.* »

Retrouvez plus d'articles sur le quotidien des livres et des idées sur [le site de notre partenaire Nonfiction](#).



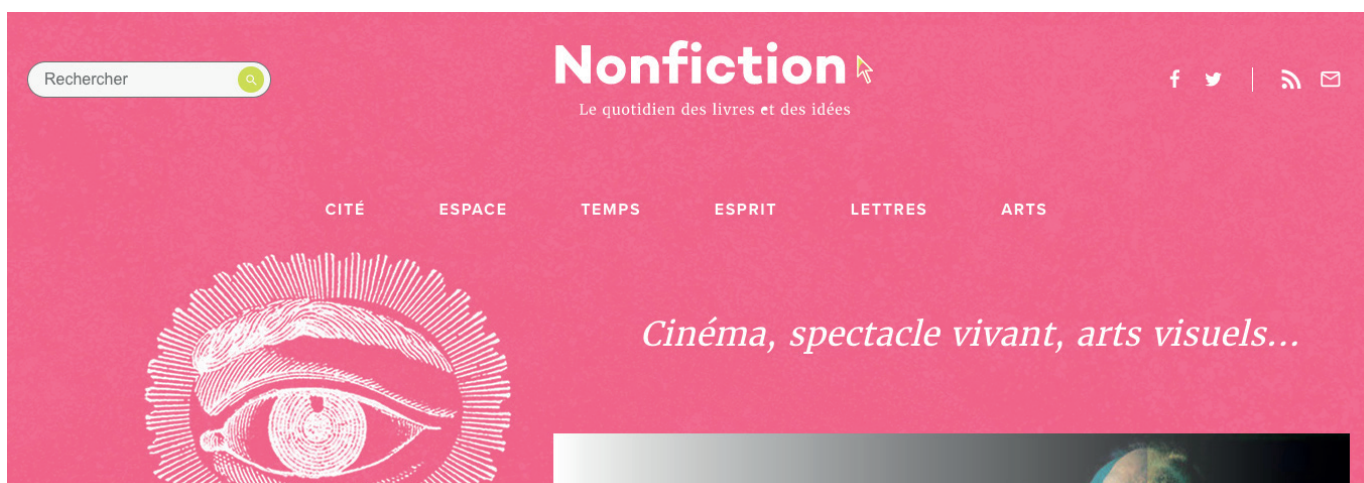
Entrer dans la couleur

Alain Damasio (auteur, adaptateur)

Yan Péchin (co-adaptateur)

Prochaines dates

Production: Ulysse Maison d'Artistes



Théâtre

Alain Damasio donne les Furtifs en concert-lecture

PAR Michèle BERNARD-ROYER

Date de publication • 20 juillet 2021

Temps de lecture estimé • 10 minutes



#dystopie
#concert-lecture
#eigengrau
#rock-fiction
#mars

Entrer dans la couleur
Alain Damasio
(auteur, adaptateur),
Yan Péchin (co-
adaptateur)
2021

L'écrivain oralise l'un de ses romans les plus vendus. Une performance rock, poétique, éthique et politique.

Entrer dans la couleur commence quand, dehors, la nuit noire est tombée. Le spectateur pénètre, non pas dans les murs de l'ancien cloître de Bellac auquel le théâtre doit son nom, mais dans un bâtiment moderne de verre, altier, construit au fond du jardin. A l'intérieur, le rouge flamboie, dans une salle au surplomb vertigineux, qui ondule en direction de la scène : une cascade inattendue de sièges carmins plonge jusqu'à elle. Quand le plateau, jonché de pédales, d'amplis, de câbles, s'illumine, une image immense projetée sur un écran gigantesque et changeant se dresse, abrupte, en fond de scène. Sa verticalité tranche, par rapport au plateau qui est vaste, étal. A l'avant-scène encombrée de matériel, les protagonistes se faufilent. Les guitares de Yan Péchin attendent sagement, droites comme des ifs. Alain Damasio s'avance et s'empare d'un micro sur pied.

La servitude dans le gris

En trois tableaux, ou plutôt trois temps forts, la représentation alterne duos, solos, harangues ; récits, chants, poèmes et piques politiques.

Dans le premier tableau, l'ambiance est de plomb. Le pire drame d'une vie débute ce show : la perte d'un enfant. Le flot de questions et de reproches déchirants échangés entre les parents déborde vite du couple parental que Damasio incarne sur la scène. Tantôt la mère, tantôt le père s'expriment à travers lui. Ce couple, avant ce drame, était déjà un peu défait. Car dans les dystopies dont l'écrivain tire sa renommée, les êtres humains ne savent plus tisser entre eux des liens vrais et vivants. La tragédie intime de ce couple, portée par des accents de guitare en pleurs, en ouverture du spectacle, n'est qu'un artefact. Nous sommes là comme dans une antichambre. Elle est comme le condensé d'un phénomène universel dont la responsabilité est collective. La raison profonde de telles « disparitions » est, en effet, un laisser faire, laisser passer « XpointZéro » ; c'est la suite logique de la servitude volontaire de l'ensemble de la société, à l'égard du « techno-marchand » omnipotent. Et tout-un-chacun est à la fois victime et responsable de ce destin commun.

D'où, sur scène, soudain, une rage, un cri accusateur que chaque spectateur, culpabilisé, reçoit en pleine face : « Tu pouvais, tu pouvais... » hurlent les deux protagonistes, à l'aide de leurs instruments respectifs : voix et guitare. Tous deux à cordes. L'auditoire, à ce moment précis, est comme pétrifié, au point d'oublier d'applaudir...

Cette évocation fait écho à l'un des principaux thèmes du roman : la quête d'un père qui cherche sa fille disparue. Encore faut-il avoir lu ce pavé magnifique, l'auteur-interprète lui-même en convient. Il se fait alors récitant, afin de ne pas perdre en chemin son public, et c'est le second tableau. Il résume son roman-fleuve pour permettre à tout spectateur qui ne l'aurait pas lu, ou ne s'en souviendrait plus, d'entrer malgré tout dans le jeu. Il l'invite aussi à réagir. C'est un peu comme si, à cet instant de la narration, une sorte de « sas » était aménagée, une zone grise intermédiaire entre deux états de perception : l'*eigengrau* est, dit-on, la couleur perçue par l'œil humain dans l'obscurité totale. Le temps d'une rééducation optique pour mieux conduire l'auditoire vers la couleur ? Singulier choréographe que ce démiurge de la lumière.



Une salve, un bouquet comme celui qui culmine à l'issue d'un feu d'artifice, caractérise le troisième temps fort de cette « rock fiction poétique ». A la fois poétique et à visée politico-éthique, elle marque une sorte de point d'orgue, en l'honneur de cette question psalmodiée par Damasio sur tous les tons et sur tous les fronts de la création : quelles ripostes et quelles pistes nous revient-il d'imaginer et de suivre ? C'est la question qui le taraude.

Voilà un spectacle caméléon, inclassable, comme ces « êtres de chair et de sons » créés par Damasio dans *Les Furtifs*. Ils circulent sans laisser de trace et ils sont, contrairement à nous, bien vivants. Oui, sans laisser la moindre trace numérique, ils se sont volatilisés. Comprenez : ils échappent aux radars techno-marchands qui ratissent la planète. Ils ne sont pas réductibles à un profil, ni par conséquent esclaves des choix d'algorithmes omniprésents. Ces derniers décident, à la place de la volonté humaine et personnelle ; ils pré-déterminent nos accès aux autres, à l'information, à la nature... Les Furtifs, eux, sont libres, et authentiques.

Les couleurs et la vie

Alain Damasio, une plume ? Pas seulement : une voix, d'une tessiture qui surprend. Une voix non virtuelle, en « live » qui profère des sons véridiques et charnels. Une présence aussi, avec un phrasé porté par des notes originales, électriques et éclectiques, interprétées par Yan Péchin. Certes, il flotte par moment comme un air de famille avec Higelin et Bashung, que le musicien a accompagnés autrefois. Et l'esprit de Lou Reed rode (celui qui osa l'album *Metal Machine Music*).

La prouesse des deux artistes est à mi-chemin entre le concert rock, le seul-en-scène, le théâtre épique et le spectacle de chansonnier. Le show montre combien Damasio, ordinairement taxé de « lanceur d'alerte » du fait de ses romans d'anticipation classés « science-fiction », a été injustement catalogué. Il raconte comment seuls se sauvent les Furtifs, comment ils réchappent de notre réalité, décryptée par le romancier : une société de contrôle. Les liens sociaux s'y délitent et elle anéantit la civilisation.

En ce sens, l'essentiel se love dans l'éphéméride final : un bouquet de bonnes choses, inspirantes, des tranches de vie bien réelle et poétique à la fois. Damasio les égrène avec gourmandise, au fil d'un calendrier, celui d'un mois de mars exemplaire et fantasque à la fois car il compte bien plus que 31 jours. Une litanie haute en couleurs, destinée à nous donner du cœur à l'ouvrage, nous pousser à « entrer dans la couleur » ?

Ce memorandum, surgi tel un arc-en-ciel, est inscrit dans le mois de mars. Avec Damasio, l'allusion politique n'est jamais loin. Comme il se plaît à dire sur tous les tons : « Un imaginaire est toujours politique ». Sans doute celui d'*Entrer dans la couleur* n'échappe-t-il pas à la règle. D'où ce possible clin d'œil : Mars fut un temps le premier mois du calendrier romain républicain. Mars, c'est aussi le mois dédié au dieu des combats et de la protection du sol, amant de Vénus, dans la mythologie antique. Mars est le nom également de la planète où contre toute attente, une trace de vie vient d'être découverte. Comme le chantait David Bowie, la vie sur Mars a longtemps posé question, voire été jugée impossible. Ne jamais désespérer donc ! Tel serait le message de l'écrivain, un maître dans l'art du roman d'anticipation. Ce message est loin du noir bilan que l'on retient trop souvent de la « geste » damasienne.

Belle ouverture que ce final. Damasio énonce la couleur : rouge ouvert, ou vert. Il joue avec les sonorités et le sens des mots, sur cette scène comme dans ses livres, ses conférences (« Masterclass »), ses BD etc. En quittant le théâtre de Bellac, une bossa nova intitulée *Les Eaux de Mars* me revient en mémoire, surgissant de nulle part : « Un pas, une pierre, un chemin qui chemine ... Le mystère profond, la promesse de vie, c'est le souffle du vent, au sommet des collines ... C'est la main qui se tend, c'est la pierre qu'on lance ... des torrents d'allégresse, ce sont les eaux de mars. »

Lot-et-Garonne. Un concert littéraire aux allures de "rock-fiction" à Meilhan-sur-Garonne

"Entrer dans la couleur" est un concert de rock-fiction porté par le duo composé de Alain Damasio et Yan Pichin, samedi 26 juin à 20 h 30 à la salle Multifonctionnelle de Meilhan.



Les concerts et autres sorties culturelles manquent à tous depuis de nombreux mois. La période incertaine impose forcément sur le moment mais en ce début d'été, il semblerait qu'une petite initiative nous permette de retrouver un brin de liberté.

En l'occurrence cet événement de la ville de Meilhan-sur-Garonne ce samedi 26 juin à 20 h 30. Un concert littéraire aux allures de rock-fiction signé Alain Damasio et Yan Pichin. Celui-ci se nomme « Entrer dans la couleur ».

Pichin, l'un des derniers « Guitar Hero »

À la guitare électrique et acoustique : Yan Pichin donc. « Musicien-chi d'Alain Buisson, il a accompagné avec Man Rachid Taha que Brigitte Fontaine, Thibault, Ticky, Minusc ou Hjelga. Il est l'un des tout derniers Guitar Hero de l'Hexagone » précise le communiqué de presse.

À lire aussi

Meilhan-sur-Garonne. Basket: le GAG fait signer un nouveau joueur américain

Et de poursuivre : « Il est un monstre capable de sortir de son manche une ballade folk, un drone sound, une nappe acide ou un riff punk. Pour lui, la seule partition, c'est la scène ».

Damasio, la voie du Sage

Au titre et à la robe de ce concert, Alain Damasio donc. « Il est un auteur culte de la science-fiction française, triple détenteur du Grand Prix de l'Imaginaire, qui en seulement deux romans a dépassé les 500 000 lecteurs et conquis le public ainsi que la critique » est-il repris.

Mais pour beaucoup des fans (l'un des deux romans de Damasio), les textes-clés du concert, poétiquement très habiles, traversent comme une lame les enjeux de notre époque.

Autre aussi

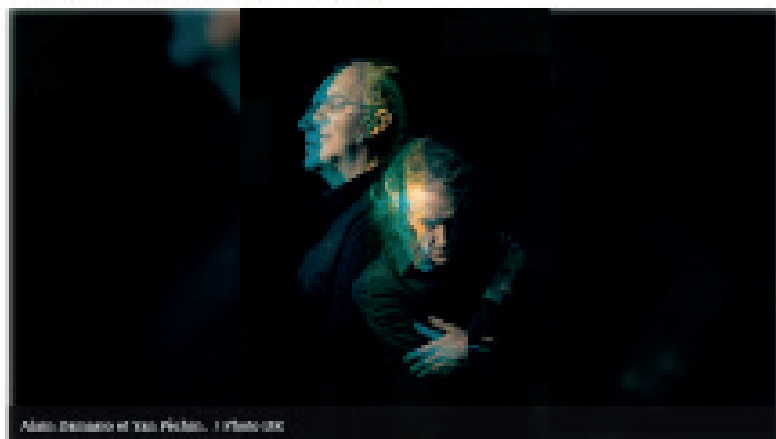
Lot-et-Garonne. Une femme saute dans la Garonne, trois policiers la sauvent en plongeant, à Agen

Un concert particulièrement axé sur la littérature si l'on en croit le suite du communiqué. « Au fil des moments, se tissent la trame de ce rapprochement au vivant que Damasio appelle et que Pichin opère. Ici, là, dans ou derrière, nos deux noms poussent à l'ordre de nos résignations pour venir avec eux dans la couleur ».

L'entrée gratuite

Si l'ensemble du public est prévu pour 20 h 30, le début du concert lui sera à 20 h à la salle Multifonctionnelle de Meilhan. L'entrée est libre à 18 € en plein tarif. Le tout étant organisé par Skizmate, la Médiathèque Municipale et la Communauté de Meilhan-sur-Garonne. Avec le soutien de Val de Garonne et des collectivités.

Marathon des mots à Toulouse : pour Alain Damasio, "la poésie doit être viscérale"



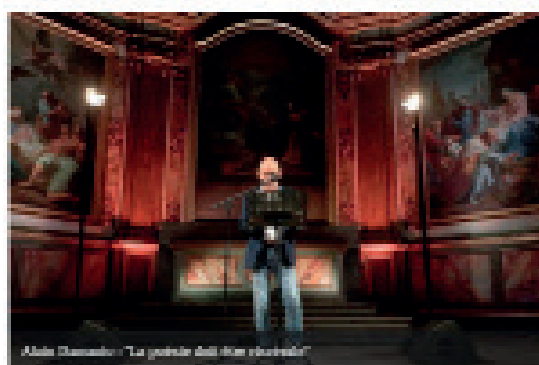
Alain Damasio et Yvan Péchin. / Photo DRG

f t in e o

Le Marathon des mots, Littératures, Toulouse

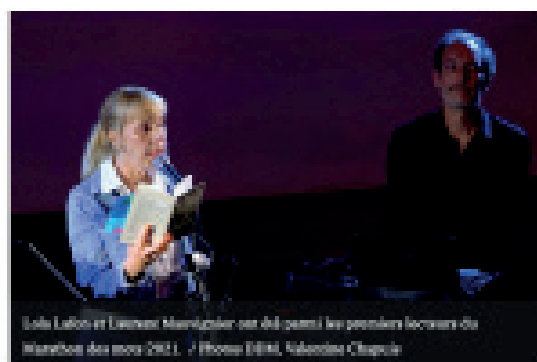
Publié le 24/06/2021 à 08:01, mis à jour à 09:02

Serge Boffé, le directeur de Massilien des mots, l'avait annoncé : cette édition 2021 sera audacieuse et poète. Promesse tenue avec Alain Damasio qui, avec "La Zone d'adhérence" en sursaut "La Horde du contresens" a construit une "œuvre totale" à la croisée de la science-fiction, du fantastique, de la politique, de la musique, de la poésie et de l'humour qui réinventent ce qu'il a, "Inclassable ? Je pense que tout est classé, même si c'est en vain". La science-fiction, l'anticipation sont des genres très marqués dans lesquels je m'insère avec mes histoires, mon style." Et une poésie, un humour puissants qui impliquent ses lecteurs d'un scepticisme effilé et de profondeur : "Je suis heureux comme regretterai toujours, mon humour", observe-t-il.



Alain Damasio. / "La poésie doit être viscérale"

La poésie, elle, est essentielle : elle ouvre le sens du texte et le cerveau du lecteur. Sans poésie, le texte meurt. Poésie et science-fiction vont très ensemble - Bradbury l'a montré - mais la poésie doit être viscérale, sinon elle n'est que joliesse... "Alain Damasio présentera aujourd'hui jeudi "Les Furtifs" à la Salle du Sénéchal avant de retrouver à 21 h, au théâtre de la Cité, son complice guitariste Yvan Péchin (Bookend, Miroco, Théâtre...), pour "Entrer dans la couleur", qui en est un quelque sorte la suite directe.



Lola Laïou et Damien Maréchal au début des premiers lectures du Marathon des mots 2021. / Photo DRG, Sébastien Chapuis

"C'est un concert-concept, même si je n'aime pas le mot, explique-t-il, comme un party d'album-concept : la musique parle la poésie de livre, navigue sur les sensations, les associations et affirmations. Van Improvise beaucoup car les intentions de nos mots : c'est un concert de nos é-fictions, avec un fil rouge narratif, celui des Furtifs : un homme qui part à la recherche de sa fille disparue..." Le romancier, très apprécié du grand public, se dit ravi d'intégrer la riche programmation du Marathon des mots et d'aller à la rencontre de ses lecteurs : "C'est un moment de faire vivre le livre-lecture un peu. Un poète pose le verbe sur sa toile achevée et après le vernissage l'œuvre est morte. Il ne peut revenir dessus. Avec ces rencontres et ce concert, je conjure un peu le vernissage de mon livre !"

Revue de presse Alain Damasio jeudi 24 juin à 18 h 30 à la salle du Sénéchal / Aujourd'hui nous "Les Furtifs" (éditions La Hôte), gratuit à 21 h, "Entrer dans la couleur" création musicale (à 21 h 30) avec Yvan Péchin au Théâtre de la Cité (tarif : 10 €).



Quand l'écrivain Alain Damasio rencontre le guitariste Yan Péchin (Bashung, Higelin, Miossec...), on peut imaginer la collision entre un intellectuel et un animal du rock. Mais ce serait vite pousser les êtres humains dans des cases, vous ne pensez pas ? Par chance, l'hybridation étant l'un de leurs principaux points communs, dans cette interview, on découvre une bête nichée dans l'auteur, et un érudit d'un genre à part, qui a fait corps avec ses cordes. Rencontre avec deux monstres de vitalité, à l'occasion de leur spectacle au CentQuatre, à Paris.

Jeudi 20 mai 2021, 18h30, 19ème arrondissement de Paris. Jour 2 de la grande réouverture des terrasses : contre toute attente, défiant toute logique apparente, une foule de gens (moi compris) décide de tirer un trait sur les rayons chauds et liquides du soleil pour aller s'enfermer dans un cube sombre, sans fenêtres ni pintes, qu'on nomme, accrochez-vous, une salle de spectacle ouverte. Le CentQuatre. Dans cet établissement culturel public bien connu de Paris s'affaissaient, masqué.e.s sur un siège sur trois (= jauge complète), des universitaires à lunettes rondes, rockers sans âge, éditeur-ices cinquantenaires, lecteur-ices de science-fiction, journalistes et dreaudeux-ses en fleur, écrasant avec délice leurs sièges. Ambiance excitée, plutôt pro-Zad que Prozac à première vue, d'autant que le bruit court que le bar du lieu serait bien ouvert à la fin de la représentation. Ce plaisir de la tireuse branchée.

Représentation de quoi d'ailleurs, au juste ? On nous parle d'un concert, d'une lecture, d'une expérience sonore, d'un roman incarné – comme un ogle ? – de la rencontre entre un son et un cri, d'un apache et d'un sanglier. La chasse s'annonce rude. Et c'est d'ailleurs sur une chasse que s'ouvre le premier morceau de cette rock fiction. Coïncidence ?

Entrer dans la Couleur, puisque c'est son nom, est une adaptation musicale, celle du roman *Les Furtifs* d'Alain Damasio, jouée sur scène en compagnie de Yan Péchin, supra-légende du rock et des guitares en France. Et si vous ne connaissez pas son nom, vous avez probablement entendu ceux d'Alain Bashung, Jacques Higelin, Rachid Taha, Christophe Miossec, Brigitte Fontaine ou Hubert-Félix Thiéfaine. Toujours pas ? Merde. Le cinglé avec ses cheveux fous qui fait des riffs comme on fait chanter la matière, c'est lui. Damasio dira même qu'il est la matière, un être fait de cordes, qui vibre lorsque le son le traverse. Ça vous pose les bonhommes.

De son côté, Alain Damasio est l'auteur de trois romans politiques de science-fiction et un recueil de nouvelles. Figurez-vous que ce type a foutu un coup tellement violent dans la fiction politique et émancipatrice que celle-ci n'est toujours pas certaine d'avoir réalisé sa portée. Cet écrivain-parleur basé dans le sud-est de la France, qui met trois plombs à figoler ses bouquins, a tout simplement régénéré plusieurs générations (déjà) de lecteur.ices, dont je dois confesser faire entièrement partie. Ça se voyait tant que ça ?

Quand il écrit son premier roman *La Zone du Dehors*, en guise de manifeste anarchiste, nous sommes en 1999, et il a la trentaine, à peine fêtée. Alors que Chirac est en roue libre sur les emplois fictifs et se régale de son immunité présidentielle, Damasio y dépeint un Président de social-démocratie, lisse comme une toile cirée, étendard d'une société de contrôle qui ne dit pas son nom (fortement inspiré par les travaux de Michel Foucault). Dans *La Horde du Contrevent*, son premier grand succès sorti en 2004, il nous ramène au cœur du groupe humain, et exprime avec une puissance de feu l'idée de faire meute, collectif, horde, même dans un monde rompu par les vents les plus terribles. Et enfin, en 2019, après quinze ans d'écriture, dont quatre uniquement dédiés à son œuvre, Damasio touche à l'expression la plus brute de la vie, avec *Les Furtifs*. Dans ce nouveau cadeau narratif, stylistique et militant, l'auteur invente les créatures intraquables du même nom, quintessence de la vitalité, rassemblant la créativité, les mutations et la spontanéité de l'enfant, du végétal, de l'animal.

Outre ses inspirations régulières chez Foucault, ce sont aussi et surtout les poésies et philosophies de Friedrich Nietzsche et Gilles Deleuze, qui l'accompagnent (et nous avec) jour après jour, chapitre après chapitre. Car si les populations de ses livres sont gentiment enjointes par leurs dirigeants (du pouvoir dominant mais aussi du (self)contrôle qu'elles s'imposent à elles-mêmes) à profiter des plaisirs de la consommation sans sortir des clous, Damasio ouvre toujours une possibilité, celle de la vie dans « un dehors », une vitalité dans les interstices, une expression collective et (ré)voltée dans les liens sociaux qui nous énergisent. Et ça se passe en mots et en sons. La bande-son de ces moments, retrouvée dans le spectacle, a tout l'air d'une musique concrète qui racle le sol, du rock progressif qui vole au vent, de l'électro-acoustique qui joue sur l'espace, du drone qui dévaste, une musique dark ambient inquiétante et de la poésie jouée. Comme au théâtre.

Alors je ne vais pas vous raconter le livre ni le concert (que je vous invite néanmoins à acheter en triple pour l'un, et courir voir, pour l'autre, en bonne compagnie), mais faire face à ces deux ardeurs qui, joignant leurs forces, manquent de bouillir et déborder à tout instant, c'est déjà un spectacle en soi.

Et s'il y a des domaines dans lesquels on ne les entend pas souvent, ce sont justement ceux traitant du rôle de l'artiste dans la société, de la place de la musique dans les luttes sociales récentes, ou de l'hypothèse de l'inattendu dans un concert. C'est surtout l'occasion de se rendre compte que Yan Péchin est bien un être humain, visuellement... enfin, en théorie.

Pouvez-vous vous présenter ?

Alain Damasio : Alain Damasio, écrivain-parleur.

Yan Péchin : Yan Péchin, pas trop frustré.

Comment avez-vous pensé la sélection des textes issus de votre roman *Les Furtifs* pour ce disque – offert avec le livre ?

Alain Damasio : J'ai réussi un exploit : avoir amené Yan au fin fond du Massif Central, dans un bled paumé. Pas un bar, rien. Il était enfermé dans ce gîte avec un ingénieur du son. J'avais réduit le nombre de mes textes à une vingtaine, et il en a sélectionné une dizaine. Yan me dit : « On va faire l'album ». Mais on avait quatre ou cinq jours seulement. Et il a voulu commencer sur le texte le plus jouable de tous, celui sur lequel je pensais qu'il allait me retoquer, qui s'appelle « Entrer dans la Couleur », qui est un texte de philo. Je me dis : « Ce mec est un fou ». Et il démarre. C'est un des plus beaux moments que j'ai vécus. Je l'ai vu composer en temps réel pendant cinq jours. Il me disait, en gros, de lire de temps en temps, et il a composé à partir de ça: un titre par demi-journée.

Yan, votre rencontre avec les textes d'Alain Damasio ?

Yan Péchin : Le bouquin *Les Furtifs* n'était pas encore sorti. Sur le moment je ne me suis pas posé de questions. Je me concentrais sur ses textes. Pour moi, il n'y a pas que le sens du texte qui est important. Je suis sensible à la couleur des mots. On n'est pas obligé de comprendre ce qu'il y a à dire. La sonorité a aussi un sens. Et chaque écrivain a une sonorité dans les mots. Tu retrouves des gimmicks très spécifiques. Parfois Alain n'est pas sûr de la pertinence de jouer un de ses textes, par rapport au contexte du bouquin, et moi à l'inverse, qui n'ai pas lu le livre, m'intéresse à ce même texte, qui sonne.

Comment avez-vous réfléchi à en faire un spectacle ?

Alain Damasio : On a commencé par faire des lectures, j'avais le pupitre, je lisais, Yan improvisait. Mais je voulais que ce soit plus que ça. On a vu le tourneur, on lui a dit qu'on s'intéressait à la tournée, mais en interprétation : tout par cœur, une mise en scène, une conduite de concert, une logique, une façon de reprendre l'univers, un fil rouge, des intermèdes.

Alain, avez-vous une éducation musicale ?

Alain Damasio : Rien du tout.

Yan Péchin : Mais si. C'est faux. Il a une vraie culture musicale, arrêtons les conneries.

Alain Damasio : Je suis comme tout le monde.

Vous avez collaboré avec Rone. Est-ce que cette expérience vous a préparé à celle-ci ?

Alain Damasio : Rone, c'est différent, tu as des nappes électro derrière avec un beat qui est constant. Là, le dialogue que je suis obligé d'avoir avec la guitare est plus inattendu. Le morceau « Ici Vole Velvi » avec Yan, je suis obligé de me réadapter en temps réel, des fois je galère à retomber sur mes pattes, c'est un château de cartes qui chaque fois est remis à zéro.

Yan Péchin : C'est notre principal point commun : on déteste s'emmerder.

Yan, arriveriez-vous à jouer deux fois la même chose ?

Yan Péchin : Oui, quand même, mais ça m'ennuie. L'important est que chaque date soit différente avec Alain.

Quelles sont les créations artistiques, types et styles de spectacles ou concerts dont vous êtes plus coutumiers ?

Yan Péchin : Style et coutumier, c'est une association de mots que j'évite, ahah. A partir du moment où c'est coutumier, ça ne m'intéresse pas. Les spectacles, je vais les voir une fois.

Pourtant le cerveau humain est fait pour aimer ce qu'il a déjà vu...

Yan Péchin : Oui, on m'a dit. J'ai déjà vu des artistes plusieurs fois, mais toujours en espérant qu'ils proposent quelque chose de nouveau. C'est comme aller au boulot tous les matins, pas vraiment mon truc.

Les algorithmes de recommandation musicale ne sont donc pas faites pour vous ?

Yan Péchin : Probablement pas. Après, même si on ne joue pas la même chose soir après soir, on peut reproduire la même synergie, la même puissance, la même intensité. Le reste, c'est de la sécurité. Et la sécurité, moi...

Alain Damasio : Je ne regarde plus un concert de la même façon depuis que je suis sur scène. Ces derniers temps, je me suis fait plein de lives des Pixies sur 25 ans, pour voir comment Black Francis [aka Frank Black] joue quand il est jeune, quand il est plus vieux, son énergie, comment il varie, comment il place sa voix, ses cris. Il a une portée extrêmement animale du chant. Juste les intonations, les « Oh », il te place tout. Sur le morceau « Hey », il dit « We're Chained – ained – ained », et il le déforme ce chaînage du mot, il le fracasse en quatre. Je me suis dit : « Qu'est-ce que je me fais chier à faire des textes hyper longs, quand tu entends ça ! » Sa façon de dire « We're chained – ained – ained » : on est chaîné-e-s. Putain. Ça me fait chialer. C'est ça le chant.

Comment faire comprendre le roman *Les Furtifs* à des personnes qui ne l'ont pas lu... dans un spectacle d'1h15 ?

Alain Damasio : C'est pas évident. D'autant qu'on attaque avec le morceau « Le Cube » qui se vit de façon physique. C'est seulement à la fin de ce morceau, avec un intermède, que s'opère une phase de rétro-compréhension de ce qu'on vient de vivre. J'aime beaucoup l'idée de : « J'ai rien compris, mais j'ai ressenti physiquement la chose... Et ensuite j'ai compris. » Et ensuite ça s'inverse. Notamment, sur « Réalité Ultime » je prépare les gens avant le morceau. Je joue sur la temporalité.

Alain, dans *Les Furtifs*, comme dans vos précédents romans, la scène et le spectacle tiennent une place systématique, notamment sur les places publiques et dans les luttes sociales... Quelle place peut, selon vous, prendre la musique dans la lutte ?

Alain Damasio : Deleuze a beaucoup parlé de musique classique et contemporaine, mais assez peu de musique pop, populaire. Il dit un truc très beau, en résumé : il y a une faculté des particules – pop – qui viennent modifier les gens, qui créent quelque chose dans le corps social, dont on n'est pas forcément conscient, mais qui ont un rôle de transformation qui peut être très beau. Et je crois beaucoup à ça. Des chansons, des titres, des rythmes, des mélodies, qui sortent et qui font que, tout d'un coup, quelque chose va... faire pop ! C'est mon rêve, d'être un transformateur d'énergie. C'est pour ça que le concert a encore une valeur indépassable. Les gens rentrent avec une énergie, et ils en sortent avec une énergie, celle-ci a été transformée. Elle a été altérée, grossie, intensifiée, déformée, bousculée, secouée. Que les gens aient aimé ou pas, moi, je m'en fous. Mais, en êtes-vous sortis avec une autre énergie ? Si ça n'est pas le cas, en tant que public, j'ai l'impression d'avoir perdu mon temps. A quoi bon lire un livre, écouter un concert, voir un film, à ce moment-là.

Avez-vous reconnu Yan dans un de vos personnages issus d'un de vos livres précédents ?

Alain Damasio : Honnêtement, non, mais c'est évident que ça va m'inspirer un personnage sur le prochain. C'est une personnalité unique, c'est un fou.

Entre musique et luttes, on pense à des grandes figures comme Víctor Jara, Lounès Matoub ou Nina Simone. Quelles sont les personnalités qui ont pu vous inspirer ?

Yan Péchin : Difficile d'en choisir.

Alain Damasio : Il y a des phénomènes. Noir Désir, par exemple. Bertrand Cantat à mon âge, et je suivais leur évolution. J'attendais leurs albums pour savoir comment ils allaient sentir l'époque. T'as un effet miroir, de réfraction, de réverbération, qu'un groupe peut avoir par rapport à l'époque politiquement. On ne le dit pas assez.

Yan Péchin : Comme Bashung l'a eu à un moment.

Alain Damasio : Comme Bashung, Rachid Taha, ou Gainsbourg, exactement. Le parcours de Gainsbourg ! A quel point il réfracte l'époque, il la devance. Moi j'ai été bercé au son de l'altermondialisme de Manu Chao. Et oui, comme tout le monde, on a bouffé du Manu Chao, ahah. Bon, ça nous fait rire aujourd'hui, mais au moins il y avait ce côté festif qu'on a perdu. On n'a actuellement pas de groupe qui incarnerait l'époque. Cite-moi un groupe de zadistes.



Justement, quels musicien·nes réfractent selon vous le mieux notre époque ?

Alain Damasio : Pour moi le truc le plus en phase avec ce qui se passe en ce moment, c'est le rap. Le rap d'un Orelsan, pour en citer un connu, est beaucoup plus sur l'époque qu'un groupe de rock.

Yan Péchin : Je suis d'accord. Par contre, je trouve que les prises de parole récentes, en rapport avec les luttes et notre monde, sont souvent plus intéressantes que les choses écrites musicalement. Il se passe des choses dans la révolte des textes, beaucoup plus que dans la musique. La prise de risques, musicale et sonore, est devenue rare. On voit souvent des gens qui ont des choses à dire mais qui prennent le premier support qui leur tombent sous la main. Ils utilisent des automatismes qui m'intéressent moins.

L'artiste dit souvent être traversé du monde et de son art. À l'inverse, le chercheur et l'intellectuel créent ou se parent de concepts. La différence de leurs postures se trouve-t-elle dans le fait que l'un se protège d'un bouclier entre soi et le monde pour l'expliquer, et l'autre se laisse transpercer ?

Alain Damasio : Je viens d'une mère agrégée d'anglais et un père carrossier hyper manuel, je suis une synthèse des deux. Mon animal totem, c'est le sanglier. Quand j'étais jeune, j'étais doué intellectuellement, mais c'était l'intellect qui me protégeait – champ de force, bouclier. Plus j'ai avancé dans l'écriture, plus j'ai descendu le bouclier, et si aujourd'hui, je peux aller sur scène, c'est que je réussis à faire du 0% d'intellect. En concert, tu ne peux pas tricher avec le public. Soit il aime, soit il n'aime pas.

Yan Péchin : C'est on ne peut plus simple, pour moi. Je me nourris. Je n'éponge pas, je m'ouvre. Tout ça n'est pas aussi intellectualisé de mon côté, avant de jouer. Mais après avoir joué, j'intellectualise.

Alain Damasio : Quand je vois Yan sur scène, j'ai l'impression qu'il est fait en cordes. Ses tendons sont des cordes, ses muscles sont des cordes, ses os sont en cordes. Et il a des milliers de cordes dans son corps. Quand quelque chose le traverse, ça fait vibrer tout ça. Il n'est pas une éponge au sens végétal – où tu prends l'eau et tu la recraches – il est d'emblée vibratoire. J'ai dû m'habituer à lui, parce que je suis un intellectuel, à l'origine. Bon, j'ai les qualités émotionnelles et affectives...

Yan Péchin : ... c'est un animal, je confirme.

Quel doit être le rôle d'un artiste en société ?

Alain Damasio : L'artiste est un transformateur d'énergie. Il doit le faire, et si possible vers plus d'intensité, de vitalité, de vie.

Yan Péchin : Je ne sais pas si l'artiste a un rôle. Je crois qu'on n'a pas choisi. Ça nous tombe sur la gueule. Et faut faire avec.

Entrer dans la couleur part en tournée (oui, oui, en tournée) dans toute la France. Allez donc voir si vous y êtes sur le site de [La Volte](#).

Damasio, au théâtre ce mercredi, « le gouvernement a choisi d'humilier la culture »

L'écrivain Alain Damasio inaugure la réouverture du théâtre de Cherbourg (Manche) avec Yan Péchin. Il nous parle de leur spectacle "Entrer dans la couleur".

Par **Romain Le Bris**

Publié le 19 Mai 21 à 14:25

La Presse de la Manche

Mon actu

Suivre

Quinze ans après le chef d'œuvre d'aventure *La Horde du Contrevent*, **Alain Damasio** publiait en 2019 *Les Furtifs*. Ce roman d'anticipation est accompagné d'une bande originale, composée avec **Yan Péchin**, guitariste d'Alain Bashung.

Les deux artistes interprètent ces morceaux, accompagnés de lectures du roman, durant le spectacle *Entrer dans la couleur*, du nom du disque. Ils inaugureront la **réouverture du théâtre de Cherbourg**, après des mois de fermeture, ce mercredi 19 mai, à 19 heures.

À lire aussi

Cherbourg : la réouverture du théâtre se fera avec une jauge de 250 spectateurs maximum

Actu : Dans votre dernier roman, « Les Furtifs », vous décrivez une société de contrôle dans un futur proche où l'ultralibéralisme, la privatisation et l'extrême marketing entravent les libertés. Pouvez-vous d'abord nous en dire davantage sur ce livre ?

Alain Damasio : C'est un roman qui tente de décrypter l'époque, en montrant surtout notre complaisance et notre addiction aux univers numériques, à la consommation et à l'individualisme, et en y opposant des mouvements solidaires, des méthodes de lutte sociale pour reprendre la main et retrouver nos liens perdus avec les forces du vivant en nous et hors de nous. Dans ce livre, les Furtifs sont des êtres capables d'échapper au contrôle et à la surveillance et de nous offrir cette joie de la métamorphose, de la composition avec l'animal et le végétal, qui représente la voie d'un renouement avec une vitalité que nous avons perdue.

Vous dénoncez ce que vous appelez le « techno-cocon ». Pouvez-vous expliquer ce concept ? Comment y échapper ?

A. D. : C'est le cocon numérique dans lequel nous vivons tous, confortablement, abrités derrière nos écrans, nos vitres tactiles, nos applis et nos smartphones, et accédant au monde par leur médiation. C'est une chrysalide de fibres optiques et de réseaux qui nous enveloppent et nous choient, tout en nous coupant du dehors et de la présence des autres, en chair et en os. Y échapper implique de retrouver le désir de relations directes, de comprendre qu'un réseau social n'est pas un tissu d'amitiés mais un amas de solitudes reliés.

« Les Furtifs » présente la particularité d'être associé à une bande originale, composée avec Yan Péchin. Pouvez-vous expliquer l'intérêt de cette démarche artistique ?

A. D. : Mon écriture est volontiers poétique et orale, elle se prête bien à la mise en voix et en musique. L'immersion dans la fiction y est plus forte, plus vibrante par un album. C'est une façon aussi de prolonger les mots par des sons, de faire entrer les lecteurs dans le bonheur de l'audition.

De la même manière, quel intérêt de transposer ces mots sur scène ?

A. D. : Un roman est un rapport intime et décalé entre l'auteur qui a écrit et le lecteur qui découvre et parcourt l'univers et les personnages que vous créez. Mais cet échange reste clandestin et asynchrone, frustrant pour le créateur comme pour ceux qui lisent. Sur scène, les mots rencontrent ici et maintenant le public, ils le touchent et vibrent dans une même salle au même moment. Ça produit un tissage de sensations, une appartenance commune, un échange puissant, ça construit un moment de partage, de résonance que le roman ne permet pas, lui qui reste une expérience solitaire, intense mais coupée des autres.

Pour moi, c'est une façon de dilater l'univers des « Furtifs » dans l'espace et le temps, de lui donner un volume, de la faire vivre au présent. Yan Péchin est un tisserand qui coud l'étoffe de nos moments avec ses cordes de cuivre, il leur donne la beauté de ce qui ne s'articule pas ou plus. C'est comme si, à deux, on mettait en couleur la page blanche et ses glyphes noirs.

« Entrer dans la couleur » inaugurerait la réouverture du théâtre de Cherbourg. Un soulagement pour le milieu de la culture. Est-ce cohérent d'avoir interrompu la majorité des activités culturelles durant cette période selon vous ?

A. D. : C'est une décision injustifiable sur le plan éthique et sanitaire. Personnellement, je me déplace souvent en train, avec des wagons au plafond de 2,20 m, bondés, des passagers à 10 cm de moi pendant trois heures, mais ouvrir une salle d'un volume cent fois supérieur avec un espacement de deux sièges pendant une heure trente était dangereux ? Plus dangereux par exemple que d'aller dans un supermarché dense où tout le monde bouge et se croise sans cesse ? La vérité est que le gouvernement a fait le choix de punir et d'humilier tranquillement la culture au bénéfice des commerces. La culture coûte de l'argent en subventions, elle ne rapporte rien électoralement (étant majoritairement de gauche), elle est source de contestation et de réflexion critique : rien de tout ça ne peut inciter le pouvoir à la favoriser. Pourquoi soutenir ce qui ne te soutient pas ? Aidons plutôt Air France à coup de milliards, les banques, les industries et les commerces !

Quel regard portez-vous sur la crise sanitaire ?

A. D. : Elle a prouvé l'absurdité de croire pouvoir diriger un pays de 68 millions d'habitants avec un président narcissique et trois conseillers en communication, l'absurdité de la verticalité du pouvoir, de sa stupidité, de son inefficacité crasse face aux possibilités pourtant immenses de l'intelligence collective, laquelle a été ignorée. La réaction sociale et sanitaire au virus a été hypertrophiée, excessive en tous points, démontrant que nous sommes une société qui ne sait plus affronter ni la maladie, ni la mort et qui, en surréagissant et en forçant les décisions liberticides, le confinement brutal, l'auto-emprisonnement de tous, détruit sans vergogne sa jeunesse au nom d'une empathie douteuse avec les personnes âgées, qui sont surtout un électorat à préserver. Les jeunes voteront Macron, on n'aurait certainement pas eu la même politique anti-jeune, stigmatisante pour eux et dévitalisante, alors que très peu de moins de 40 ans sont touchés par le virus. Bref, la crise a été gérée aussi grossièrement que possible avec une centralisation panique du pouvoir et une inefficacité dramatique sur les masques, le traçage, les tests et maintenant les vaccins. La docilité de la population a été et reste un grand sujet d'étonnement, mais qui s'explique aussi par un recours massif, très médiatisé, à la peur. ●

Info et société > [Actualités culturelles](#)

Littérature : Alain Damasio et l'addiction aux smartphones



3 min

Disponible du 16/04/2021 au 18/04/2022

Découvrez l'offre VOD-DVD de la boutique ARTE

arte
VOD-DVD

En s'inspirant de son roman-monde *Les Furtifs*, paru en 2019, Alain Damasio a conçu une performance, "Entrer dans la couleur", dans laquelle il lit des extraits de son récit, accompagné du guitariste virtuose Yan Péchin. Les artistes attendent impatiemment le feu vert des autorités pour démarrer leur tournée en France, courant mai si tout va bien. L'auteur de science-fiction sort dans le même temps un court récit jeunesse d'anticipation sur les dérives de notre usage du smartphone, *Scarlett et Novak*, aux éditions Rageot.

Lundi 29 mars 2021 par [Laurent Goumarre](#)

Rone, Alain Damasio et Usmar

54 minutes



Côté Club ! Le rendez-vous de toute la scène française et plus si affinités. Une heure pour faire le tour de l'actualité musicale en live... et plus encore. Quand la musique rencontre les arts, du cinéma à la BD, du théâtre à la littérature. Bienvenue au Club !

RONE

Album: Rone & friends

Au printemps 2020, après la douche froide du confinement et l'arrêt prématuré des représentations du spectacle « Room With A View » au Théâtre du Châtelet, Rone se retrouve dans une situation inédite. Éternel créatif, il bouillonne : « Cette période étrange de confinement où chacun est séparé, isolé, m'a donné envie, plus que jamais, de collaborer, d'échanger et finalement de faire un disque "collectif", qui fédère, réunit ». Ainsi naquit *Rone & friends*...

ALAIN DAMASIO

Entre la sortie de son roman "Les furtifs" en poche, une évocation musicale de celui-ci à travers un spectacle de rock fiction "Entrer dans la couleur", la sortie d'un livre pour enfant Scarlett & Novak, et la participation sur un titre de l'album de Rone, l'écrivain Alain Damasio multiplie les expériences, nouvelles ou pas, pour donner sens à sa réflexion bouillonnante.



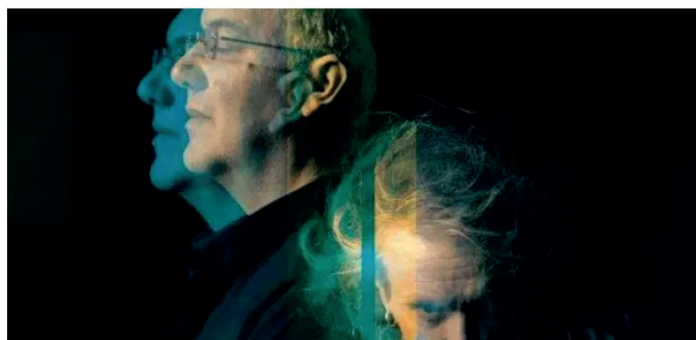
L'OBS > BIBLIOBS

« Le goût des autres ? », par Alain Damasio

L'écrivain intervient ce vendredi au festival littéraire « Le goût des autres ». A cette occasion, il a nous fait parvenir ce texte où il est question de Jean-Pierre Bacri, d'étymologie et de la « discipline mortifère » de l'hygiène sociale.

Par Alain Damasio (Ecrivain)
Publié le 22 janvier 2021 à 13h56

🕒 Temps de lecture 2 min



— **Le goût ?** Capacité à sentir, à discerner ce qui nous convient, nous plaît ou nous attire. Disposition de l'esprit et du corps. Préférence. Inclination. Si le mot, en français, est issu du latin *gustus* « action de goûter, saveur », il se rattache à une racine indo-européenne °*geus-* qui signifie « éprouver, goûter, apprécier » et a donné en anglais *to choose* (choisir). Nietzsche y présentait la faculté suprême : « le goût, c'est à la fois le poids, la balance et le peseur », à la croisée de l'intuition et de l'élection, un sens plus fin et plus originaire que tout raisonnement, plus sûr aussi pour discriminer la valeur des êtres et des choses.




Le goût des autres est le titre d'un film d'Agnès Jaoui avec bien sûr Jean-Pierre Bacri qui vient d'avoir le mauvais... goût de mourir trop tôt. Il a été repris par un festival au Havre, qui le revendique, il me semble, au sens littéral, en affichant un appétit précieux pour l'autre, pour les autres. Les pas-moi, les pas-comme-nous. Les outre-mers. Les autres cultures, sexes, espèces, règnes, les hors-humains, tout aussi vivants et richement sentients que nous.

En plein covid persistant, en pleine distanciation sociale, l'expression brille d'un éclat renouvelé et précieux. *Le goût des autres* nous rappelle à quel point ce pli putride, qui insiste en nous, lequel considère l'autre comme une source contaminante, comme un suspect infecteur à bloquer d'un geste barrière, ce pli détruit toute appétence à la rencontre, tout élan vers l'échange, toute envie de partager un moment, un verre, une bise, un rire rayonnant. Sans parler de ceux qui se vivent comme possiblement porteur et se culpabilisent d'oser même rompre un instant la pratique du *noli me tangere*. Prendre le loin plutôt que prendre soin.

Le goût des autres, c'est l'antidote intuitif à la discipline mortifère de l'hygiène sociale. C'est le sursaut d'humanité qui nous retisse soudain à l'étoffe du commun et coud la robe de nos joies, de nos couleurs reconquises. C'est cette sortie de doute qui nous rend disponible à la courbe d'une joue qui sourit, masque enlevé, d'une bouche qu'on voit à nouveau parler, d'une voix qui surprend par sa netteté, sa plénitude. Retrouver ça. En avoir à nouveau envie. Y prendre goût, à cette présence fragile. Tout écran conjuré. Être là, juste. Avec.

• Le festival littéraire « Le goût des autres » se tient du 21 au 24 janvier en ligne. A 18h30 ce vendredi, une rencontre est organisée avec Alain Damasio. <https://legoutdesautres.lehavre.fr/>

Alain Damasio & Yan Péchin



De chair
et de son

L'auteur de science-fiction à succès Alain Damasio s'est associé au compositeur Yan Péchin pour faire résonner de vive voix son dernier roman, *Les Furtifs...*

Roman d'anticipation politique, philosophique, d'amour et de résistance, *Les Furtifs* est surtout plein à craquer de sons, de musiques et de voix, un moyen incontestable d'incarner le vivant et la liberté dans l'univers déshumanisé du contrôle permanent. Le texte, comme son prédécesseur génial, *La Horde du Contrevent*, propose un imaginaire unique sur le fond et une expérience littéraire formidable dans la forme. Les trouvailles, sonores notamment, y sont légion. Le guitariste et compositeur Yan Péchin possède, lui, un style qui lui est propre. Réputé pour son esprit de liberté et ses audaces fulgurantes, il a séduit de nombreux artistes aventureux comme Thiéfaïne, Rachid Taha, Miossec, Brigitte Fontaine ou Alain Bashung... Les deux artistes ont enregistré un album associé directement au roman, mais sa transposition scénique l'a sensiblement transformé. La tournée *Entrer dans la couleur* a démarré mi-2020, dans le contexte que l'on connaît, investissant à la fois les SMAC, les festivals littéraires, ou les théâtres. Rencontre à distance avec ces deux têtes chercheuses, littéraires et musicales.

Alain Damasio

Est-ce la musicalité de votre écriture qui vous a amené à ce projet ?

J'avais la frustration de ne travailler que sur le texte, d'avoir une intuition très forte de la physique des mots et des phonèmes et de ne pouvoir le faire entendre, d'avoir le sentiment que les gens rataient parfois la dimension extrêmement rythmique de ce que j'essaie de faire. C'est ce qui m'a donné envie de dire mes propres textes, de les faire sonner, de faire entendre ce qui est évident pour moi quand j'écris, mais qui peut échapper à certains lecteurs : les systèmes d'assonances, d'allitérations, de jeux sur les mots. Il y en a qui entendent la partition à la lecture, mais d'autres la découvrent à l'écoute. Passer les mots par la voix, c'est aussi le premier pas vers l'incarnation. Et puis j'ai eu la chance de rencontrer Yan qui est pour moi l'un des trois ou quatre grands guitaristes français. C'est un immense luxe de jouer avec lui. Il réagit aux inflexions de ma voix à la seconde près. De mon côté, je m'adapte quand il part en impro. Cette écoute mutuelle, c'est un vrai échange, un vrai duo.

De quand date votre intérêt pour le son ?

Ça a commencé par ma rencontre avec la réalisatrice sonore Floriane Pochon. En 2014, on a lancé le projet *Phonophore* dans lequel on a développé l'univers des *Furtifs*, en imaginant des furtifs de matière, des furtifs électriques, de verre, de métal... et tout ça avant même que j'écrive. C'est elle qui m'a appris à écouter, mais sans passer par la musique.

Elle a créé Phaune Radio, sorte de radio du vivant, avec beaucoup de matière. C'est très stimulant.

L'écoute musicale fait-elle partie de votre processus créatif ?

Sur *La Horde*, j'écoutais beaucoup de musique. Miossec, beaucoup. Sur la scène du combat de palindromes par exemple, j'écoutais du Eminem à fond. Il est extrêmement intéressant sur ce qu'on appelle les multisonnances... Imaginons que tu as un vers avec les sons « a, i, o, u » qui s'enchaînent, tu vois que dans les vers suivants les mêmes sonances sont toujours présentes mais permutées, variées « u, o, i, a », « i, o, a, u »... Ce que ça apporte de qualité rythmique, de couleur cohérente et de variations, c'est absolument génial. Voir comment il fait revenir les rimes internes, comment il les rythme, et les scande, ça m'a beaucoup servi. Pourtant, je viens plutôt de la new wave. Je suis toujours un grand fan de The Cure, Joy Division et New Order. En chanson française, j'ai une fascination pour l'écriture de Gainsbourg, pour Bashung et Noir Désir, que j'ai toujours adoré, je trouve que Cantat reste l'une des plus belles voix du rock français. J'ai eu la chance de le rencontrer quand on travaillait à Bordeaux pour le spectacle, il est venu nous voir en catimini parce qu'il connaît Yan. On a pu échanger, il m'a donné des conseils, très chaleureusement.

Quel est votre avis sur la fermeture des lieux de spectacle ?

Il est irrationnel de faire circuler des trains, des bus ou le métro blindés de monde avec des wagons de

discographie



Entrer dans la couleur

(Jarring Effects)

8 titres

04/2019

© Roxanne Gauthier



deux mètres de haut sur quatre de large lorsqu'on nous explique qu'il est dangereux d'aller dans des salles de spectacle avec un plafond à quinze mètres, un volume d'air quatorze fois supérieur, et des gens espacés portant masque et n'émettant pas de particules puisqu'ils ne parlent pas.

**Les hypermarchés
sont bien plus blindés
que n'importe quelle
salle de spectacle
respectant les jauges !**

Même avec Roselyne Bachelot qui est plutôt du genre à mouiller le maillot pour ses ministères, ça ne bouge pas. C'est un gouvernement qui n'a mis que des bouffons à la Culture, et qui considère d'une part que ce n'est pas important et de l'autre que ça coûte trop cher en subventions. Ils savent très bien que ça va aboutir à la faillite et la disparition de nombreux acteurs de la culture, mais pour eux, c'est surtout un allègement des comptes. C'est une volonté déguisée de purge, une façon de faire le tri dans une logique néo-darwinienne et ultralibérale.

**C'est aussi une potentielle voix de contestation
qui s'éteint...**

Si le spectacle est bon, c'est un transformateur d'énergie, on en sort transformé. Aucun pouvoir n'a intérêt à ce que la culture se porte bien, sauf si tu ne considères que l'aspect divertissement. Quand les gens bossent comme des dingues toute la journée, le soir, ils ont une soupape qui crée un effet d'allègement. Mais l'art vraiment intéressant, authentique, qui va te faire réfléchir, guider ton esprit critique ou te donner envie de te révolter, il n'y a pas d'intérêt à le soutenir. Ce gouvernement essaie de réprimer comme on n'a jamais réprimé... et puis, disons les choses simplement, ce n'est pas son électorat. Il fonctionne énormément sous la pression de lobbys puissants et proches du pouvoir, on le voit à la façon totalement aberrante et inégalitaire dont ils ont traité la Covid selon les types de commerces. On peut penser que les personnes influentes de la culture ne bénéficient absolument d'aucune écoute parce qu'elles n'évoluent pas dans ces cercles-là. Macron n'a aucun environnement culturel autour de lui. C'est un gouvernement du business, et c'est tout.

**Dans Les Furtifs, vous imaginez une poétique de
l'insurrection prenant des allures de fanfare...**

Oui, toute l'émeute à Marseille sur la fin du roman est pleine de sons, de conjonctions d'instruments, de batucada. Et on joue cette même scène en

© Florian Renault





© Roxanne Gauthier

concert avec le groupe Palo Alto, plutôt électro-jazz avec l'écrivain de science-fiction Jacques Barbéri au sax.

Quelle place aujourd'hui pour l'art dans un contexte de résistance ?

Pour chaque mouvement révolutionnaire, il y a une fusion avec l'art. À Notre-Dame-des-Landes, on est surpris de la dimension carnavalesque, de la capacité à créer, de l'importance des contes... Dès que se met en place une énergie insurrectionnelle, qui n'est que l'énergie du vivant qui se remet en marche, elle est immédiatement corrélée à la musique, au théâtre, à la danse...

**L'art est
une puissance
de revitalisation,
c'est aussi
pour ça
qu'on va aux concerts !**

Ce rôle d'enrichissement de cette énergie est systématiquement conjoint aux résistances. « *Résister c'est créer, créer c'est résister.* » C'est incroyable comme je suis sollicité par des mouvements militants, parce qu'il y a un besoin de récit, d'imaginaire,

d'ouverture, de respiration pour créer des brèches dans notre société ultraconservatrice. À partir du moment où tu es capable de créer un état de fait différent de celui dans lequel tu vis, trimes et subis, si tu parviens à créer une altérité, une alternative, un fonctionnement légèrement différent, ce qui demande de l'inventivité et de la création, tu es déjà dans la transformation de ce monde, dans une approche révolutionnaire ou, en tout cas, de basculement, d'inflexion, de transition vers autre chose. Quand je mets en scène la révolution dans *La Zone du Dehors* ou dans *Les Furtifs*, la dimension artistique est toujours présente, non pas comme un spectacle auquel tu vas assister, mais dans le fonctionnement même de la révolution. Elle invente des formes de manifs, d'occupation. Dans la militance actuelle, on répète toujours les mêmes formes exsangues de lutte, comme la manifestation qui est parfaitement contrôlée par le pouvoir. Plus aucune manif n'est efficace. Il faut se tourner vers des formes d'action directes qui feraient preuve d'inventivité, comme a pu le faire Act Up par le passé. L'art doit être actif et servir à renouveler la tradition cryogénisée des luttes à gauche...

Yan Péchin

Pouvez-vous nous raconter votre rencontre avec Alain Damasio ?

C'était totalement hasardeux. La Halle aux Sucres de Dunkerque m'a proposé une performance avec Alain, que je ne connaissais pas du tout, ne sachant rien de la science-fiction contemporaine française.

Alain Damasio œuvres choisies



La Zone du Dehors

(Cylibris)

494 pages - 1999

Obs. : Une version révisée et accompagnée d'un DVD a été publiée par les éditions La Volte en 2007.



La horde du Contrevent

(La Volte)

521 pages - 06/2014

Obs. : contient un CD de dix-huit titres.



Les Furtifs

(La Volte)

704 pages

04/2019

participation



PALO ALTO Difference and repetition, a musical evocation of Gilles Deleuze

(Sub Rosa / Differ-Ant)

6 titres - 12/2020

Obs. : Alain Damasio fait partie du groupe.

Un peu réticent, je leur ai demandé qu'ils m'envoient quelques textes, et là, je tombe sur des trucs très poétiques qui me touchent beaucoup et vont bien au-delà de la science-fiction. J'ai alors demandé qu'on organise une répétition à l'essai, pour voir s'il se passait quelque chose. J'ai réservé un studio et au bout d'une heure, ça marchait fantastique, il se passait des choses de dingue...

Puis est arrivé le projet d'enregistrement...

Au départ, c'était une performance, il disait ses textes et moi, j'improvisais derrière lui pendant une heure et demie. Puis vers la fin de l'écriture de son roman, il m'a dit que ce serait bien d'en enregistrer une sorte de B.O. avec lui en narrateur sur des extraits du livre. Nous sommes entrés en studio sans que *Les Furtifs* soit terminé, il m'en a donc expliqué le thème et ce qu'il s'y passait. Il avait sélectionné une trentaine d'extraits et dans tout ça, j'en ai choisi dix. À part un ou deux passages, tout a été composé en studio, le but étant de mettre le texte en avant.

Ou alors on fait des chansons. Ici, le but était de transcender le texte par la musique, sans tomber dans le figuratif ou le sound-design. On ne voulait ni d'une musique d'ambiance, ni d'un album commercial de chansons.

Était-ce différent de votre travail habituel de composition ?

Oui. Je suis plutôt un mélodiste. Habituellement, je fais des chansons. Là, justement, je n'ai pas essayé de trouver des mélodies tout de suite, il fallait habiller les textes. Pour ce projet, je suis revenu à mes méthodes de composition pour les musiques de film. Mon rapport à l'instrument ou aux arrangements n'a pas changé par contre. La guitare reste l'élément central, même si on ne sait pas toujours que c'est une guitare qu'on écoute...

Reste-t-il une part d'improvisation sur scène ?

Maintenant, les morceaux existent mais je m'autorise pour chacun à peu près 50% d'improvisation. Les structures et les durées des titres ne sont jamais les mêmes. Il ne se passe jamais deux fois la même chose sur scène, mais ça c'est ce que j'ai fait avec tout le monde, toute ma vie. En tout cas, je sais que si je joue tous les soirs la même chose à la note près, ça devient comme un métier, et ça ne m'intéresse pas.

D'autres projets en cours ?

La tournée avec Brigitte Fontaine doit reprendre. Je finalise un album pour mon duo avec une chanteuse nommée Foreman, et j'ai également des projets de musiques de film à partir de septembre.

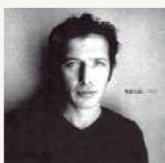
La tournée d'*Entrer dans la couleur* devait reprendre fin janvier pour de nombreuses dates, partout en France. Le duo sera notamment à Paris, nous l'espérons, le 5 mai, au Centquatre. ☒

Il n'y a rien
qui m'insupporte plus,
surtout en littérature,
que d'entendre
un texte poétique
avec des pop
songs derrière,
ça n'a aucun intérêt.

© Roxanne Gauthier



Yan Péchin participations



MIOSSEC
1964

(PIAS)

12 titres - 03/2004



BASHUNG

La tournée
des grands espaces

(Barclay)

31 titres - 06/2004



HUBERT FÉLIX THIÉFAINE

Scandale
mélancolique tour

(RCA)

23 titres - 03/2007

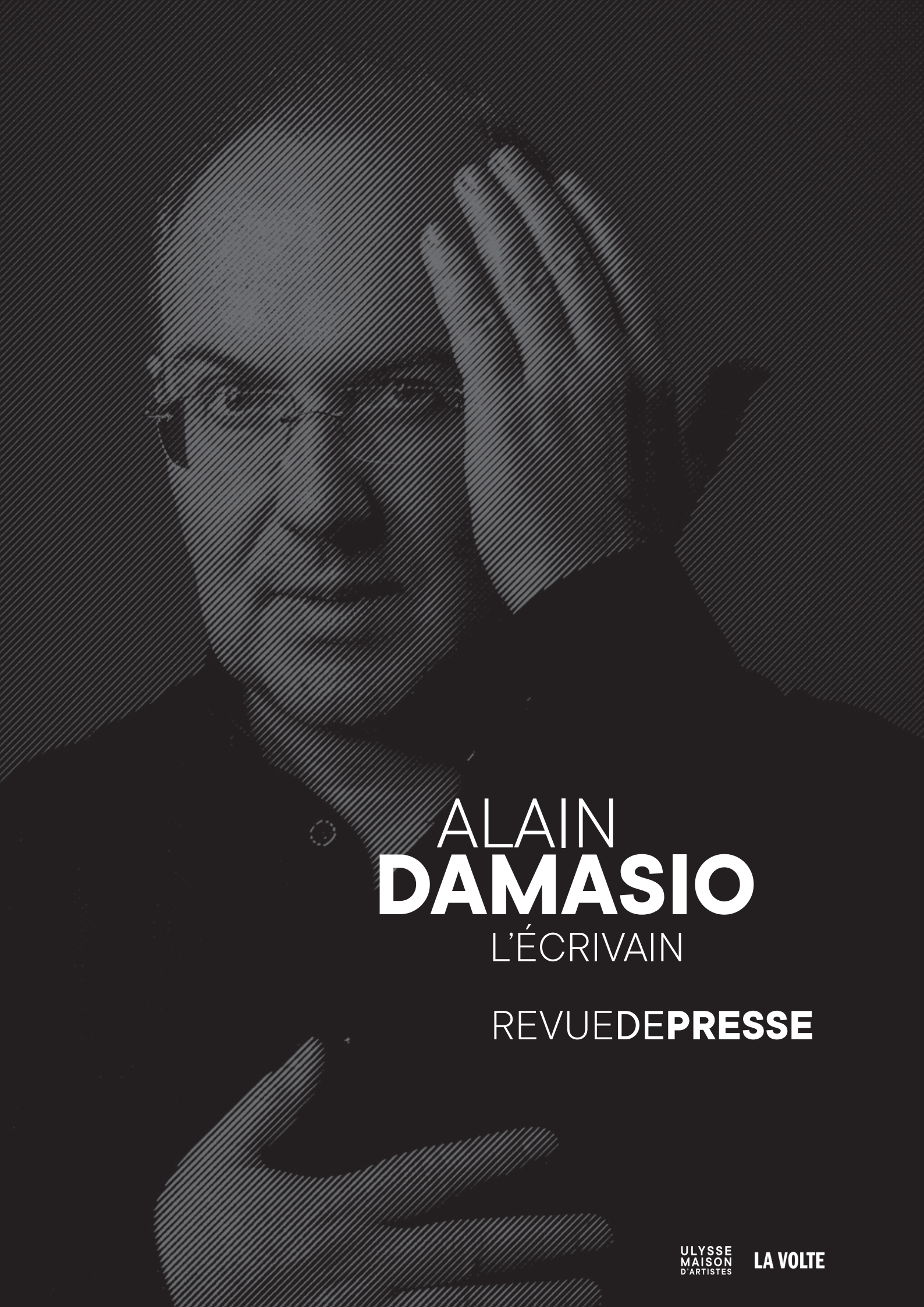


BRIGITTE FONTAINE

Terre neuve

(Vercords)

17 titres - 01/2020

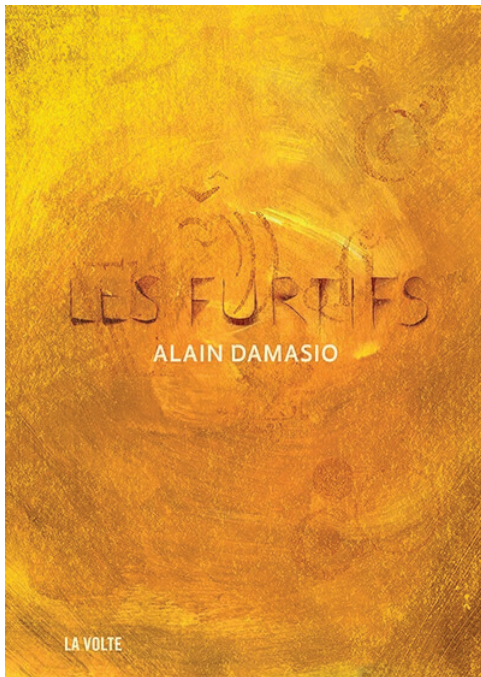


ALAIN
DAMASIO

L'ÉCRIVAIN

REVUEDE**PRESSE**

D'APRÈS LES OEUVRES...

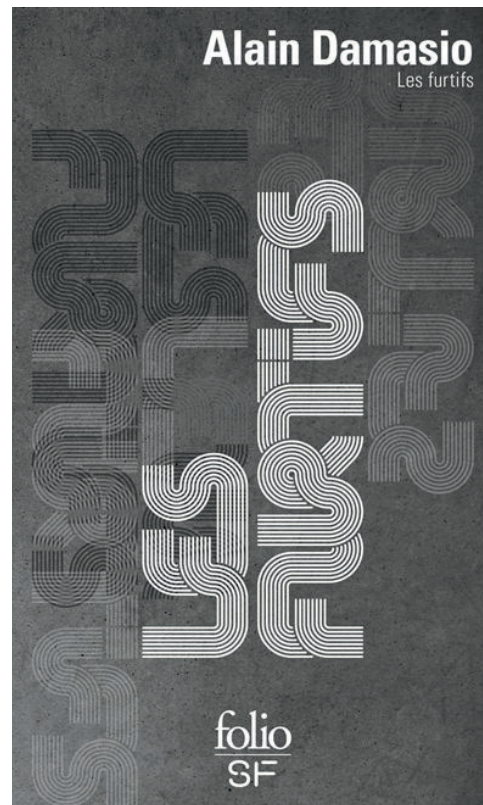


LES FURTIFS

La Volte

Paru le 18 avril 2019

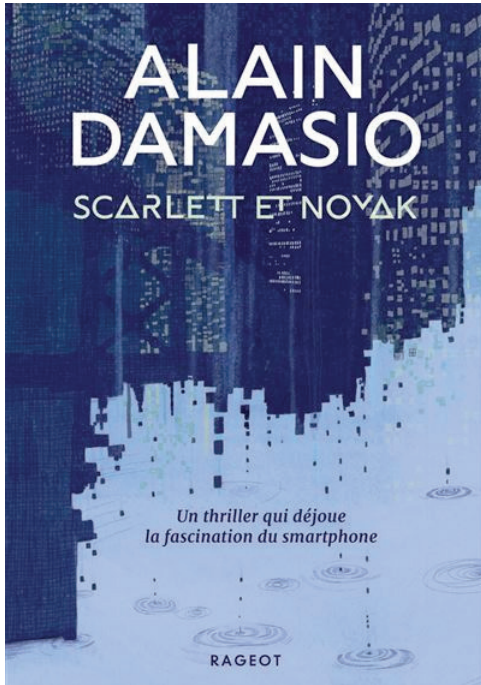
140 000 exemplaires vendus



LES FURTIFS (POCHE)

Gallimard

Paru le 4 février 2021



SCARLETT ET NOYAK

Rageot Éditeur

Paru le 3 mars 2021



ENTRER DANS LA COULEUR

Alain Damasio & Yan Péchin

Ulysse Maison d'Artistes

Concert - rock fiction poétique

Actuellement en tournée

En concert le 6 octobre 2021 à Paris, Le Trianon

L'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

« Les Furtifs, nouveau coup de maître, nouvelle claque, un roman d'une vitalité surprenante. »

L'Humanité Dimanche

Les Inrockuptibles

« Alain Damasio, activiste SF et guide spirituel d'une génération rebelle »

Les Inrockuptibles

L'express

« Alain Damasio, le penseur d'alertes. Son oeuvre en fait l'un des plus grands écrivains anticipateurs. Dans « Les Furtifs » il pointe les dérives technologiques de notre temps. »

L'Express



Konbini

« Certains passages, ébouriffants, laissent le sentiment de traverser un espace sémantique adimensionnel »

Konbini

Libération
NEXT

« Ambitieux par tous les thèmes qu'il brasse, son amour parfois inconsidéré du son et son engagement langagier, les Furtifs estomaque. Et joue avec la mort. (...) Une œuvre d'art stratifié à poser dans votre salon.»

Libération

Le Point

« Avec Les Furtifs, Damasio sublime la science fiction française.»

Le Point

Reporterre
le quotidien de l'écologie

« Les Furtifs : ode aux vivants et à ceux qui luttent pour renouer avec lui. »

Reporterre

HUFFPOST

« Les Furtifs, le nouveau roman d'Alain Damasio est un exploit littéraire.»

Huffington Post



Le Monde | WEEK-END

SAMEDI 5 JUIN 2021 - 77^e ANNÉE - N° 23765 - 4,70 € - FRANCE MÉTROPOLITAINE - WWW.LEMONDE.FR

FONDATEUR: HUBERT BEUVE-MÉRY DIRECTEUR: JÉRÔME FENOGLIO

A droite, la grande crise des Républicains

► Le parti Les Républicains (LR), qui a dominé des années durant la scène politique, après l'UMP et le RPR, se retrouve pris en étau entre LRM et le RN

► En PACA, déstabilisé par son accord avec LRM et distancé dans les sondages, le candidat LR, Renaud Muselier, guerroye contre le RN Thierry Mariani

► Fort localement avec ses sept régions et de grandes villes, le parti craint de perdre sa place sur la scène nationale, faute d'un chef charismatique

► Testés sur la présidentielle 2022, ni Xavier Bertrand, ni Valérie Pécresse, ni Bruno Retailleau, candidats potentiels, ne passent le cap du premier tour

► A plus brève échéance, l'avenir des Républicains se jouera déjà sur leurs résultats au scrutin régional de juin
PAGE 14

Cannes 2021 Une sélection très française

LA 74^e ÉDITION se prépare. Décalé, du 6 au 17 juillet, le festival 2021 présentera sept films français en compétition. Un record, pour cette session dont Spike Lee présidera le jury et où l'actrice Jodie Foster recevra une Palme d'honneur. C'est Annette, comédie musicale de l'esthète Leon Carax, cocécrite avec le groupe un temps glam rock des Sparks, avec Marion Cotillard et Adam Driver, qui ouvrira la session.
PAGE 24

MALI LA FRANCE SUSPEND SA COOPÉRATION MILITAIRE

► Jeudi 3 juin, Paris est passé de la menace aux actes
► Réversible, l'annonce vise à faire pression sur la junte militaire au pouvoir
PAGE 2



Gauche Hollande, Valls, Cazeneuve : le difficile retour

Les trois piliers du quinquennat précédent, balayés par l'élection d'Emmanuel Macron, cherchent leur place pour un come-back en 2022
PAGE 10

Procès Bygmalion Jérôme Lavrilleux décrit l'engrenage de la dérive de la gauche de 2012

Hongkong L'Église au déclin de Tia PAGE 3

Enquête

Le bois, une énergie pas vraiment verte

Alors que l'Union européenne doit d'ici à l'été réviser sa directive concernant les énergies renouvelables, scientifiques et ONG dénoncent les effets pervers du recours à la biomasse. Un dossier très politique, compte tenu de la place de la filière en France
PAGES 6-7



Alain Damasio « Renouer le lien avec le vivant »

A Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 9 juin 2019. PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/LEEMAGE

DE L'ANNÉE JUSTE ÉCOULÉE, l'écrivain de science-fiction Alain Damasio propose une lecture duale. S'il fustige d'abord notre transformation en « cobayes » dans un « laboratoire anthropologique mondial » où l'on teste « la traçabilité extensive, la distanciation physique, les lois liberticides, le télétravail et le téléenseignement généra-

lisé », ce pourfendeur du « technococon » et de la société de contrôle expose aussi, dans un long entretien au Monde, les signes d'espoir qu'il a repérés. En premier lieu, ce « retour incroyable à la terre » et « l'amorce de nouveaux imaginaires du progrès ». De quoi nourrir son optimisme.
PAGES 30-31

Appels d'urgence Secoué par une panne inédite, Orange lance une enquête interne

PAGE 21

Migrations A Robert-Debré avec les mineurs étrangers isolés

PAGE 25

Allemagne La CDU au risque d'un vote sanction en Saxe-Anhalt

PAGE 5

Israël Arrestations massives chez les Palestiniens

PAGE 4

M
ÉDITORIAL
LE DANEMARK
BRADE
LE DROIT D'ASILE
PAGE 35

Alain Damasio

« On ne retrouvera l'envie de vivre qu'en renouant les liens au vivant »

Pour l'écrivain de science-fiction, pourfendeur du « techno-cocon » et de la société de contrôle, un nouveau récit du progrès est en train de s'écrire dans la convergence des luttes sociales anticapitalistes et des combats écologiques. Et dans la construction d'un « art de vivre technologique » qui émancipe sans être aliénant

ENTRETIEN

Du plus politique des auteurs de science-fiction français, on connaît le puissant imaginaire et la critique ardente des technologies addictives et de la société de contrôle. Son dernier ouvrage, *Scarlett et Novak* (Rageot, 64 pages, 4,90 euros), interpelle les adolescents sur les risques mortifères de l'addiction au smartphone. On sait moins qu'Alain Damasio, inlassable arpenteur de garrigues et de montagnes, s'essaye à reconnaître, ou plutôt à « éprouver », le vol du milan royal et du circaète Jean-le-Blanc. L'auteur de *La Zone du dehors* (CyLibris 1999; La Volte, 2007), de *La Horde du contrevent* (La Volte, 2004) et des *Furtifs* (2019) nous reçoit dans son appartement marseillais, en bordure du Parc des calanques, la Méditerranée à l'horizon. Mais ses rêves sont ailleurs, sur un bout d'alpage où il nourrit le projet de construire, avec d'autres, un lieu « où expérimenter ce monde dans lequel on aurait envie de vivre ».

Pour l'auteur de dystopies souvent inspirées du réel, il ne fait plus aucun doute que dans un monde aux ressources limitées, le récit d'un progrès porté par l'innovation technologique et la croissance économique a déjà tourné court. L'écrivain, dont la conscience politique s'est forgée à la lecture de Friedrich Nietzsche (1844-1900) et Gilles Deleuze (1925-1995), cite désormais avec le même enthousiasme les ouvrages d'écologie politique de Bruno Latour, le philosophe naturaliste Baptiste Morizot, ou les travaux de la juriste Sarah Vanuxem sur le concept de « communs fonciers ». Un nouveau récit reste à inventer mais lequel? Pour Damasio, il passe par l'esquisse d'un art de vivre avec une technologie « conviviale » et émancipatrice, le patient retissage des liens « à soi-même, aux autres et aux autres espèces », et la défense d'un droit à expérimenter, au sein de « zones autogouvernées » (ZAG), d'autres règles sociales, politiques et environnementales.

En mai 2020, vous aviez cosigné un appel à dire « non à un retour à la normale », publié dans « Le Monde ». Dans quel état d'esprit êtes-vous aujourd'hui, alors que la vie commence à reprendre son cours?

On vit depuis un an et demi une expérience vitale et douloureuse, qui pourrait relever de la science-fiction, dans son essence, à savoir réaliser ce qui n'était au départ qu'un concept, une potentialité. Avec le Covid-19, la possibilité abstraite d'un confinement individuel à l'échelle de 4 milliards de personnes est devenue réelle: on s'est retrouvés cobayés dans un laboratoire anthropologique mondial! Les gouvernements peuvent tester en temps réel des pratiques qui auraient été inimaginables avant – la traçabilité extensive, la distanciation physique, les lois liberticides, le télétravail et le

dépils libérateurs va-t-elle imprimer en nous? Des mutations s'esquissent: la désurbanisation, un désir de nature, un retour incroyable à la terre, l'amorce de nouveaux imaginaires du progrès. Cela me rend plutôt optimiste. J'en espère aussi une radicalisation des luttes face aux injustices toujours plus massives que ça a générées.

À l'heure des crises écologique, sanitaire, économique, faut-il repenser la notion de progrès?

Le grand récit du progrès que portait la modernité, avec la nature pour décor et ressources à exploiter, s'épuise. Cette tension commune vers un idéal de société dont l'innovation technologique est le carburant, la croissance économique le moteur, et le confort « machiné » l'horizon, un peu comme une trinité magique, a atteint son point d'impossibilité. On ne fonce même plus dans le mur: on s'épuise à rouler dans le sable jusqu'au cœur d'un désert qu'on terraforme jusqu'au tragique. Le réchauffement climatique, le siphonnage féroce des ressources naturelles, et maintenant, la panique face à un petit virus qui aura tué, allez, un milliardième de la population mondiale, marquent la fin de la « technophilie ». En revanche, la notion de progrès reste pour moi pertinente dans sa dimension méliorative. Dans beaucoup de philosophies, notamment les écoles grecques, on trouve cette idée de tendre sans cesse vers un mieux. Transposé à l'échelle d'une société, ce désir d'amélioration peut s'incarner dans le combat politique et l'idée qu'on ne peut pas se satisfaire de l'état actuel du monde, qu'il faut donc le transformer. C'est ça, le « progressisme » politique. Penser cette transformation nécessite des points d'appui imaginaires, dont on manque.

C'est grâce à l'innovation technologique qu'on bénéficie aujourd'hui de vaccins anti-Covid. Quelle peut être la place de la technologie dans les nouveaux imaginaires que vous évoquez?

Le Covid a aussi montré les limites de la science! Il ne s'agit pas de renoncer à la technologie, il s'agit d'esquisser avec elle un art de vivre qui nous émancipe. Si le vaccin nous libère de la distanciation physique, s'il permet une nouvelle proximité, s'il est utile et précieux! Je suis technocritique, ce qui ne veut pas dire technophobe, puisqu'il n'y a pas d'humanité sans technique. La technique commence avec l'aménagement de l'espace, qui protège les bébés humains jusqu'à ce que leur cerveau soit assez développé pour qu'ils puissent se débrouiller seuls. Le philosophe Peter Sloterdijk parle à ce propos de « *couverture* ». La technique est donc ontologiquement liée à l'émergence de l'être humain. Nous sommes des mammifères nus par ce désir de contrôler leur environnement par l'outil. On doit envisager la technocritique au sens noble: comme outil spéculatif pour repenser notre relation au monde.

auto-addictions, comment les plates-formes construisent des boucles addictives dopaminergiques extrêmement puissantes pour créer de la dépendance aux jeux vidéo et aux réseaux sociaux, et comment on peut développer au contraire ses capacités mémorielles, cognitives, stratégiques avec des jeux et des applis qui nous font vraiment progresser.

Quelles sont vos sources d'inspiration dans l'histoire des technocritiques?

Ivan Illich (1926-2002) reste une référence forte. Son travail sur la convivialité renouvelée pour moi l'idée de progrès et représente un horizon pour aujourd'hui. Il fait une distinction-clé entre l'autonomie et l'hétéronomie vis-à-vis de la technique. Lorsqu'on n'a pas la capacité de bricoler, de comprendre ou de s'approprier le fonctionnement d'une machine, on perd en autonomie et en potentiel d'émancipation. Une technique qui ne peut plus émanciper se retourne vite contre son utilisateur: c'est elle qui va lui dire comment se comporter. Illich prend le vélo comme exemple de machine émancipatrice. Même un blaireau en mécanique comme moi est capable de réparer une chaîne qui a sauté! J'ai une autonomie sur mon vélo, pas sur la plupart des nouvelles voitures qu'on démarre en appuyant sur un bouton « on ». Si tu n'as pas la carte électronique, en cas de panne, tu ne peux rien faire.

C'est aussi vrai pour l'informatique. On accède à une certaine émancipation quand on peut comprendre comment les logiciels sont programmés et donc être à même d'en modifier le code. Cette appropriation n'est pas qu'individuelle, bien sûr. La convivialité est par définition communautaire, comme on le voit pour les communs numériques comme Wikipédia: tout le monde peut débattre, améliorer l'article, le critiquer. Dans les milieux où règne une économie de la misère, le bricolage est dominant parce que les savoir-faire sont partagés et mis au service du groupe. Au début de la pandémie, on a vu cette débrouille se déployer face à l'inaction de l'Etat, pour fabriquer des masques et des respirateurs avec les moyens du bord. La stupidité de l'Etat vertical a été de ne pas vouloir s'appuyer sur ces bricolages locaux, pourtant très efficaces et adaptés à la situation.

À quel moment passe-t-on d'une technologie émancipatrice à une servitude?

Le critère le plus important pour déterminer la valeur profonde d'une technologie, c'est selon moi la distinction entre pouvoir et puissance – un concept qu'on trouve chez Spinoza, que Gilles Deleuze a beaucoup repris aussi. Pendant longtemps, les courbes du pouvoir et de la puissance technologiques ont crû de façon semblable. Chaque avancée de l'une développait l'autre. Au tournant du siècle, j'ai l'impression qu'on est entré dans des pratiques où les pouvoirs du numérique se paient d'une diminution inquiétante de nos puissances (de vivre, de faire,

mémoriser, par exemple. Plus on délègue ces compétences aux applis, moins on peut réfléchir. On s'impuisse doucement. Tout un travail est à faire pour construire un art de vivre technologique, atteindre un optimum de sobriété dans l'utilisation du smartphone qui puisse nous apporter de la puissance sans nous aliéner. Trouver une forme d'épicurisme numérique. Epicure distinguait les désirs fondamentaux – manger, dormir – et les désirs vains – avoir des honneurs, du pouvoir. De la même façon, il nous faut distinguer dans les outils numériques ce qui est superflu de ce qui nous est absolument nécessaire. Car on a mal fou à trouver ce point optimal, car on manque encore d'une culture numérique suffisamment solide pour créer un « esprit de contre-addiction », capable de contre-effetuer nos servitudes.

Vos livres sont lus par une majorité de jeunes adultes, qui sont aussi consommateurs de ce « techno-cocon » que vous critiquez. La bataille est-elle déjà perdue?

Le design de la dépendance qu'on met en place les Gafam est tellement intense et maximisé qu'il est très difficile d'y échapper. Depuis les années 1980, le capitalisme a gagné sur le terrain du désir. Il a réussi à le préempter et l'orienter vers ses objets de consommation. Avec l'arrivée du numérique, cette économie de désir s'est concentrée sur les réseaux sociaux et la consommation en ligne de séries télé, de musique, de jeux vidéo, de services ou d'achats; ce que j'appelle le « techno-cocon », par lequel on évite d'affronter les altérités. Pour dépasser la dépendance, il faut se battre sur le terrain du désir. On ne pourra gagner qu'en trouvant une alternative au techno-cocon et à la course à l'innovation dont l'homme augmenté représente l'aboutissement, une sorte d'acmé de la courbe technophile. Et la seule force qui me semble capable de lutter contre la puissance de l'empire numérique, c'est de renouer les liens au vivant. Nous sommes les héritiers d'une modernité qui a perdu la culture du vivant. Elle existait sous forme concrète au début du XX^e siècle, quand la population était majoritairement paysanne, mais elle a disparu quand l'humain a anthropisé et urbanisé la nature au maximum. On ne retrouvera la vitalité, l'envie de vivre, qu'en retissant les fils qui nous relient au vivant: aux autres, à nous-mêmes et aux autres espèces.

Comment faire pour renouer ces liens?

En nourrissant une culture du vivant, comme on parle d'une culture du vin ou du foot. C'est ce que prône le philosophe Baptiste Morizot, l'un des penseurs actuels les plus enthousiasmants. Cette culture est un ensemble de connaissances, mais aussi de pratiques, d'échanges, de rituels, de façons de percevoir – nager dans une rivière, apprendre à repérer le vol d'un vautour, à identifier les traces d'un chamois, à cueillir des champignons, savoir cultiver un potager, trouver



BORIS SÉMÉNARD

ques. Tant qu'on n'a pas reconstruit cette culture, il ne se passera rien. On pourra bouffer des chiffres du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) à longueur de journée et agiter des paniques, ce n'est pas pour ça qu'on va réagir. La seule raison qui peut nous mettre en mouvement face à l'urgence climatique, c'est de nous sentir partie prenante de ce vivant-là. Et alors on aura envie de le défendre « naturellement ».

Un autre récit du progrès est donc possible ?

Il existe déjà ! Il est encore à l'état embryonnaire, en train de s'écrire dans la convergence qui s'opère entre les luttes sociales anticapitalistes et les luttes écologiques, que Bruno Latour appelle « *terrestres* ». Ces mouvements positifs de transformation du monde ont été longtemps distincts. Ils commencent à s'articuler sur le terrain et se conjuguent avec d'autres, notamment les luttes de genre. On voit apparaître des multimilitants dans les ZAD (les zones à défendre), le mouvement Extinction Rebellion, les « gilets jaunes », tous ces milieux alternatifs où la génération qui arrive expérimente une économie de la débrouille très développée. Ceux-là sont en train d'écrire un autre récit sur le monde, de le pratiquer, il est nécessairement polyphonique et offre des manières d'être ensemble vers lesquelles on a envie de tendre.

Vous êtes en train de créer avec d'autres ce que vous appelez une « zone autogouvernée » (ZAG). Pourquoi cette décision ?

ZAG serait beaucoup dire. C'est tellement embryonnaire encore ! Ce serait plutôt une sorte de Zeste : zone d'expérimentation sociale, terrestre et enchantée. Je crois beaucoup à la mise en commun, au partage des ressources, à l'intelligence d'un collectif qui

une dimension sociale et politique, avec des ateliers d'initiation à l'action directe par exemple. En faire un lieu de brassage, de débat, de « faire avec » est essentiel, tout autant que le lien à tisser avec le territoire proche.

Pour construire notre projet, on utilise des techniques d'intelligence collective – la gestion par consentement, le partage de la gouvernance –, souvent inspirées de l'éducation populaire, et qui sont ultra-efficaces. On avance dix fois plus vite qu'avec les méthodes de leadership que j'ai apprises en école de commerce. Ces techniques sont un apport des milieux écologiques et citoyens à la lutte sociale, elles viennent du terrain et essaient. Je ressens là un vrai progrès démocratique, que je n'ai pas connu dans d'autres mouvements. La démocratie, c'est tout sauf naturel. Aucune assemblée générale, même composée des gens les mieux intentionnés du monde, ne va naturellement être démocratique. Et je suis bien placé pour le dire car je peux trop facilement accaparer la parole. Il faut une discipline fine, des techniques simples et robustes qui désamorcent les enjeux de pouvoir et d'égo.

« MACRON A SURFÉ SUR LE PARTICIPATIF, RIEN DE PLUS. ET L'À HUMILIÉ. SA POLITIQUE VERTICALE EST LA NÉGATION MÊME DE LA DÉLIBÉRATION »

Avec la convention citoyenne sur le climat, on a vu la difficulté, pour un processus horizontal de délibération, de s'intégrer aux institutions en place. Cette articulation vous semble-t-elle réalisable ?

Macron a surfé sur le participatif, rien de plus – et l'a humilié. Sa politique verticale est la négation même de la délibération qui impliquerait à minima de consulter les élus locaux, les syndicats, les associations... Ce dont on a besoin n'est pas de « participation », c'est de souplesse et d'autonomie. On a besoin d'un Etat souple qui autoriserait des collectifs territoriaux à développer d'autres modes de fonctionnement politique ou écologique. Cette possibilité d'innover dans une économie du gratuit par exemple, de se nourrir différemment et de fabriquer nos énergies devrait pouvoir être tentée dans les villes et les villages, par exemple, grâce à un droit d'expérimentation territoriale, sans voir les militaires débarquer aussitôt ! On peut penser ce qu'on veut de Notre-Dame-des-Landes, mais c'est incroyable de venir défoncer à coup de blindés une expérience sociologiquement si intelligente !

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLAIRE LEGROS

Cinquante voix puissantes pour esquisser un nouvel horizon politique

IL AURA DONC FALLU UN VIRUS insoucieux des frontières pour que les mots du généticien Albert Jacquard (1925-2013) résonnent enfin comme une évidence : *« La solidarité dans le monde n'est pas d'abord une valeur, mais un fait. Nous sommes solidaires, reliés inextricablement les uns aux autres comme à l'univers dans lequel nous vivons. »* Encore faut-il accepter de le reconnaître. À l'initiative des éditions Les liens qui libèrent, plus de 50 personnalités de la recherche, de l'art et de la littérature unis-

concepts avec lesquels nous continuons à appréhender le monde – la séparation de l'humain et de la nature, le temps linéaire, le progrès infini, l'idée cartésienne de se considérer « comme maître et possesseur de la nature »... – sont à repenser.

Bousculer les fondements de nos sociétés
Chacun des auteurs – dont Alain Damasio – s'y attelle et présente dans son domaine un bref état des lieux de la mutation qui s'opère, et une série de pro-

de nouveaux indicateurs, fondés sur le bien-être humain, la résilience face aux chocs écologiques et la soutenabilité à long terme des systèmes économiques. Les philosophes Corine Pelluchon et Virginie Maris et l'agronome Pablo Servigne appellent à « la souveraineté des animaux sauvages ». Le philosophe Abdennour Bidar et la rabbinne Delphine Horvillour définissent une laïcité qui « ouvre à la dimension spirituelle de la démocratie » pour « faire vivre ensemble toutes les différences de convictions existentielles ».

Vous êtes attentif au choix des mots, et vous en inventez souvent. Quelle est la place du langage dans la construction de nouveaux récits ?

Elle est essentielle. On vit dans un monde numérique de saturation lexicale où les mots sont investis d'une valeur politique. Ce sont des outils de martelage sémantique, à la fois par la publicité et les politiques, des clous qu'on enfonce tout doucement dans nos têtes. Deleuze dit que la communication est un ensemble de mots d'ordre, c'est vrai. Elle cherche à supprimer toutes les connotations des mots pour qu'ils n'aient plus qu'un seul sens. Il suffit de voir comment les communicants sont en train de récupérer le terme, magnifique, de « résilience ». Au départ il vient des sciences du vivant et traduit la faculté qu'ont les plantes de développer de nouvelles capacités dans un milieu toxique pour continuer à pousser autrement. Les militants des luttes sociales et écologiques l'ont repris pour dire la faculté collective de trouver de nouvelles ressources, personnelles et solidaires, en situation de crise constante. Aujourd'hui, il est vidé de son sens par des politiques qui préconisent une logique d'adaptation au système, aussi toxique soit-il. On ne change rien : à vous de vous adapter !

Le choix des mots reste stratégique si on entend gagner la bataille du désir. Être anticapitaliste, non binaire, antiraciste, décolonial, décroissant, certes ! Mais avoir besoin de deux négations pour faire une affirmation n'active que le ressentiment. Pas le sentiment, pas l'envie. Antiraciste ? Plutôt ouvert, mélangé, accueillant, partageur ! Décolonial ? Plutôt « cosmopolite », proche du « Tout-monde » d'Édouard Glissant (1928-2011), pluriversel ! Non binaire ? Plutôt fluide de genre, généré souple, open ! Anticapitaliste ? Plutôt communien, communiste, zaguste, solidaire ! Face au capitalisme numérique qui propose du plaisir immédiat, facile à satisfaire, fondé sur la dépendance, on ne fait pas entrevoir un horizon désirable avec des négations et des doubles moins qui font plus !

On perçoit dans vos livres une évolution vers un certain optimisme. Vos engagements renouvelent-ils votre travail d'écrivain ?

Je suis d'un naturel plutôt optimiste mais j'ai eu à affronter beaucoup de forces contraires. J'ai compris assez tard à quel point certains philosophes m'ont structuré et aidé. Ce n'est pas un hasard si je suis allé vers Nietzsche, Foucault, ou Deleuze qui a changé ma vie à 22 ans. Il y a chez eux un vitalisme, une vitalité prodigieuse qui désintoxique de toutes les passions tristes, de tout ce que Nietzsche appelle « les forces réactives » – le ressentiment, la mauvaise conscience, la rancœur, la culpabilité – ces affects qui font sans surprise la matière première des réseaux sociaux aujourd'hui. J'assume vouloir être un écrivain à « messages », même si je sais que c'est d'une vulgarité sans nom pour les auteurs de littérature blanche. Mon espoir, quand j'écris un livre, c'est qu'on en ressorte avec une énergie plus fine et plus dense, une vitalité accrue, que le roman donne envie de changer sa vie et la société qui la structure. La voix que je porte n'est pas médiatiquement majoritaire, c'est un coin enfoncé dans une bûche pour l'ouvrir en éclats. Je continue de penser que la création littéraire est un opérateur de transformation : elle active des valeurs, des comportements neufs, des modes de perception rares, elle apporte du possible au réel. Ça ne veut pas dire que je fais des bouquins de propagande, c'est plutôt l'inverse. Un livre doit être le plus ouvert possible, et empuiser celles et ceux qui le lisent. Mais il doit aussi forger une vision du monde, toujours à fondre et retremper. Sinon, pourquoi écrire ? ■

INTERVIEW

ALAIN DAMASIO : «LE SMARTPHONE EST DEvenu UN OUTIL TOTALITAIRE»

Par Xavier Fornerod - Mis à jour le 24/04/2021 à 15:26

Publié le 24/04/2021 à 07:02



L'auteur de science-fiction Alain Damasio porte son regard sur notre société. [© SEBASTIEN BOZON / AFP]

Une vigie dans notre monde ultra-connecté. Alain Damasio, l'auteur français de science-fiction le plus en vue de ces dernières années, est un fin connaisseur de l'univers des GAFAM, ces nouveaux empires du numérique qui pèsent par leurs innovations et leur puissance financière souvent plus qu'un État.

Alors que nos modes de vie à travers la planète n'ont jamais été autant impactés par ces nouveaux usages - consommation, sexualité, travail, confidentialité - l'écrivain, poète et militant s'interroge plus particulièrement sur ce symbole de servitude au numérique qu'est devenu **le smartphone**.

Jamais en tout cas l'auteur n'a été autant invité, sondé, questionné que depuis l'arrivée de la pandémie, qui a encore un peu plus fait basculer nos sociétés dans l'ère numérique et la suprématie du Big Data.

Alors que ses grands classiques - La Horde du Contrevent, La Zone du Dehors, Les Furtifs - viennent d'être réédités en poche dans une collection spéciale chez Folio SF, il en a profité pour publier une courte nouvelle, *Scarlett et Novak* (ed. Rageot), qui interroge notre rapport, souvent naïf, à la technologie.

A travers l'histoire de cet adolescent qui a perdu son smartphone - la fameuse *Scarlett* - et le ressent comme une amputation de lui-même, il alerte sur notre addiction puissante à cet outil, qui a révolutionné notre quotidien bien plus que n'importe quel bulletin de vote.

(La suite de cet entretien sera disponible le 1er mai. Alain Damasio y évoquera le bitcoin, la conquête de Mars, ou encore ses futurs projets ou adaptations de ses œuvres).

Pourquoi publier aujourd'hui cette nouvelle, destinée à un public a priori plus jeune que vos lecteurs habituels, sur la place du smartphone dans nos vies ?

Scarlett et Novak est une nouvelle que j'avais écrit il y a 5 ans, à l'occasion de la sortie d'un nouveau smartphone, toujours aussi marquée, surproduite. J'avais eu envie de développer une vision critique de ça. Cette nouvelle est parfaite pour les adolescents et les jeunes adultes, au sens où le smartphone est devenu le nouvel outil totalitaire par lequel tout passe au quotidien. Avec lui, on communique avec ses proches, mais on travaille aussi, on drague, on consomme de la culture, on regarde de la vidéo.... Bref on stocke la totalité de son ego à l'intérieur. Il m'est déjà arrivé de voir quelqu'un qui se mettait à pleurer sur un quai de gare après l'avoir perdu, comme si on lui avait arraché le cœur, ça m'a poussé à écrire cette nouvelle.

D'autant plus que cet outil est souvent présenté et vécu par les jeunes utilisateurs comme un outil de libération, d'autonomie, d'émancipation, d'individualisme joyeux, alors qu'il cache des mécanismes d'addiction très puissants, maximisés par les entreprises qui vendent ces outils et surtout les services et applis qu'on y trouve.

Cette émancipation se retourne pour moi en auto-aliénation ou auto-servitude volontaire. Et comme pour une drogue, quand on est sevré, il se passe quelque chose de violent, de brutal, parce qu'on est obligé de décrocher, et on est pas du tout construit et préparé à ça.

La nouvelle se termine sur un poème, une déclaration très percutante, ou il est difficile de ne pas se reconnaître. C'est un choix de votre part de laisser le lecteur dans l'inconfort sur le sujet du smartphone ?

Je trouvais que pour un public adolescent, qui consomme à haute dose des comics, des mangas ou des animes, pourquoi ne pas faire de la politique, toucher un peu là où ça fait mal, soulever la plaque de l'écran et leur dire, « ok, très bien, vous vous éclatez avec ça, mais passée l'euphorie, qu'est-ce qu'on vous fait, comment vous vous construisez avec cet outil ? »

J'ai eu pas mal de propositions de sujets pour la jeunesse, mais je n'avais pas envie de faire quelque chose de divertissant avec *Scarlett et Novak*. Je préfère subvertir que divertir, et ce livre est un récit de subversion, qui sera reçu de manière un peu chiffonnée, car je les prends là où ils se sentent bien, un des rares endroits où c'est le cas pour une génération qui, au demeurant, en prend plein la gueule !

Sur l'inconfort, je crois qu'on ne peut plus rester dans ce que j'appelle souvent le techno-cocon. Avec ces smartphones, nous sommes un peu des « hamsteröides », à l'image d'un hamster qui sans cesse tourne dans cette sphère et génère lui-même son obligation de courir... On génère nos ego-trips, on comble nos failles narcissiques, on filtre notre rapport aux autres... Ça ne devrait pas être vécu comme une agression ou une provocation, mais c'est vécu comme ça. Cela montre bien le degré et les mécanismes d'addiction. C'est comme aller voir un drogué et lui dire qu'il faut arrêter de prendre de la coke. Sans doute qu'il le sait, mais il est dedans, donc il ne le fait pas.

Il faut que les gens comprennent que cette addiction est imaginée, construite, désignée par des ingénieurs, des spécialistes du comportement, qui bossent avec des biais cognitifs très connus qui sont en place depuis près d'un siècle, testés sur des cobayes, humains ou rats, et que ces techniques comportementales sont maximisées pour qu'on

reste le plus longtemps possible sur les sites, les réseaux et ces smartphones.

Est-ce quelque chose que la littérature de science-fiction avait vu venir ?

En réalité, dans la **science-fiction**, qui souvent se prévaut d'anticiper les « signaux faibles » ou ce qu'il va se passer, personne n'avait prévu un

Ça a beaucoup plus changé nos vies, nos modes d'existence que tout le reste. Cet objet a bouleversé le fameux triple rapport qu'on pose en phénoménologie : notre rapport au monde (l'environnement, la ville, la nature, le cosmos), notre rapport aux autres (liens sociaux), et le rapport à soi, surtout prédominant pour les ados à cette période où tu te construis ton identité, tes peurs et désirs, à travers cet instrument. Sur ce triple rapport-là, rien n'a plus percuté ce qu'on fait aujourd'hui que le smartphone.

En réalité, c'est beaucoup plus les GAFAM et ceux qui construisent cette technologie qui ont modifié de fait le monde. Je trouve qu'on devrait revenir à Apple, à Steve Jobs, à ce qu'Apple a fait au tout début du phénomène des smartphones pour comprendre ce qui s'est joué.

Quels mécanismes sont utilisés pour provoquer une telle dépendance chez l'utilisateur ?

Jusqu'à Apple – c'est ce qu'on apprend en école de commerce - on avait une logique voulant que (comme, à l'époque, chez Microsoft, Bull,...) les ingénieurs fabriquaient les outils informatiques selon leur logique, et ensuite, on demandait au service commercial d'adapter cet outil aux pratiques du consommateur. Et puis Steve Jobs est arrivé, et a retourné la pyramide. Il a exigé que l'on parte de l'utilisateur, de ce qu'il veut faire, de ce qu'il a envie qu'on lui offre dans son envie de fluidité, de facilité, de commodité. En fonction de ça, les ingénieurs obéiront aux pratiques utilisateurs pour faire la machine que le consommateur a envie d'avoir dans la main. Ça a tout changé, ça a maximisé la qualité des interfaçages, la fluidité, et donc la facilité d'absorption et d'utilisation de ces machines.

On a eu dans les mains un appareil qui était dès le départ parfaitement adapté à ce que les gens avaient besoin de faire. La dépendance a donc tout de suite été beaucoup plus forte. Il n'y avait pas besoin d'adaptation ou d'apprendre un mode d'emploi. Si vous regardez l'historique des interfaces informatiques, certaines étaient prévues pour nécessiter une semaine d'apprentissage. Mais au bout de cette semaine, vous pouviez aller dix fois plus vite sur tout ce que vous vouliez, les possibilités étaient bien supérieures. Mais ils n'ont jamais voulu aller dans cette direction, parce que le temps d'adaptation était trop long, selon eux. A la place, ils ont généré l'interface tactile immédiate, que n'importe quel gamin de 2 ans arrive à maîtriser.

En réalité, c'est beaucoup plus les GAFAM et ceux qui construisent cette technologie qui ont modifié de fait le monde. Je trouve qu'on devrait revenir à Apple, à Steve Jobs, à ce qu'Apple a fait au tout début du phénomène des smartphones pour comprendre ce qui s'est joué.

Quels mécanismes sont utilisés pour provoquer une telle dépendance chez l'utilisateur ?

Jusqu'à Apple – c'est ce qu'on apprend en école de commerce - on avait une logique voulant que (comme, à l'époque, chez Microsoft, Bull,...) les ingénieurs fabriquaient les outils informatiques selon leur logique, et ensuite, on demandait au service commercial d'adapter cet outil aux pratiques du consommateur. Et puis Steve Jobs est arrivé, et a retourné la pyramide. Il a exigé que l'on parte de l'utilisateur, de ce qu'il veut faire, de ce qu'il a envie qu'on lui offre dans son envie de fluidité, de facilité, de commodité. En fonction de ça, les ingénieurs obéiront aux pratiques utilisateurs pour faire la machine que le consommateur a envie d'avoir dans la main. Ça a tout changé, ça a maximisé la qualité des interfaçages, la fluidité, et donc la facilité d'absorption et d'utilisation de ces machines.

On a eu dans les mains un appareil qui était dès le départ parfaitement adapté à ce que les gens avaient besoin de faire. La dépendance a donc tout de suite été beaucoup plus forte. Il n'y avait pas besoin d'adaptation ou d'apprendre un mode d'emploi. Si vous regardez l'historique des interfaces informatiques, certaines étaient prévues pour nécessiter une semaine d'apprentissage. Mais au bout de cette semaine, vous pouviez aller dix fois plus vite sur tout ce que vous vouliez, les possibilités étaient bien supérieures. Mais ils n'ont jamais voulu aller dans cette direction, parce que le temps d'adaptation était trop long, selon eux. A la place, ils ont généré l'interface tactile immédiate, que n'importe quel gamin de 2 ans arrive à maîtriser.

En faisant ça, ils ont à mon sens trop simplifié les machines, qui auraient pu être plus intéressantes et complexe. Mais par contre, ils ont ainsi rendu la dépendance immédiate. Quand tu as, comme moi, des enfants qui sont bouffés par les tablettes, les smartphones, à quel point il faut se battre et créer un sevrage, c'est délirant ! Ma fille, qui a 13 ans, sais qu'elle n'aura son smartphone qu'à 15 ans. Je me retrouve déjà face à des logiques de drogués, avec des crises. La violence de ces moments témoigne de l'emprise. Quand tu enlèves une tablette ou un smartphone à un enfant ou un ado, c'est comme si tu lui enlevais son verre alors qu'il crève de soif.

L'utilisateur serait donc une simple « victime » de ces outils addictifs ?

C'est une situation paradoxale, car ça a été construit par une industrie, qui a mis en place cette dépendance pour la maximiser, et en même temps, nous avons eu très peu de recul, de regard critique, d'indépendance sur ce phénomène. On s'est fait vampiriser l'attention et nos pratiques quotidiennes. Ça pourrait être très facile de dire « c'est la faute aux GAFAM, c'est le mal, ceux qui nous ont soumis à leur technologie ». Mais ces GAFAM ont mis en oeuvre une offre, et vous êtes venu empoigner et utiliser cette offre. Personne ne nous oblige à utiliser nos smartphones avec un flingue derrière la tête ! Il faut être aussi conscient de nos responsabilités et du fait que l'on consent à cette servitude volontaire.

Il faudrait trouver une sorte d'art de vivre avec cette technologie, un épicurisme technologique. On se concentre sur les désirs les plus essentiels, en étant sobres pour le reste. On essaye de maximiser le bonheur, tout en évitant les effets de dépendance et de servitude. C'est ce qui existe par exemple dans les ZAD et autres zones

d'expérimentation, comme ND des Landes. Il existe là-bas une pièce dédiée à l'envoi des mails, aux appels. Cela permet de restreindre cette activité et passer à autre chose une fois terminé. Cela permet d'éviter le « continuum » numérique, avec ses sollicitations permanentes.

Comment y échapper, alors que désormais notre quotidien est totalement impacté par ces appareils ?

Je pense que comme pour tout, c'est à l'éducation de jouer un rôle. Surtout pour le numérique, qui prend les gamins très tôt, avec tous ces petits jeux. A 5-6 ans, c'est déjà fait, l'écran est rentré dans leur vie, avec le téléphone du père, la tablette de la maman... S'il n'y a pas d'éducation, c'est alors impossible de sortir de ces structures de dépendance. C'est comme le sucre pour les gamins, si tu leur en donnes trop - ce qui va booster leur cerveau dans un premier temps - tu ne pourras plus, ensuite, les sortir de cette dépendance. Pour les smartphones, c'est une économie de l'attention, de la sollicitation, qui est stimulante. Quand tu n'as plus ces stimulus, tu as l'impression de t'ennuyer, de tourner en rond...

On a des cours de Techno dans l'éducation nationale. Pourquoi ne pas les transformer en éducation au numérique ? Elle couvrirait à la fois l'éducation aux jeux vidéos, aux réseaux sociaux, à l'internet, au smartphone... Elle devrait être aujourd'hui aussi importante que la langue ou les maths. Si on veut vraiment prétendre éduquer les enfants, on devrait expliquer comment marche Wikipédia, le traçage sur internet, savoir s'anonymiser, quels sont les jeux vidéos vraiment émancipant, comment aborder les réseaux sociaux ?

Je pense qu'au collège il n'y aurait pas de trop de 2 heures par semaine. Mais il est encore trop tôt, ça viendra dans 20, 30 ans, quand on comprendra vraiment à quel point ça nous construit. Là on est encore dans la vague du numérique, qui est arrivée vers 1995, il y a une génération qui l'a pris en pleine figure et qui doit digérer tout ça. Mais s'il y a une prise de conscience, alors ça nous rendra vraiment libre, parce que ces technologies sont des vecteurs d'émancipation potentiels, en termes de source d'info, de culture... Donc bien sûr qu'il y a des usages et des infos pertinentes. Mais si personne ne vient t'apprendre ça, tu te fais bouffer. Et aujourd'hui, la majorité des gens se font bouffer par cette technologie.

Le phénomène, et son emprise sur les consommateurs du monde entier semblent irréversibles. Comment voyez-vous évoluer cette situation ?

Selon moi, on est encore prisonnier de l'idée que le paradigme technologique est neutre, et qu'on peut y faire passer des messages, que ce soit un discours de droite ou de gauche indifféremment. En fait, c'est beaucoup plus compliqué que ça. Cela induit un rapport au monde, puisqu'on est désormais sur des « machines-monde ». Pour moi le changement viendra par toute une série d'expérimentations, qui nous montreront concrètement ce que peut être le post capitalisme. Le moment où la situation deviendra critique en terme de ressources qu'exigera la technologie sera ce moment de bascule.

Je pense que le côté low-tech que cela implique va permettre de revenir à quelque chose de beaucoup plus simple, direct. On aura le niveau technologique qu'on doit avoir, c'est-à-dire celui des années 1950-60, un niveau optimale où tu es quand même obligé de faire un minimum d'efforts corporels, d'avoir un vrai rapport aux choses. On a été trop loin, dans un luxe ou un confort qui n'est pas fait pour l'être humain. Là, on est des animaux de zoo. C'est l'orgie ! S'il faut redescendre parce que la planète nous dit à un moment stop, au final ça n'est pas plus mal. Je ne le verrai pas de mon vivant, mais peut-être que dans 50-60 ans, nous allons arriver à cette situation.

Vous avez évoqué la notion de « Techno-cocon », qui est une de vos idées fortes. En quoi consiste-t-elle précisément et que dit elle de notre rapport au monde, à la société et au réel ?

Les réseaux sociaux par exemple, aussi nombreux soient-ils, sont très individualistes. On reste à l'abri avec son smartphone, protégé par son écran pour communiquer avec d'autres, dans une bulle individuelle par laquelle tu filtres le monde et l'aménage pour toi. Ça n'est pas un rapport de chair et de sang, fondé sur le face-à-face et l'expérimentation.

Tout bêtement, je regardais un documentaire sur Gainsbourg, dans les années 1970. Il y avait une proximité des corps, la société se retrouvait dans les cafés, on pouvait mobiliser facilement les corps et les collectifs. La machine monde dans laquelle on vit, avec ce techno-cocon, rend cela malgré tout plus difficile. C'est plus adéquat au régime libéral qu'à un régime de gauche, a priori. On ne peut pas dire que cette technologie soit neutre.

On arrive surtout au point où la bifurcation est devant nous : soit on prend la voie des Gafam, celle du transhumanisme, de l'amélioration de l'humain, de l'exploitation des terres rares et fossiles, pour la fabrication des smartphones, et les conflits augmenteront à mesure que ces ressources s'épuisent, soit on prend l'autre voie, et on va comprendre qu'on est un vivant parmi les vivants, avec cette évidence du rapport à l'espèce, en réinvestissant les zones rurales, en multipliant les actions réelles et physiques, concrètes. Tant que tu es en ligne, que tu signes les pétitions mais derrière ton écran, dans ce techno-cocon très rassurant et faussement protecteur, tu ne changes pas réellement les choses, le quotidien n'est pas modifié.

On est vraiment dans un monde sous-tendu par deux tendances de fond : individualisation maximale, même pour les plus jeunes, et sécurité. C'est une des évolutions par rapport aux années 1970. On favorisait à l'époque, à chaque instant, sur chaque mesure, la liberté sur l'instinct de sécurité. Depuis les années 1980, le besoin, l'instinct, la demande, la fourniture de sécurité, est archi dominante. Elle renforce cet enfermement dans la bulle, ce fameux techno-cocon.

Pour la jeunesse, un exemple tout bête, celui des colonies de vacances, qui permettaient un brassage, un contact avec l'autre, dans un cadre différent. Elles ferment toutes les unes après les autres, notamment à cause de ces normes de sécurité qui deviennent draconiennes. Les gens ne veulent plus prendre des risques qu'on prenait sans y penser il y a encore quelques années. On n'accepte plus qu'il y ait le moindre incident.

Pour nous parler de sa dernière nouvelle *Scarlett et Novak*, Antoine de Caunes et Charline Roux accueillent le romancier d'anticipation Alain Damasio.



L'écrivain Alain Damasio est invité, pour l'édition 2019 du festival de science-fiction nantais. © Maxppp / PHOTOPQR/PRESSE OCEAN/ Olivier Lanrivain

Aujourd'hui dans *Popopop*, un invité aux multiples casquettes, la plus connue étant celle de romancier avec un penchant pour la science-fiction engagée. Ses trois romans, *La Zone du Dehors*, *La Horde du Contrevent*, et *Les Furtifs*, ce dernier venant d'ailleurs de sortir en Folio furent tous des best-sellers. Récemment il s'est aussi illustré dans la musique. En 2019, à l'occasion de la parution des *Furtifs*, il créait avec le compositeur Yan Péchin la bande originale du livre : *Entrer dans la couleur*. En début d'année, il écrivait un slam en soutien à la ZAD de la Colline du Mormont en Suisse. Il a également collaboré avec le compositeur électro Rone sur l'album *Rone & friends*.

Il est aussi scénariste dans le jeu-vidéo. C'est en partie à lui que l'on doit le très beau *Life is Strange*, premier opus. Catégorie écriture, il signe aussi des postfaces pour des récits d'anticipation, la dernière en date étant celle pour *Carbone & Silicium*, la BD de Mathieu Bablet lauréat du dernier prix BD Fnac/France Inter.

Il est enfin l'auteur de nouvelles, la dernière *Scarlett et Novak* pour laquelle il vient nous rendre visite aujourd'hui est parue en mars dernier aux éditions Rageot. Dans ce très court thriller d'anticipation, Novak est poursuivi et fuit pour sauver sa peau. Heureusement, il peut compter sur l'aide de Scarlett l'intelligence artificielle de son brightphone ; celle qui connaît toute sa vie, ses secrets et qui va le guider dans la ville.

Alain Damasio est l'invité d'Antoine de Caunes et Charline Roux.



Entretien

Alain Damasio : "En France, tout a été construit autour d'une infantilisation maximale des citoyens"

Propos recueillis par Nidal Taibi

Publié le 03/04/2021 à 14:00

Auteur de science-fiction engagé, Alain Damasio publie un conte adressé aux jeunes, "Scarlett et Novak", une parabole sur l'addiction aux smartphones. Parallèlement, Gallimard réédite ses précédents romans en poche. À cette double occasion, "Marianne" s'est entretenu avec lui pour parler politique, littérature et bataille des imaginaires.

Marianne : Sans trop forcer l'analogie, l'actualité que nous vivons n'est pas sans évoquer "la furtivité" : le traçage n'est plus une option taboue, la dépendance aux écrans et outils numériques inquiète les plus technophiles d'entre nous, la suspension des libertés fondamentales préoccupe même au sein de la majorité. Que vous inspire cette atmosphère générale ?

Alain Damasio : C'est une atmosphère où le plus efficace des affects politiques, à savoir la peur — la peur du virus, la peur de la maladie, la peur de l'autre comme contagieux et contaminant — est exploité à plein par les pouvoirs en place pour faire passer des lois dont la seule utilité est de réduire un peu plus nos espaces de liberté. Au nom de la bienveillance, naturellement, d'une biopolitique qui vise à sauver le maximum de vies humaines — mais de vies quantifiées, pas qualifiées, ce qui revient à sacrifier la jeunesse et sa fougue pour quelques années de plus en Ehpad [Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, N.D.L.R.], à l'autre bout de la chaîne. Le traçage sanitaire pourrait être une excellente méthode pour limiter l'expansion du virus, à condition qu'elle relève du choix libre et confiant des acteurs. En France, tout a été construit et géré autour d'une infantilisation maximum des citoyens et d'une centralisation inefficace des mesures. C'est un contresens social de procéder ainsi, propre à l'abruti nommé Jupiter qui croit diriger ce pays.

"Sans cet espace concret, la chaleur disparaît"

À vous entendre, craignez-vous que les restrictions des libertés fondamentales se pérennisent ? Dit autrement : que l'état d'exception devienne le paradigme normal de gouvernement ?

Je ne le crains pas, c'est déjà fait. Toutes les lois d'exception liberticides des 30 dernières années, passées sous prétexte d'urgence terroriste (quelle urgence en réalité ? Aucune, sinon l'alibi médiatique), ont ensuite été passées dans le droit commun. L'extraordinaire et l'exceptionnel sont devenus l'ordinaire du contrôle. L'effet cliquet des lois est une réalité. Aucun gouvernement ne revient jamais sur une loi qui le favorise, c'est la norme des pratiques actuelles. C'est insupportable et scandaleux, mais qui manifeste contre ça part nous, les répudiés « gauchistes » ? On a le monde qu'on accepte d'avoir en tant que mouton consentant.

De quel œil regardez-vous la domination impériale des GAFAM depuis le début cette crise sanitaire ?

De quel œil regardez-vous la domination impériale des GAFAM depuis le début cette crise sanitaire ?

Elle est strictement logique à partir du moment où la distanciation sociale, donc l'isolement des particules individuelles que nous sommes, devient la norme quotidienne. L'échange en chair et en os étant systématiquement conjuré au nom de la menace (inexistante, rappelons-le, pour les moins de 45 ans), cette absence vécue des corps se compense par la communication numérique, les réseaux dits "sociaux" et l'échange dématérialisé. Bref, le rêve des Gafam. Nous vivons depuis un an dans leur éden, gentiment esclaves des outils qu'ils nous ont forgé pour se signaler les uns les autres à travers nos monades. Le côté intéressant de ce laboratoire d'expérimentation sociale, fondé sur le numérique et la distance consentie, est qu'il nous fait éprouver ce qui nous manque vraiment. On se dévitalise, on perd le moral, on ne se nourrit plus de l'énergie concrète, physique, tactile, riante, des autres, de nos proches, amis, des rencontres, des découvertes. On mesure que les mammifères sociaux qui bruissent en nous sont vivants parce qu'ils partagent un espace et un temps commun. Sans cet espace concret, la chaleur disparaît. On a froid.

Pourtant, au début de la crise sanitaire, vous vous êtes montré optimiste quant au futur. Vous voyiez dans cette crise un kairos, une brèche ouverte dans l'horizon des possibles. Un an plus tard, quel bilan en faites-vous ?

Oui, comme beaucoup, j'ai espéré que cette rupture massive du continuum capitaliste, de l'exigence de croissance, du cycle des consommations, du speed artificiel de nos existences, ouvrirait une prise de conscience. Une nouvelle disponibilité au monde. Aux autres. À soi. Une nouvelle fraîcheur. Et je constate et vis, comme beaucoup, que ce second confinement nous casse les pattes. Parce que cette énergie et cette brèche ouverte, on avait envie de l'exploiter tout de suite, de ne pas la perdre, et on se retrouve avec un élan coupé court, sapé. Avec en outre l'incertitude qui plane sur la fin de cette crise et qui décourage les anticipations, la reprise d'élan. Donc ce monde d'après sonne comme une promesse qui ne peut avoir lieu. J'espère que quelque chose, pourtant, s'est bien passé en nous et qu'on s'en souviendra. Que les priorités du vivant en nous, à travers nous et hors de nous n'aient pas été oubliées.

Vous appeliez de vos vœux une "écologie sociale de l'attention". De quoi s'agit-il ?

L'expression est du philosophe Yves Citton et je la trouve magnifique. Elle est tirée de son essai éponyme. Elle répond aux "sursollicitations" d'une économie de l'attention dont nous dépendons tous, qui est devenue l'or gris ou rouge du capitalisme cognitif : une façon de capter en permanence nos attentions pour nous amener à consommer des biens ou des services, essentiellement numériques d'ailleurs. L'écologie de l'attention, c'est la faculté à arbitrer entre ces sollicitations et ces stimuli incessants, à les filtrer, les esquiver, s'en protéger par la déconnexion ou le choix intelligents des outils numériques qui peuvent construire des attentions riches, équilibrées, respectueuses de nos disponibilités. C'est s'aménager un écosystème personnel mais aussi communautaire pour ne



pas se faire polluer d'informations inutiles et perverses, pour trouver des sources d'éveil, de découverte, de nourritures spirituelles et émotives qui nous soient propices. Ça ne vient pas comme ça. Ça se construit laborieusement.

"Les jeunes, et notamment les ados, sont la cible la plus évidente des séductions du numérique"

Dans ce monde meilleur que vous espérez, quelle place devraient occuper les technologies numériques ? Quel serait un usage salubre de ces outils ?

Personnellement, je m'inspire beaucoup de ce qu'avait développé Ivan Illitch dans les années soixante-dix et qui me semblent extrêmement pertinent encore aujourd'hui. À savoir rechercher et utiliser des techniques et des technologies qui soient "conviviales" : qui développent nos puissances (ce qu'on peut faire directement, avec nos capacités) plutôt que nos pouvoirs (ce qu'on fait faire aux applis, aux machines, en perdant progressivement la faculté à le faire nous-mêmes : on mémorise moins, calcule moins bien, s'oriente de moins en moins, etc.) ; qui soient réparables et "bricolables" directement, au lieu de nous placer en situation de dépendance totale (autonomie vs hétéronomie) ; qui nous ouvrent le monde plutôt que nous le fermer (jeux vidéos imaginatifs vs jeux débiles addictifs par exemple). Je parle parfois d'un épicurisme numérique à trouver, qui serait un art de vivre avec les smartphones, les applis, les plateformes qui sache supprimer tous les désirs vains, superflus et addictifs, favorisant l'auto-aliénation, au profit des seuls outils réellement efficaces pour déployer nos puissances et nous émanciper.

Vous venez de publier un conte sur les dangers de l'addiction aux smartphones adressé aux adolescents. Pourquoi ce choix de s'adresser aux jeunes ? L'enjeu vous semble-t-il de taille ?

Les jeunes, et notamment les ados, sont la cible la plus évidente des séductions du numérique. Découvrir le web, accéder en un clic à toutes les musiques du monde, toutes les infos en temps réel, tous les films possibles ou presque, c'est incroyablement fascinant. Pouvoir gérer à 13 ans ses rapports aux autres, en filtrant, en jouant, à chaque instant, à distance, c'est prodigieux et très attirant. Ça offre un pouvoir inattendu. Et on ne mesure pas tout de suite ce que ça va entraîner en termes de dépendance, de peur de rater (syndrome FOMO), de manipulation comportementale, de fermeture au monde réel, incarné, de perversion aussi dans les rapports humains. Le rôle des écrivains, des penseurs, des psys, est de les alerter là-dessus, de leur offrir du recul, une distance critique, de leur montrer ce qui va vraiment les enrichir aussi. Ce n'est pas un enjeu de taille : c'est tout simplement l'enjeu central de l'éducation aujourd'hui. Savoir éduquer cette nouvelle génération au numérique, rien n'est plus vital et décisif à mes yeux.

Vous dites que les ados sont plus susceptibles de tomber dans le piège du "technococon". De quoi s'agit-il précisément ?

C'est un cocon dans lequel ils vont accoucher eux-mêmes dans la douceur. C'est le confort douillet des outils, des plateformes, des algorithmes qui vont décider à ta place quelle est la prochaine vidéo que tu vas regarder, la prochaine musique que tu vas aimer. C'est l'aimant des jeux addictifs, fondés sur les cycles "dopaminiques" du cerveau, dont il est très difficile de se défaire. C'est l'outillage des paresseuses, de la loi du moindre effort, qui, s'il survient trop tôt, rend l'enfant incapable de se bouger, de faire les efforts cognitifs pour réfléchir, critiquer, penser par lui-même. C'est une chrysalide de fibres optiques et d'applis multicouches enveloppées autour d'eux et qui interfacent et médient tous leurs rapports au-dehors. C'est le plus puissant des pièges qu'ils puissent rencontrer. Leur apprendre à déchirer ce cocon, leur faire entrevoir chaque jour ce qu'il y a au-dehors — aussi bien la misère que la splendeur du vivant — est une nécessité cruciale.

Au-delà des jeunes, quel rôle peut jouer la littérature, et la science-fiction en particulier, dans la bataille des imaginaires à l'aune de cette crise ?

Un rôle majeur, central même peut-être. Parce que la littérature peut croiser et tramer ensemble émotions, perceptions et concepts, toucher les dimensions à la fois affectives et rationnelles, et surtout changer nos modes d'attention aux choses, au monde, aux pratiques. L'imaginaire proposé par les multinationales et les gouvernements est souvent très pauvre quand les œuvres portent énormément de perspectives, variées, complexes, riches. Parfois, ce sera une série TV qui offrira un horizon désirable, une contre-culture précieuse pour transformer ce monde. Parfois ça peut être une BD. Parfois un roman de SF. Parfois un jeu vidéo. Mais tout ça concourt à former des imaginaires de révolte, de reconstruction, de résilience à l'effondrement possible, de renaissance des valeurs du vivant.

"Ce n'est même plus l'ancien monde, c'est l'outre-tombe"

La période semble en effet fertile pour tout auteur de science-fiction. Vous inspire-t-elle particulièrement ?

Non, pas spécialement parce que le réel gouvernemental est si pauvre, si limité mentalement, si minable en vérité qu'il n'a aucune vertu inspiratrice. Macron ne peut strictement rien inspirer parce que c'est une machine évidente, un automate, une triste IA de marketing politique, une marionnette néolibérale sans aucune espèce d'intuition ni de créativité, ni de charme, ni de surprise. Ce type est fait en bloc de rien. Trump est inspirant par son grotesque, son côté brechtien, sa "viscéralité", sa férocité animale très joviale. La politique française actuelle est vide, désincarnée : Castex, Vèran, Darmanin, Macron, quelle médiocrité sidérale, quel silence de toute intelligence ! Ce n'est même plus l'ancien monde, c'est l'outre-tombe. Ils ne comprennent ni ne sentent rien. On ne peut rien en tirer comme auteur ou il faudrait être le Flaubert de la médiocrité politique ?

Ce qui m'inspire par contre est la réaction des gens au confinement. Ce que ça produit en eux. Cette anthropologie du prisonnier digital.

Hors réseaux

Alain Damasio L'écrivain de SF rayonne au-delà du cercle des initiés et devient une référence contre la technologie cocon et la société du contrôle.

Alain Damasio est déjà là, tôt ce matin de mars, sac au dos, porte de Clignancourt. Longtemps, il s'est fait rare. Après *la Horde du contrevent*, son deuxième roman devenu culte, quinze ans s'étaient passés. Le silence, comme le mystère, aiguise le désir. Anti-portable et anti-réseaux sociaux, il n'avait pas conscience de cette attente. Le succès des *Furtifs* en avril 2019 l'a surpris. On réclamait l'écrivain de science-fiction (SF) au-delà du cercle habituel, on chroniquait même son roman au *Masque et la Plume*. On le qualifiait de «livre d'une génération», adulé par la frange des 20-35 ans. Deux ans après, le phénomène persiste avec la parution de son petit dernier, critique incisive de l'omniprésence du smartphone. Visage rond et sourire radieux, Damasio enchaîne les entretiens pendant trois jours. On s'arache cette silhouette avenante qui parle si bien du techno-cocon. Un bon client : une faconde et un don pour rendre lumineux les choses les plus trapues. Pour lui, on est prêt à mettre un doigt dans la SF. On l'écouterait parler des heures de notre aliénation aux nouvelles technologies et de la société de contrôle. Pas poseur, plutôt revigorant. Quelqu'un l'a comparé à un ours à miel : après l'avoir écouté, on en repart l'esprit solaire et batailleur.

Un passeur d'idées, pourrait-on dire. Un peu comme ce milieu de terrain physique et redistributif qu'il était ado à Oullins, près de Lyon. Le père entraînait, les deux fils dribblaient à bon niveau. Après chaque match, le benjamin avait droit à un debrief serré au retour, dans la camionnette du carrossier. Une pression forte, un paternel «jugeur», mais juste. «J'ai compris plus tard pourquoi le motif de l'épreuve et son dépassement étaient ultraprésents dans mes livres.»

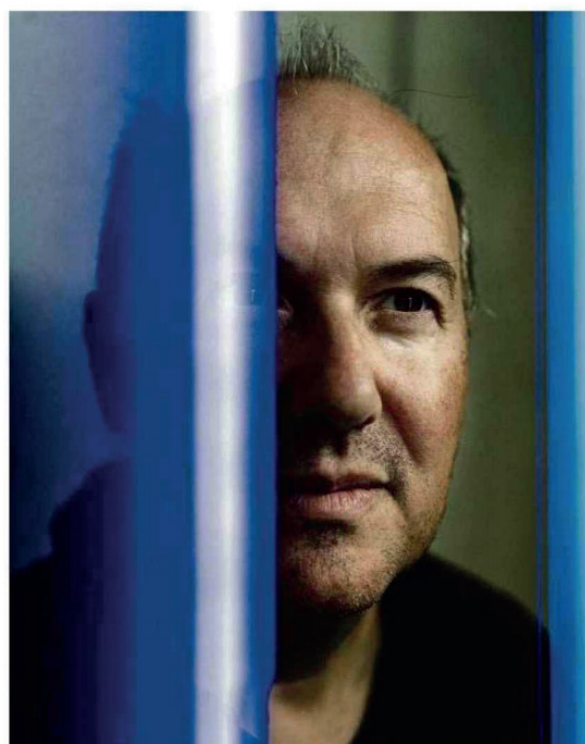
Mais à 15 ans, celui qui a rêvé d'être professionnel stoppe le ballon rond, dégoûté. Entre-temps, ses parents ont divorcé, «un grand choc». Les trois enfants sont ballottés en rotation de l'appartement paternel d'Oullins à la maison, à Saint-Genis-Laval, de la mère agrégée d'anglais. Deux manières opposées de gérer. Un rythme qui a déterminé sa vie, dit-il. Pas psychanalysé mais analysant permanent. «Ce camping mental m'a fait devenir caméléon, m'a doté d'une capacité à anticiper et à savoir totalement fermer les volets.» Anti-traces, Damasio

peut s'isoler sans souffrir pendant des semaines. Il dit devoir aussi à la rupture parentale des rapports sentimentaux clivés et un certain manque affectif. A chaque rentrée scolaire, il focalisait sur une fille, sans succès. «Il y a les séducteurs et les séduits, je reste un séduit même à 50 ans.» Il décompte moins de dix histoires d'amour, la majeure avec Sophie rencontrée à 35 ans, avec qui il vit à Marseille et leurs deux filles, 10 et 13 ans.

A 16 ans, il lit Jung. Il se souvient avoir jeté sur le papier : «Je veux changer le monde.» Pour une fois, ce rejeton d'une famille plutôt apolitique ne trouve pas d'explication au fait que cette phrase brille dans son souvenir. Pas arrogant, Damasio fonce sans genuflexions, sans torsions, sans compromissions. Le bon élève, fan de philo et de Nietzsche, entre en prépa HEC, songe à la politique. A l'Essec, il milite mollement au Parti humaniste et à Amnesty International, et découvre Mallarmé, Deleuze et Foucault. «Le Nietzsche et la Philosophie de Deleuze a eu une inflexion massive sur mon existence, avec le vitalisme, la recherche des forces actives plutôt que réactives.» Pendant trois ans, l'étudiant un peu anar, d'extrême gauche, se sent loin de ses camarades et futurs chevaliers du capitalisme sauvage qu'il honnit. Lui oscille vers l'artistique, sort avec une metteuse en scène, dirige la compagnie pendant douze ans. Comme souvent, Damasio tire des enseignements de cette expérience. «Au fil des répétitions, j'observais la progression des comédiens, l'intérêt du perfectionnisme. Je réécris inlassablement.» Sans penser devenir écrivain, il imagine quelques nouvelles de SF, puis se lance dans *la Zone du dehors*. Le deleuzien veut taper fort pour faire bouger les esprits. «Je voulais faire prendre conscience du régime de contrôle caché sous la démocratie et comment y résister.» Pas question de pointer dans une grande boîte, il crée sa propre entreprise d'études socio-économiques, collabore à un livre blanc des parcs naturels régionaux et surtout réalise une enquête de satisfaction annuelle pour la Caisse

d'allocations familiales qui lui permettra longtemps de s'auto-financer.

Loin du milieu littéraire, dans une soirée à dress code rouge en 1995, on lui présente Mathias Echenay, alors chef des ventes au Seuil. L'auteur en herbe lui fait lire le manuscrit de *la Zone*. Refusé partout, le roman paraît chez l'éditeur numérique Cylibris. Il en vend 500 en cinq ans, et se lance dans *la Horde du contrevent* sans se poser de question. Il s'immerge des années en Corse. «*Comme Rilke, je pense qu'écrire doit être viscéral et nécessaire, un artiste authentique ne se pose pas la question de la réception.*» Echenay crée la maison d'édition La Volte pour publier *la Horde du contrevent*, un immense succès de bouche-à-oreille. La langue est sonore, faite d'assonances, de dissonances, de rythmes. «*Damasio est un fou littéraire*», dit Echenay. Et un homme-orchestre. Il a prolongé *les Furtifs*, 136 000 exemplaires vendus, par un album avec sa voix et la musique de Yan Péchin, musicien de Bashung, Brigitte Fontaine, Higelin. Sa fiction pense, milite, ouvre des pistes d'émancipation. Mais si Damasio côtoie Baptiste Morizot, Yves Citton, Miguel Benassayag, il ne se sent pas philosophe. «*Je parle d'idées, mais avec une sorte de nimbe poétique. Les concepts arrivent chargés de perceptions, d'affections, d'émotions.*» Il se considère comme «*un philosophe raté*», à l'instar de David Lynch qui se voit en peintre raté, qui a fait du cinéma parce qu'il ne se sentait pas à la hauteur. «*C'est un peu le Dante de gauche*», ajoute Echenay, *un anti-blasé, très généreux. Mais qu'on ne le prenne pas pour un gourou pour autant.*» Damasio fait aussi le boulot de l'intellectuel compagnon de route, soutient, manifeste, débat. «*Depuis 2019, poursuit son ami, on le voit partout. Il a des choses à dire et ne fait pas semblant.*» Que ce soit avec le collectif d'auteurs engagés Zanzibar ou à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. «*A la ZAD, ils lancent les soulèvements de la terre, s'enthousiasme Damasio, c'est la bonne direction, l'action directe. Il faut arrêter de croire que les réseaux et le lobbying vont sauver le monde, il faut repartir des territoires et des terres.*» Après la littérature à impact politique, il a envie de se confronter davantage à l'action collective, de réinventer des modes de luttes, dans une nouvelle culture du vivant. ◀



LE PORTRAIT

1^{er} août 1969

Naissance à Lyon.

2004 *La Horde du contrevent* (La Volte).

2019 *Les Furtifs* (La Volte).

Mars 2021 *Scarlett* et *Novak* (Rageot).

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

Photo **JÉRÔME BONNET**

«Scarlett et Novak», le nouveau roman-coup de poing d'Alain Damasio

Deux ans après l'énorme succès de ses «Furtifs», l'écrivain ultra-engagé publie un roman jeunesse, «Scarlett et Novak». Un texte bref, mais toujours aussi militant.

Abonnés Cet article est réservé aux abonnés.



Dans «Scarlett et Novak», Alain Damasio dénonce cette fois notre dépendance aux nouvelles technologies. LP/Olivier Arandel

Dans «Scarlett et Novak», Alain Damasio dénonce cette fois notre dépendance aux nouvelles technologies. LP/Olivier Arandel

Il y a deux ans, Alain Damasio, écrivain très engagé et militant, triomphait avec un gros pavé de 700 pages bien tassées publiées chez La Volte, « les Furtifs ». Un croisement entre science-fiction dystopique et violente critique des « technostructures capitalistes » qui a su rencontrer son public, avec 130 000 ventes en France, a été désigné livre de l'année 2019 par le magazine spécialisé « Lire », et a remporté le Grand prix de l'imaginaire en 2020.

Ce début d'année, « Les Furtifs » vient d'être réédité par Folio (avec un tirage annoncé à 100 000 exemplaires), de même que les deux autres romans de l'auteur, ainsi qu'un recueil de nouvelles. Mais Damasio publie également un nouveau texte (ou presque, comme il l'explique ci-dessous), « Scarlett et Novak ».

Un très court roman destiné à la jeunesse, qui s'y retrouvera autant dans le héros (Novak) que dans l'intelligence artificielle qui habite son smartphone (Scarlett), et se lit d'une traite, au fil d'une dénonciation vigoureuse de notre dépendance aux nouvelles technologies. Rencontre avec un écrivain chaleureux, qui tutoie d'emblée son interlocuteur, parle avec une rare franchise et ne cache pas ses convictions.

Venir rencontrer les journalistes à Paris, alors que vous habitez Marseille et pourriez faire des interviews via le Net, c'est un acte militant en ces temps de confinement ?

ALAIN DAMASIO. (Il rit.) Non, mais ça va le devenir !

Comment se remet-on d'un succès tel que celui des «Furtifs» ?

Pas très bien. J'ai mis longtemps à comprendre ce qui déconnaît. J'ai fini le livre le 11 mars 2019, il est sorti en avril et ensuite, on a fait neuf mois de promotion. Après, et même avant, je ne me sentais pas bien. Pourtant, le bouquin marchait bien, j'aurais dû être super content. Je n'ai toujours pas bien compris, mais mon interprétation, c'est que tu sors de quelque chose d'hyper intime, sur lequel tu as travaillé trois ans, et d'un coup, tu te mets à parler de ce truc que tu as vécu. Comme si tu faisais un bébé puis tu te mettais à commenter, vous avez vu les cheveux qu'il a... Tu ne sais plus qui tu es, ce que tu fais. C'est très bizarre.

Vous devez donc être masochiste pour sortir un nouveau livre si vite ?

C'est différent. C'est un tout petit ouvrage, publié par un éditeur qui a le courage de sortir un livre jeunesse qui a une dimension politique. Il en existe bien sûr déjà qui abordent des questions comme le racisme ou les discriminations, mais peu vont chercher les jeunes sur des domaines qu'ils adorent, comme les smartphones.

Quelle est l'histoire de ce texte, «Scarlett et Novak» ?

Je l'avais écrit, en 2014, pour le magazine « 01Net ». La femme qui le dirigeait connaissait mon travail et m'avait demandé, alors que sortait un nouvel iPhone — ne me demandez pas quel modèle — si ça m'intéressait de lui livrer un texte à cette occasion, en ayant carte blanche. Je l'avais prévenue que pour moi, c'était débile de sacraliser à ce point la sortie d'un produit, et que je ferais donc quelque chose d'ironique et de sarcastique. C'est un ami écrivain, Fabien Clavel, qui a récupéré ce texte qui existait encore sur le Net, et a contacté l'éditeur, Rageot.

Vous avez retravaillé le texte ?

Oui, je l'ai réactualisé, il est un peu plus contemporain.

On peut considérer qu'il est lié à l'univers des «Furtifs» ?

Oui, j'ai rattrapé deux-trois choses, j'y ai inséré un peu de «Furtifs». C'est un «spin-off» (NDLR : un dérivé) ou une préquelle.

Et qu'en pensent les jeunes, à votre avis ?

Le test ultime, c'est ma fille ! C'est d'ailleurs le premier livre qu'elle lit de moi. Elle l'a lu, et l'a trouvé super.

Et elle est repartie sur son smartphone ?

On lui a interdit jusqu'à la seconde, elle est en 4e, elle a donc encore deux ans à tenir ! Mais elle pique de temps en temps celui de sa mère...

Vous avez déjà des idées pour un prochain livre ?

Je ne fais rien depuis deux ans ! Je n'ai pas ouvert un carnet pour y noter des idées. Je suis en mode errance.

Vous avez gagné beaucoup d'argent avec «les Furtifs». Qu'en avez-vous fait ?

C'est une très bonne question ! J'avais bien négocié avec mon éditeur, La Volte, le livre s'est vendu à 130 000 exemplaires et m'a rapporté beaucoup. Je n'avais jamais gagné autant de ma vie ! La question s'est posée de quoi faire de cet argent. J'ai appelé ça la bifurcation bourgeoise. Soit tu achètes une petite maison pour ta famille, et tu y vas le week-end, tu invites tes amis, et puis tu es content. Soit tu te demandes : Comment je peux faire en sorte que cet argent aide les valeurs que j'ai envie de défendre. J'ai un projet collectif, que je ne peux pas dévoiler aujourd'hui, qui intégrera ces valeurs : écologie, rapport aux animaux et aux plantes, culture du vivant, gouvernance partagée, action collective. C'est un processus lourd à mettre en place, et je suis en train de solliciter beaucoup de monde à ce sujet. Je ne veux pas trop en parler maintenant, parce que ça relèverait de la com' : on n'a encore rien fait, rien démontré. Mais j'en parlerai dans deux ou trois ans, quand nous serons lancés.

LA NOTE DE LA RÉDACTION : 3,5/5

Alain Damasio : "Je voudrais être lanceur de pistes plutôt que lanceur d'alerte"

▶ ÉCOUTER (55 MIN) ▶

À retrouver dans l'émission
AFFAIRES CULTURELLES par Lucile Commeaux

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

L'auteur de science fiction Alain Damasio revient sur les étapes marquantes de son parcours personnel au micro de Lucile Commeaux. Retour sur les concepts forts de l'imaginaire d'un maître de l'anticipation politique.



L'écrivain **Alain Damasio** est l'invité de Lucile Commeaux pour un entretien au long cours. Exploration de l'univers intérieur de l'auteur de science fiction, passé maître dans l'anticipation érudite et combattante des dérives politiques, économiques et technologiques de la société contemporaine.

Révéilé en 2004 au grand public par *La Horde du Contrevent*, **Alain Damasio** est devenu une référence dans le paysage de la littérature de science fiction française. Ses romans d'anticipation, fondés sur une invention faste de concepts à la fois philosophiques et narratifs, alertent sur la transformation d'un monde où les individus consentissent à toujours plus de surveillance, plongeant ainsi dans un asservissement aveugle au service du techno-capitalisme. **Alain Damasio**, qui à l'âge de 20 ans rêvait d'écrire la suite du *1984* d'Orwell, veut par ses écrits narrer des futurs alternatifs, des possibles impensables extirpés par l'imaginaire à l'enfermement intellectuel que produit cette société de contrôle. Ce terme, emprunté à Gilles Deleuze, est comme beaucoup d'autres concepts fondamentaux de l'oeuvre d'**Alain Damasio** une marque d'inscription dans le sillage d'une philosophie de l'action et de la déconstruction. Une pensée résolument tournée vers la lutte politique qui s'adresse aujourd'hui à un plus jeune public, avec *Scarlett et Novak*, un roman jeunesse paru le 3 mars 2021 chez Rageot.

Avant de se lancer, depuis une chambre de bonne du 18^{ème} arrondissement de Paris, dans l'écriture de son premier ouvrage *La Zone du dehors*, **Alain Damasio** a étudié à l'Essec, une des grandes écoles de commerce française, embarqué par la méritocratie républicaine et l'élitisme qui peut découler de bons résultats au lycée. Une étape aussi désagréable que nécessaire : l'enseignement supérieur furent pour lui les débuts de la construction d'une pensée anti-système, en plein dans le système.

“ J'ai découvert un monde que Bourdieu avait très bien décrit : un monde de la reproduction sociale. Ce n'était pas le mien : j'étais fils de carrossier. J'étais très en colère, et j'ai dû rentrer cette colère en moi pendant trois ans. Elle a grossi, s'est enfouie, et m'a finalement poussé à écrire mon premier roman. Ça a été une façon pour moi d'éviter le destin qu'on voulait me tracer.
Alain Damasio ”

Ce premier roman, le jeune Alain Raymond qui prendra rapidement le pseudonyme d'**Alain Damasio**, il le rêve comme l'anti-*1984* de George Orwell, un des rares romans d'anticipation qui figure parmi ses lectures. En effet, les inspirations d'**Alain Damasio** tournent surtout autour de la philosophie (Deleuze, Foucault, Nietzsche, Spinoza, Bergson, mais aussi des contemporains comme Baptiste Morizot et Yves Citton) et parfois de la sociologie. Autant pour se nourrir que pour créer, l'auteur se retranche dans des ailleurs solitaires, tantôt la Corse, tantôt le Vercors ou le Vernon.

“ Il faut être ailleurs pour écrire. A un endroit où l'on est sûr de n'avoir aucune sollicitation. Pour créer un univers, ce qui est le propre de la science fiction, il faut le laisser grossir sans que rien ne puisse venir le déformer. Laissez-moi seul dans un endroit complètement désert et là, j'arrive à faire quelque chose.
Alain Damasio ”

Aujourd'hui, **Alain Damasio** s'adresse à la jeunesse avec le roman *Scarlett et Novak*. Novak, jeune garçon habitant un Paris dystopique, est accompagné de Scarlett, une intelligence artificielle qui a pour support un "bright phone", version améliorée de nos smartphones. Un texte initialement conçu pour le public adulte qui, n'ayant rien perdu de son riche lexique et de ses néologismes, se fait parabole d'avertissement sur la dépendance au smartphone comme moyen d'exister en société connectée.

“ On est sous addiction et perfusion permanente par rapport à ces outils qui sont devenus une externalisation de notre ego. Je les appelle les outils nomades totalitaires : ils totalisent tout ce qu'on peut faire dans une vie : travailler, réfléchir, s'organiser, jouer, draguer... D'où sa force, sa puissance. On est attiré par ces technologies parce qu'elles nous offrent du pouvoir, sans se rendre compte qu'elles génèrent une auto-aliénation, une servitude volontaire dont je pense qu'il faut se débarrasser.
Alain Damasio ”

Ses actualités :

• *Les furtifs* (Editions Folio SF)

Présentation de l'éditeur : Ils sont là, parmi nous, jamais où tu regardes, à circuler dans les angles morts de la vision humaine. On les appelle les furtifs. Des fantômes ? Plutôt l'inverse : des êtres de chair et de sons, à la vitalité hors norme, qui métabolisent dans leur trajet pierres, déchets, animaux ou plantes pour alimenter leurs métamorphoses incessantes. Lorca Varèse, sociologue pour communes autogérées, et sa femme, Sahar, proferante dans la rue pour les enfants que l'Éducation nationale, en faille, a abandonnés, ont vu leur couple brisé par la disparition de leur fille unique de quatre ans, Tishka - volatilisée un matin, inexplicablement. Sahar ne parvient pas à faire son deuil alors que Lorca, convaincu que sa fille est partie avec les furtifs, intègre une unité clandestine de l'armée chargée de chasser ces animaux extraordinaires. Peu à peu, ils apprendront à apprivoiser leur puissance de fuite et à renouer, grâce à eux, avec ce vivant que nos sociétés excommunient

• *Scarlett et Novak* (Editions Rageot)

Quatrième de couverture : Novak court. Il est poursuivi et fuit pour sauver sa peau. Heureusement, il a Scarlett avec lui. Scarlett, l'intelligence artificielle de son brightphone. Celle qui connaît toute sa vie, tous ses secrets, qui le guide dans la ville, collecte chaque donnée, chaque information qui le concerne. Celle qui répond autant à ses demandes qu'aux battements de son cœur. Scarlett seule peut le mettre en sécurité. A moins que... Et si c'était elle, précisément, que pourchassaient ses deux assaillants ?

Alain Damasio : "J'ai le sentiment de vivre dans un monde de vieux"

▶ ÉCOUTER (2 MIN)



À retrouver dans l'émission

À QUOI PENSEZ-VOUS ? par Arnaud Laporte



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION

Un court entretien comme une humeur du jour à partir de cette question : À quoi pensez-vous ? Alain Damasio, écrivain, y répond au micro de Lucile Commeaux.



Chaque matin, comme un avant-goût du grand entretien du soir, à 19h dans l'émission *Affaires Culturelles*, Lucile Commeaux, en remplacement d'Arnaud Laporte, interroge ses invités sur ce qui les occupe, les préoccupe dans l'actualité, leur quotidien ou leur pratique. La question est simple : "À quoi pensez-vous ?"

Aujourd'hui avec l'écrivain **Alain Damasio** dont le roman jeunesse *Scarlett & Novak* a paru aux éditions Rageot.

"Je pense au "soulèvement des terres". C'est un mouvement qui a été initié par des militants de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes qui sont en train de préparer des actions directes pour récupérer des terres un peu partout en France, des terres dédiées à des entrepôts, des terres artificialisées, des terres pour la paysannerie industrielle. Je trouve ça très chouette cette façon de reprendre la main, de se réapproprier la lutte par le territoire, par le terrain, par les terres. Je trouve qu'on parle beaucoup de la Terre avec un grand T et pas assez de la terre avec un petit t. J'ai l'impression que c'est par ces archipels, ces petites zones de terre sur lesquelles on va se battre, qu'on va pouvoir aussi changer ce monde et essayer de le faire virer vers ce qu'on appelle le "post-capitalisme."

Je pense aussi pas mal aux jeunes parce que j'ai vraiment l'impression que, dans cette période, on les a lâchés. _ _Le taux d'anxiété chez les étudiants est quasiment à 25%, les gamins se suicident et la seule réponse du gouvernement, c'est de mettre des barreaux aux fenêtres des CROUS. Comme si en barrant les conséquences, on allait traiter les causes. J'ai le sentiment ce matin de vivre dans un monde de vieux qui défend, favorise, protège les vieux et qui ne se préoccupe pas du tout de la vitalité de cette jeunesse. Ils sont nés au début du 21ème siècle, ils ont pris le virage du millénaire et se retrouvent, vingt ans après, dans un monde qui ne leur donne pas beaucoup de perspectives.

Ces deux pensées sont liées à des possibilités d'ouverture, des possibilités de brèches à percer dans le mur vers lequel on fonce. C'est la question de l'"empuissancement". On peut reprendre de la puissance en menant des combats locaux et en permettant aux jeunes de s'inscrire dans ces combats.

J'ai 50 ans, et j'ai vraiment le sentiment, comme beaucoup de gens, de laisser un monde salopé à cette génération, un monde qu'il va leur falloir réparer."

Alain Damasio, déconnecté

53 minutes



Nos vies sont de plus en plus condensées dans nos portables, créant une dépendance affective croissante. Alain Damasio en anticipe les conséquences dans sa dernière nouvelle, "Scarlett et Novak" (Rageot). L'écrivain nous alerte ce soir contre les technococons que nous créons et appelle à réinventer nos imaginaires.



Dans un futur pas si lointain, l'existence d'assistants personnalisés, à qui nous partagerions toute notre intimité, qui seraient capables de détecter nos émotions et d'y réagir, pourrait amener à rendre le besoin de contact humain presque inutile, voire créer une peur de l'autre.

Alain Damasio tente de nous mettre en garde contre cette relation de plus en plus étroite que nous entretenons avec les technologies, de ce monde artificiel dans lequel nous nous enfermons, au point d'en oublier le réel.

Dans sa dernière nouvelle "*Scarlett et Novak*", il continue de déployer son univers, fait de brightphones, de bagues traçantes et de technococons, où la violence semble s'exacerber au contact de la froideur des corps technologiques et où l'humain se contente d'une liberté au rabais, celle de customiser à l'envie son microcosme virtuel.

Passionné de philosophie, grand lecteur de l'œuvre de Gilles Deleuze et de Michel Foucault, Alain Damasio décrit dans ses livres la société ultrasécurisée et de contrôle vers laquelle nous évoluons, notre soumission volontaire par peur du risque. Comme il l'explique ce soir, il espère avec sa dernière nouvelle sensibiliser, en particulier les jeunes, sur la façon dont nous cédonns toutes nos données personnelles en échange de plus d'applis personnalisées, de réponses à des besoins non nécessaires.

Mais, loin de nous obscurcir l'avenir, Alain Damasio nous invite au contraire à reconquérir notre futur, revitaliser notre présent, dans une dynamique émancipatrice et libératrice. Il fait ce soir l'éloge de la littérature, du travail des mots pour en révéler le potentiel et l'inventivité, jusque dans leur typographie et souligne l'indissociabilité de la littérature et du politique.

A noter : Les romans d'Alain Damasio "*Les furtifs*", "*La horde du contrevent*" et "*Aucun souvenir assez solide*" sont republiés aux éditions Folio SF de Gallimard, l'occasion parfaite pour découvrir ou redécouvrir ces oeuvres essentielles!

À voir : entretien avec Alain Damasio, l'auteur des "Furtifs", sur Télérama.fr

© 1 minute à lire **Article réservé aux abonnés**

Jérémie Couston
Publié le 08/02/21

Partager    



L'écrivain est l'un des plus accomplis et des plus populaires de la science-fiction française. Romancier d'anticipation et spécialiste des dystopies, il viendra aborder en notre compagnie ses sujets de prédilection. Rendez-vous sur Télérama.fr le jeudi 4 février, à 18h30.

Alain Damasio n'a pas de portable et vous ne le trouverez pas sur les réseaux sociaux. Un gars à l'ancienne. Méfiant et finalement en avance sur son temps. Pour le contacter, il reste le répondeur de sa ligne de téléphone fixe. Et le mail, qu'il ne consulte pas frénétiquement, loin de là. On a quand même réussi à lui donner rendez-vous le jeudi 4 février pour une conversation sur ses sujets de prédilection.

Avant tout la littérature de l'imaginaire, comme on dit aujourd'hui, pour éviter le gros mot de science-fiction, dont il est l'un des auteurs français les plus accomplis et les plus lus. Mais aussi le pouvoir exorbitant des Gafam et la place que nous leur laissons – ou qu'ils prennent à notre insu – dans nos vies ultra connectées.

Abonné Alain Damasio : "La réalité virtuelle, ça ne marchera jamais !" Sortir Jérémie Couston 2 minutes à lire

Après *La Zone du Dehors* (1999) et *La Horde du Contrevent* (2004), son troisième et dernier roman, *Les Furtifs*, édité par La Volte, vient de sortir en poche en Folio Gallimard. Damasio y imagine une France de 2040 où les entreprises comme Orange privatisent les villes, où l'État est en faillite et où l'ubérisation massive de la société asservit les humains. Une dystopie très actuelle en somme. Mais pour ne pas sombrer dans le cassandraïsme, il sera aussi question de sujets plus gais comme le rap conscient, les violences policières ou ses collaborations musicales avec le DJ Rone (Erwan Castex) et le guitariste Yan Péchin, qu'il aurait dû accompagner en tournée cet hiver si un maudit virus ne les avait pas réduits au silence.

« Le goût des autres ? », par Alain Damasio

L'écrivain intervient ce vendredi au festival littéraire « Le goût des autres ». A cette occasion, il a nous fait parvenir ce texte où il est question de Jean-Pierre Bacri, d'étymologie et de la « discipline mortifère » de l'hygiène sociale.

Par Alain Damasio (Ecrivain)
Publié le 22 janvier 2021 à 13h56

🕒 Temps de lecture 2 min

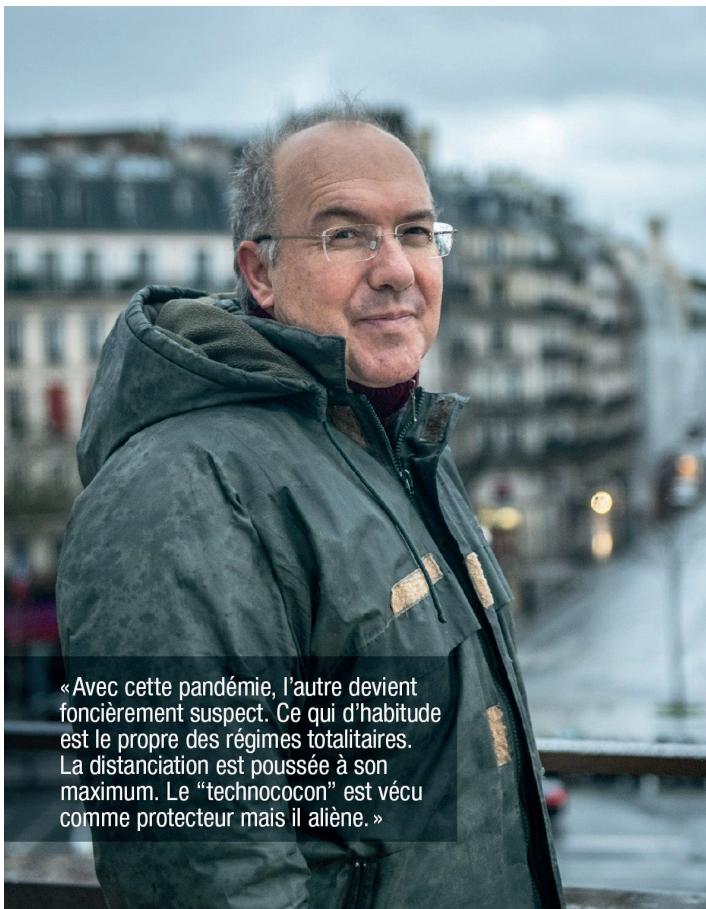


📖 **Le goût ?** Capacité à sentir, à discerner ce qui nous convient, nous plaît ou nous attire. Disposition de l'esprit et du corps. Préférence. Inclination. Si le mot, en français, est issu du latin *gustus* « action de goûter, saveur », il se rattache à une racine indo-européenne **geus-* qui signifie « éprouver, goûter, apprécier » et a donné en anglais *to choose* (choisir). Nietzsche y pressentait la faculté suprême : « le goût, c'est à la fois le poids, la balance et le peseur », à la croisée de l'intuition et de l'élection, un sens plus fin et plus originaire que tout raisonnement, plus sûr aussi pour discriminer la valeur des êtres et des choses.

🗨️ *Le goût des autres* est le titre d'un film d'Agnès Jaoui avec bien sûr Jean-Pierre Bacri qui vient d'avoir le mauvais... goût de mourir trop tôt. Il a été repris par un festival au Havre, qui le revendique, il me semble, au sens littéral, en affichant un appétit précieux pour l'autre, pour les autres. Les pas-moi, les pas-comme-nous. Les outre-mers. Les autres cultures, sexes, espèces, règnes, les hors-humains, tout aussi vivants et richement sentients que nous.

En plein covid persistant, en pleine distanciation sociale, l'expression brille d'un éclat renouvelé et précieux. *Le goût des autres* nous rappelle à quel point ce pli putride, qui insiste en nous, lequel considère l'autre comme une source contaminante, comme un suspect infecteur à bloquer d'un geste barrière, ce pli détruit toute appétence à la rencontre, tout élan vers l'échange, toute envie de partager un moment, un verre, une bise, un rire rayonnant. Sans parler de ceux qui se vivent comme possiblement porteur et se culpabilisent d'oser même rompre un instant la pratique du *noli me tangere*. Prendre le loin plutôt que prendre soin.

Le goût des autres, c'est l'antidote intuitif à la discipline mortifère de l'hygiène sociale. C'est le sursaut d'humanité qui nous retisse soudain à l'étoffe du commun et coud la robe de nos joies, de nos couleurs reconquises. C'est cette sortie de doute qui nous rend disponible à la courbe d'une joue qui sourit, masque enlevé, d'une bouche qu'on voit à nouveau parler, d'une voix qui surprend par sa netteté, sa plénitude. Retrouver ça. En avoir à nouveau envie. Y prendre goût, à cette présence fragile. Tout écran conjuré. Être là, juste. Avec.



« Avec cette pandémie, l'autre devient foncièrement suspect. Ce qui d'habitude est le propre des régimes totalitaires. La distanciation est poussée à son maximum. Le "technococon" est vécu comme protecteur mais il aliène. »

PARTI PRIS

« ON VIT DANS UN LABORATOIRE EN TEMPS RÉEL »

Loi sécurité globale, confinement, dépassement du capitalisme, culture du vivant... L'écrivain de science-fiction **Alain Damasio** démarre l'année 2021 avec un grand entretien pour « L'Humanité Dimanche ».

jusqu'à l'intérieur même du couple et de la famille. Le seul endroit paisible, c'est seul devant son écran à travailler ou à consommer du numérique. C'est ce que j'appelle le « technococon ». C'est passionnant car c'est de la SF au sens classique : on vit dans un laboratoire en temps réel! La distanciation physique et sociale déjà induite par les médias numériques est poussée au maximum. Les autorités nous font vivre comme ça et regardent, si c'est tenable ou non... Le premier confinement m'a scié. Je m'attendais à ce que la privation des libertés soit vécue comme une entrave insupportable, surtout chez les ados : cela n'a pas été le cas.

Dans vos romans, le « technococon » est présenté comme aliénant.

Bien sûr ! Il peut être vécu comme protecteur, sauf qu'il aliène, il nous « étrange ». La perte de vitalité que je sens en Occident vient du fait que l'on conjure l'altérité au maximum. On s'est coupé des animaux, des plantes, de l'extérieur, du chaud, du froid... On conjure le rapport à la maladie, à la vieillesse et à la mort. Des familles n'ont même pas eu le droit de voir leurs parents mourants, et les enterrements se sont faits en catimini : c'est anthropologiquement sidérant ! Au final, toutes les formes d'altérité sont filtrées ou dissoutes : on est dans notre ego-centrisme, protégé par le « technococon » parfaitement congruent avec le néolibéralisme et l'individualisme forcené. Cela n'empêche pas la consommation. C'est même l'avenir du marketing ultime : le commerce est importé à l'intérieur de ton espace personnel. C'est un test grandeur nature de consumérisme néolibéral.

La disparition de la culture signale souvent la dystopie en littérature. Vos concerts ont été annulés cette année. Et le gouvernement considère que la culture n'est pas essentielle. Qu'en pensez-vous ?

Je le vis comme une volonté de punir un secteur. »

Dimanche 27 décembre. L'année 2020 touche à sa fin et le romancier Alain Damasio part en Bretagne pour une session d'écriture. Juste avant, « L'Humanité Dimanche » lui a tenu compagnie pendant deux heures, pour une séance photo au-dessus d'un centre commercial Montparnasse déserté, avant un long entretien plus au chaud, dans la gare. L'écrivain de science-fiction enthousiaste et plein de vitalité n'en finit plus de se passionner pour le monde et les façons de lutter.

ENTRETIEN

L'année 2020 a ressemblé à s'y méprendre à un mauvais scénario de science-fiction (SF). Pandémie mondiale, virtualisation des rapports sociaux, lois liberticides... Comment réagissez-vous à cette irruption de la SF dans nos vies ?

La science-fiction cherche surtout à interroger le réel. Elle accentue le présent. C'est sa fonction première. Ce qui me frappe le plus avec cette pandémie, c'est que l'autre, mon prochain, est sans cesse présenté comme source de contamination, de maladie et de mort. Il devient foncièrement suspect, ce qui est un pli propre aux régimes totalitaires. Avec le Covid, tout ce qui est l'altérité devient dangereux, parfois

PARTI PRIS GRAND ENTRETIEN AVEC ALAIN DAMASIO

GRAND ENTRETIEN AVEC ALAIN DAMASIO PARTI PRIS

]] C'est incroyable d'oser faire ça. Au une justification rationnelle ne tient. Les trains, métros et supermarchés sont blindés! Dans une salle de théâtre, de concert ou de cinéma, tu as de la hauteur sous plafond, un système d'aération, de l'espace... Économiquement, la culture rapporte de l'argent mais coûte en dévotions. Alors? J'en viens à me demander s'il n'y a pas une volonté de punir un secteur et de faire le tri, en plus de casser ce qui permet aux gens de se ressourcer, de s'ouvrir, de réfléchir. La culture est le lieu par excellence de la dissidence, de la révolte et de l'éveil. Oui, il y a une épidémie à combattre, mais le gouvernement y répond par un triptyque travailler - consommer - fermer qui instaure une démocratie néolibérale assez idéale pour lui.

Que pensez-vous de la gestion de crise?
Emmanuel Macron gère le pouvoir comme un chef d'entreprise médiocre, à l'envers de toute gouvernance moderne, partagée et fondée sur l'intelligence collective. Idéalement seul et jouit de sa verticalité stupide. Le Covid, comme toute catastrophe, reste un effet d'aubaine pour les chefs d'État: les cotes de popularité remontent même s'ils font n'importe quoi. Celle de Macron est dix points au-dessus de ce qu'elle était au moment des élections jaunes. Quand Macron parle pendant le Covid, il a 35 millions de personnes qui l'écourent, au lieu de 6,5 millions habituellement. C'est hallucinant! Même la finale de la Coupe du monde, c'est 20 millions de personnes devant l'écran. Le gouvernement tire un bénéfice mécanique d'être un pôle de

ressurance. Et il en profite pour faire passer des lois liberticides ignobles qui lui donnent encore plus de pouvoir, comme on le voit avec la loi sécurité globale.

Voulez-vous un roman de SF dont l'article 24 installe un délit d'intention et vise à empêcher citoyens et journalistes de filmer la police...

Si ça passe, c'est un vrai basculement. Je suis citoyen le premier à crier: «Ah, c'est fasciste, c'est crypto-fasciste! Ah, c'est proto-fasciste, c'est para-fasciste!» des lors qu'il y a un mouvement vers l'autorité. Mais, là, c'est plus que justifié. Si tu offres la possibilité à la police de déclencher sa brutalité sans aucun moyen de contrôle, tu adoubes le fascisme ordinaire. N'importe quel avocat le dit: le seul élément qui permet de renverser une audience sur les violences policières, c'est la vidéo. Tout le reste protège les policiers. De façon scandaleuse, toute la chaîne hiérarchique ment en cas d'agression, du chef de brigade jusqu'au préfet, au parquet et au ministère. Tous croient ceux qui ne sont pas filmés en flagrant délit, alors qu'ils sont censés être les garants du droit et de l'éthique. Même l'IGPN! Je ne dis pas que les policiers ne sont pas sous pression dans leur métier. Ils le sont. Mais, justement: si tu leur envoies le message libidinal de «vous pouvez vous lâcher, et il n'y aura aucune conséquence», c'est terminé. Il y a eu des tas de lois liberticides depuis 1990, mais aucun basculement de cette ampleur. C'est grave.

La loi sécurité globale prévoit de généraliser l'usage des drones pour les techniques de maintien de l'ordre, et de confier toujours plus de missions de police au privé...
Le drone, c'est presque la tarte à la crème de la science-fiction. C'est l'un des plus grands clichés, un marqueur, un gimmick archétypal un peu has been. Ils sont utilisés depuis très longtemps par les autorités, qui cherchent juste une loi de validation. C'est très intéressant pour eux: tu peux cartographier les forces en présence. Dans une logique d'affrontement que le gouvernement impose désormais en manifestation, c'est précieux, ça donne l'avantage.



Quant au transfert de missions régulières au privé, c'est à la fois pervers et dangereux. On sait déjà que le privé est moins vertueux que le public, dans ses objectifs mêmes de rentabilité et dans son manque d'indépendance. Quant à l'idée que le privé serait plus efficace que le public par essence, je crois que c'est l'une des plus grandes arnaques intellectuelles en cours.

Le Conseil d'État vient d'exiger de la préfecture de police de Paris qu'elle cesse toute surveillance des manifestations par drones...

Cet aspect multiforme est très intéressant. Il y a un combat citoyen qui est au cœur des romans de SF, mais il y a aussi un combat juridique et institutionnel. Des instances mises en place par des gouvernements bourgeois se mettent à jouer leur rôle. Jacques Touban a été incroyablement quand il était Défenseur des droits. C'est le plus beau motif d'espoir sur la mutation d'un homme politique jamais vu! Le Sénat pendant l'affaire Benalla a aussi montré que les résistances démocratiques peuvent venir de l'intérieur. Il y a un tissage qui finit par fonctionner à certains moments, pour stopper des situations inadmissibles.

Mais ça ne suffit pas d'attendre que les institutions fassent le boulot: il faut être dans la rue et chercher l'action directe. Tous les modes de lutte doivent être sollicités, surtout les plus inhabituels.

Pendant le confinement, on ne parlait que du monde d'après. Mais le capitalisme arrive toujours à réinventer. Que faire?

Ce «monde d'après» relève de l'opportunité historique. Chacun se dit que cette crise subite, cette rupture, pourrait servir à changer le monde. Mais c'est une illusion. L'aptitude à la routine des gens, leur familiarité avec un système ne se brisent pas d'un seul coup. Je suis convaincu qu'on ne peut dépasser le capitalisme que si on arrive à le battre sur le terrain du désir (même s'il a dégradé le désir en besoin, et le besoin en pulsion d'achat). C'est le désir en acte, et donc la puissance des liens, des relations que l'on tisse, qui le rendent caduque. Redonner puissance au désir, via notre capacité à créer des collectifs suffisamment riches, bienveillants, ouverts, ancrés sur des territoires notamment ruraux, peut nous sortir de l'auto-asservissement et de la consommation comme ersatz d'accomplissement. Ça

«La culture est le lieu de la dissidence et de l'éveil. Là, on tombe dans un monde de travail et de contrôle qui renvoie à un régime disciplinaire classique, banal, dont je pensais qu'on était débarrassé.»

paraît simple, mais c'est exigeant. Il faut une certaine qualité de liens et de projet, un bonheur à faire ensemble et des lieux d'expérimentation libres.

C'est le cas de vos livres?
Un bouquin doit être une armurerie, disait Deleuze: tu entres pour nourrir tes combats. Le livre doit te transmettre une énergie. Mais cela ne suffit pas. Pour dépasser le capitalisme, il faut organiser l'expérience concrètement vécue d'un autre modèle qui sera plus fort et plus désirable. La culture est l'un des terrains de lutte. Au point que la dynamique capitaliste s'appuie énormément sur l'industrie de l'imaginaire par les jeux vidéo, les séries télé,

le cinéma et la littérature. Une économie de l'attention très efficace a été mise en place. Le but est de l'incurer, pour susciter l'émancipation. Mais le monde d'après ne se fera pas sur Internet, par un film ou un livre, même en y déployant un imaginaire révolutionnaire sublime. L'échape la plus désireuse reste celle d'éprouver dans les faits une nouvelle façon de vivre. La ZAD par exemple a permis ça.

Dans «Les Furtifs», vos personnages vivent des villes où l'espace public est privatisé, contrôlé et dédié à la sollicitation commerciale permanente, pour se reconstruire au vivant, dans des espaces libérés. C'est une idée?

Je suis justement en train de passer du livre de SF à l'expérience concrète. On monte une sorte de zone autogouvernée. J'appelle ça une ZOUAVE: une zone où apprendre à vivre ensemble, une zone où apprivoiser le vivant ensemble. C'est en montagne, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Ce sera une vraie école du vivant, qui croiera art, politique et écologie. Un lieu de pratique de rapports humains horizontaux, qui vise l'autonomie énergétique et alimentaire, et saura renouer avec le vivant. Il y a une]]

«On conjure le rapport à la maladie, à la vieillesse et à la mort. Des familles n'ont même pas eu le droit de voir leurs mourants, et les enterrements se sont faits en catimini: anthropologiquement, c'est sidérant!»

PARTI PRIS GRAND ENTRETIEN AVEC ALAIN DAMASIO

]] Ouberg et de la place pour héberger. On ferait du maraichage, un élevage de chevaux, des ateliers, des cours de philosophie, des formations à l'action directe, du croisement des luttes écologiques et sociales. On va travailler sur des systèmes de démocratie distribuée, développer au maximum l'intelligence qu'un groupe peut avoir quand il bosse ensemble. L'horizon est d'élaborer des îlots de résistance qui fassent archipel, essaient dans leur diversité, accueillent ceux qui galèrent et leur donnent le goût de se battre. Baptiste Morizot le dit magnifiquement: il faut que la culture des luttes propre à la France, qui est presque patrimoniale, s'associe à la culture du vivant. Si on associe les trois couleurs, les gilets jaunes, les verts et les rouges, on aura un beau vivier de luttes communes!

Que répondez-vous à ceux qui disent que vous ne faites pas de littérature, mais des tracts politiques déguisés?
Si c'est vrai, ça signifierait que je ne fais pas mon boulot! J'ai toujours défendu la conviction - c'est l'école de Sartre et Camus - que les livres doivent porter des valeurs claires et politiquement situées. Transmettre une vision du monde, servir de boussole, de carte, offrir des pistes pour s'engager est un choix délibéré: mes romans s'architecturent autour de ça. Mais toute vraie littérature, et j'espère que la mienne en relève, échappe au sermon et au message. Elle contient toujours une

puissance poétique libératrice, une ouverture naïve et une polyphonie qui fait que tu n'es pas soumis à un discours univoque sur le réel. Même dans «La Zone du dehors», il est possible d'adhérer au discours du président. L'ennemi garde sa richesse et son humanité. Dans «Les Furtifs», chaque personnage a sa propre voix et approche. Et puis la langue même est un faisceau de possibles: je joue avec la forme des lettres et l'allure visuelle des caractères, leur typologie. Je crée aussi des néologismes pour désincarer nos néologues.

Dans «La Zone du dehors», «la Horde du contrevent» ou «Les Furtifs», il y a à chaque fois plusieurs narrateurs. C'est une constante dans vos romans. Pourquoi?

Je ne comprends pas que l'on fasse encore des romans vus d'une seule tête, d'un seul corps, d'un seul style, d'une seule vision du monde. Je trouve ça ultra-géocentré et non représentatif de ce qu'est la réalité. Politiquement, dire «je vais vous montrer le monde d'un seul point de vue» est suspect. On est des solitudes quand on écrit, mais des solitudes extraordinairement peuplées: on est multiple de tout ce qu'on a entendu, vu, rencontré. Notre porosité à cela fait que l'on devient capable de porter un arc-en-ciel de perceptions. Le lecteur aborde ainsi le réel à travers différents points de vue. L'effet de spirale, de préhension ne peut être que bénéfique. Cela demande un effort. Mais la vraie bonne nouvelle est que cette exigence ne rebute pas. Les gens s'accrochent et sont heureux d'arriver au bout du voyage. C'est un pied de nez aux éditeurs qui croient faire des succès en offrant du trivial et du prémâché.

Plusieurs auteurs de SF ont accepté en décembre de rejoindre une «Red Team» constituée par le ministère des Armées pour anticiper les conflits du futur. Cela aurait pu vous intéresser?

Tous les ministères auraient intérêt à inviter des auteurs de SF pour travailler sur le futur. De ce point de vue, la démarche du ministère des Armées est plutôt maligne. Mais, en tant qu'auteur de SF, c'est bien le dernier lieu où j'aurais proussé mon talent!

«Le transfert de missions régaliennes au privé est illogique et dangereux. L'idée que le privé serait plus efficace que le public, je crois que c'est l'une des plus grandes arnaques intellectuelles en cours.»

Ceux qui participent, qu'ils le veulent ou non, s'inscrivent dans un imaginaire consenti de la guerre. Notre travail, au contraire, est de rendre désirables des imaginaires de paix, d'accueil, de société solidaire, d'immigration ouverte et acceptée, d'éducation et de santé démarcées, au service de tous. C'est ce qu'on a fait à la Volte avec les livres collectifs: «Demain le travail» et «Demain la santé», pour se projeter dans 50 ans en tournant le dos aux logiques ultralibérales. La SF doit proposer des prototypes, des alternatives. Du reste, les publicités de l'armée sont excellentes, avec un boulot très bien fait sur l'accomplissement personnel et le rattachement au collectif. Mais si on faisait les mêmes pubs pour les instituteurs et l'éducation, cela aurait quand même plus de gueule! Ce serait le signal que notre société va dans le bon sens.

Le comité d'éthique de la défense vient aussi de donner son feu vert à la recherche sur le soldat technologiquement augmenté, à travers des interventions corporelles invasives.

C'est du cyberpunk bâtarde, un imaginaire immature. Ce n'est pas le soldat augmenté qui va changer quoi que ce soit dans la gestion des conflits de demain. C'est en partie alimenté par un imaginaire de superhéros de chez Marvel et DC, que j'appelle l'imaginaire de «l'empouvoirement» et pas de «l'empouvoisement», car je distingue pouvoir et puissance. Le fait d'avoir des superpouvoirs, le mythe du transhumanisme trivial, est une croyance de personnes dévitalisées qui n'arrivent pas à être vivantes dans leur corps. C'est une impasse de penser que la machine, la technogène vont leur donner une puis-]]



PARCOURS D'UN FUNAMBULE

Il faut voir les yeux des lecteurs d'Alain Damasio briller pour le croire. «Mais qui est-ce que je vais bien pouvoir lire après ça?» s'interroge-t-il souvent. Tout a commencé en 1999 avec «La Zone du dehors», son premier roman de science-fiction. L'écriture prend place sur Derdon, un satellite de Schima sur lequel les citoyens se surveillent et se classent les uns les autres en permanence. La Volte, un groupe scolaire contestataire, viendra mettre un bordel stellaire dans cette société de l'obéissance et du spectacle. Mais c'est en 2004 qu'Alain Damasio va rencontrer un immense public, avec «La Horde du contrevent», récit polyphonique nouveau et époustouflant, qui rassemble le sublime dépassement collectif d'un groupe chargé de remonter le vent jusqu'à sa source. En lui faisant face, sans cesse, même quand Gole soufflé sur les hommes comme on fait tourbillonner les pissenlits. **Quinze ans plus tard, nouveau coup de maître, nouvelle épopée avec «Les Furtifs», «Izras invisibles» à force de vivre dans les angles morts, que l'armée traque sans relâche. Dans ce roman d'une vitalité surprenante, les villes sont privatisées par les multinationales et transformées en dédales numériques et commerciaux qui analysent et sollicitent sans cesse les citoyens-clients. Mais comment résumer «Les Furtifs», qui narre aussi l'histoire d'un père cherchant avec un espoir lumineux en bandoulière, sa fille disparue? Et comment résumer Alain Damasio, également coordinateur du studio de jeux vidéo Dystopie en 2008, salué pour la qualité des expériences narratives proposées, notamment dans «Remonter le vent» et la série Life in Stranga? L'écrivain, très engagé, est aussi musicien. Depuis 2019, il fait vivre «Enter dans la couleur», l'album musical des Furtifs, avec le compositeur et guitariste Yan Pichin. Deux fois grand prix de l'imaginaire, Alain Damasio est né en 1969 à Lyon et vit à Marseille. Ce qui le place dans une situation intellectuelle très délicate. Mais nul doute que son art des mots, son sourire, son enthousiasme permanent et sa capacité à s'emparer pour faire des salutes dignes lui permettent de faire le point entre les deux Olympiques. A. S.**

PARTI PRIS GRAND ENTRETIEN AVEC ALAIN DAMASIO



« Qui rêve de superpouvoirs ? L'être humain est déjà ultraperfectionné, loin de déployer toutes ses capacités. Je défends le très-humain plutôt que le transhumain. »

») sance qu'elles n'ont pas intériorisée. Ces personnes vivent l'être humain normal comme fondamentalement handicapé.

Bien que le merveilleux et le fantastique soient présents dans vos romans, vos personnages n'ont pas de superpouvoirs. Pourquoi ?

Mais qui rêve de ça ? Quelqu'un qui, dans sa vie, est dans un déficit d'accomplissement. Pas le sage, pas le philosophe, pas l'écrivain. L'être humain est déjà ultraperfectionné, extraordinairement bien fait, et très loin de déployer toutes ses capacités cognitives. Je défends le très-humain plutôt que le transhumain : l'homme doit aller au bout de ce qu'il peut dans le cadre de ses propres forces, par la persévérance dans son être. Les blockbusters donnent des superpouvoirs pour résoudre les problèmes, au lieu de montrer des liens humains per-

mettant de bâtir des solutions. Dans mes livres, je mets des humains avec des capacités humaines, dans un groupe humain, et personne n'a de superpouvoirs. La Horde est humaniste. Elle refuse toute technologie et remonte le vent à pied pendant 40 ans jusqu'à sa source, en faisant bloc, pied à pied. Elle véhicule un imaginaire du collectif, de la soudure, de l'être-ensemble. C'est cela le véritable accomplissement.

« La Zone du dehors » se déroule en 2084. On pense forcément à la société orwellienne de « 1984 » et à sa novlangue, très utilisée dans vos vies... »

La perversion du langage me tue. Macron dit l'inverse de ce qu'il fait. L'effet collatéral, c'est que plus aucune parole n'est crédible. Pour savoir le contenu d'une loi, il faut inverser le sens de son appellation... Mais dans les milieux militants de gauche et d'extrême gauche, je vois se développer une forme de conservatisme du langage. Des mots deviennent interdits : il ne faudrait plus dire femme, mais personne sexisée, plus dire black ou beur mais personne racisée. Il y a une pression phénoménale sur l'utilisation des mots. Cela devient presque un marqueur social de rectitude langagière. C'est une catastrophe car le langage se fige. La gauche ne devrait jamais mettre les mots en cage. Laissez-les libres et ouverts !

Vous avez qualifié le mouvement des gilets jaunes de « divine surprise ».

On était sous un rouleau compresseur libéral absolu. Et, d'un coup, ceux qui bossent se sont rendu compte qu'ils ne s'en sortaient plus et qu'ils étaient abusés. Il y a eu une conscientisation incroyable ! Ils ont renoué les formes de lutte : l'occupation des ronds-points, le gilet jaune, les manifs tous les samedis. En face, la violence de la répression a été terrible. Mais on ne peut pas dire que ce mouvement n'a servi à rien : un terrain s'est constitué. Tous les gens qui se sont politisés au moment des gilets jaunes sont disponibles pour les luttes futures : ils savent, ils sont prêts.

Que souhaitez-vous en 2021 à nos lecteurs et aux habitants de cette planète ?

Un nouveau Mai 68 ! Que tout le terrain se mette en action ! Je souhaite qu'on enlève les masques dans un carnaval des fous et des folles, qu'on se roule des pelles, fasse la fête, squatte des cafés. Et des grandes manifs, des actions directes !

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR AURÉLIEN SOUCHEYRE

PHOTOGRAPHES: JULIEN JULIEN/PHAN LUCAS

BIBLIORAPHIE

- « Les Furtifs », 2019.
 - « Aucun souvenir assez solide », 2012.
 - « La Horde du contrecoup », 2004.
 - « La Zone du dehors », 1999.
- Tous les ouvrages d'Alain Damasio sont disponibles aux éditions la Volpe et en Folio SF (sauf « Les Furtifs », à paraître en février).



CHRONIQUE

LES HISTOIRES DE BULLES FINANCIÈRES FINISSENT MAL... EN GÉNÉRAL



JEAN-CHRISTOPHE LE DUGOU
Economiste et syndicaliste

En ce début de nouvelle année, en matière d'évolution de l'emploi, nous avançons en plein brouillard. Un parfum d'optimisme régnait à l'automne.

« Et si la reprise nous surprenait ? » écrivait encore un économiste début décembre (1).

La deuxième vague de confinement, bien que moins sévère, a cassé l'optimisme affiché, repoussant une fois de plus à une date indéterminée l'horizon de sortie de crise dessiné par les conjoncturistes.

Arc-bouté sur la défense de son plan de relance, le gouvernement ne veut s'y résoudre.

Quant à la ministre du Travail, Élisabeth Borne, persuadée de sa capacité à contrer les réductions d'emplois que ne manqueront pas de décider les entreprises pour faire face à la dégradation de leur situation

financière, la voilà engageant une polémique sur les prévisions d'emploi avec l'un des instituts de conjoncture des plus réputés, l'OFCE. Après une perte de 800 000 emplois en 2020, les pouvoirs publics affichent l'hypothèse d'un rebond de 400 000 emplois en 2021. L'OFCE table à l'opposé sur une stagnation du niveau de l'emploi pour l'année à venir. Le gouvernement croit-il vraiment aux vertus de son plan de relance ?

On ne peut qu'en douter quand, simultanément, il avoue sa dépendance face au jugement que portent les fonds financiers anglo-saxons comme BlackRock, mais aussi français comme Amundi ou AXA IM sur sa politique. Le secrétaire d'État en charge des comptes publics se contente

d'annoncer la création d'un groupe de travail dont la tâche sera de « construire des scénarios » afin de voir « comment la trajectoire pluriannuelle des finances publiques à 5 ans, à 10 ans, peut être reconstruite ». En un mot, il s'agit de voir quelles dépenses publiques supprimer, l'objectif étant d'abord, selon les déclarations du même secrétaire d'État, Olivier Dussopt, de « garder notre crédibilité sur les marchés financiers ».

Et si le problème était justement là ! Tout laisse à penser en effet que les profits spéculatifs ne cessent d'enfler dans une économie dopée par des injections massives de liquidités. L'argent semble gratuit. Les créanciers acceptent de prêter en perdant de l'argent. L'agence Bloomberg chiffre à près de 20 000 milliards de dollars la masse des titres « à rendement négatif ».

Alors que le tissu économique demeure artificiellement soutenu, le monde de la finance continue à prospérer. Depuis le début de 2020, le CAC 40 affiche une hausse de près de 25 %, l'immobilier bat des records. Au lieu d'aller à l'économie réelle, l'argent alimente la hausse artificielle du prix des actifs et la constitution de bulles spéculatives. Le financier achète un bien non

plus pour les revenus propres que ce dernier procure, mais pour tirer profit d'un mouvement de hausse, lequel se terminera toujours par un effondrement brutal. L'histoire économique l'enseigne, l'expérience récente nous le rappelle. Internet en 2000, les subprimes en 2008, les bulles finissent par éclater, provoquant des crises majeures. ✘

Le financier achète un bien non plus pour les revenus propres que ce dernier procure, mais pour tirer profit d'un mouvement de hausse, lequel se terminera toujours par un effondrement brutal.

(1) Nicolas Bouzou sur <https://lexpansion.lepress.fr/>



Invité : Alain Damasio

, France, 2020, 59 min VF HD

Dispo. jusqu'au 27/03/2021

Du Vercors à l'an 2040, Augustin Trapenard nous invite à parcourir l'œuvre du plus grand écrivain de science-fiction français, auteur de « La Horde du Contrevent » et des « Furtifs »: Alain Damasio.

Présenté par : Augustin Trapenard



Alain Damasio : “La réalité virtuelle, ça ne marchera jamais !”

Jérémie Couston

Publié le 22/09/20



Alain Damasio, écrivain de SF, critique d'un monde ultra-connecté, est l'invité d'une master class au Forum des Images. Il parle de réalité virtuelle et de cinéma immersif.

Quel sera le contenu de votre master class ?

Après avoir présenté MOA (My own assistant), l'application de « réalité augmentée narrative » qui s'inspire de mon roman *Les Furtifs* et dont l'intelligence artificielle à voix féminine rappelle celle interprétée par Scarlett Johansson dans *Her*, de Spike Jonze, je vais tenter de dévoiler quelques secrets de fabrication. Je passerai en revue les médiums que j'utilise en tant qu'écrivain (jeu vidéo, cinéma, série télé, podcast, roman, théâtre...) pour expliquer quelles sont leurs spécificités. Il s'agira de montrer l'artisanat, les possibilités offertes par les technologies pour concevoir une structure narrative sur laquelle se greffe un propos technocritique et politique.

Vous écrivez sur les nouvelles technologies, mais vous n'avez pas de portable !

C'est un paradoxe propre à beaucoup d'auteurs de SF, surtout français. Nous avons envers les technologies un sentiment de fascination-répulsion. Certains étaient les premiers à avoir un mail, les premiers à se brancher sur Internet, et, en même temps, ils ont une vision très critique des dégâts de ces mêmes technologies sur l'homme.

L'Obs > TÉLÉObs > TV

A « Souriez, vous êtes gérés » : Damasio, le prophète engagé






Alain Damasio est l'invité d'Augustin Trapenard, ce lundi 28 septembre, dans « 21 cm » pour la rentrée littéraire de Canal+. Nous l'avions rencontré en 2017.

Par Anne Crignon

Publié le 28 septembre 2020 à 13h00 · Mis à jour le 11 octobre 2020 à 12h10

🕒 Temps de lecture 8 min



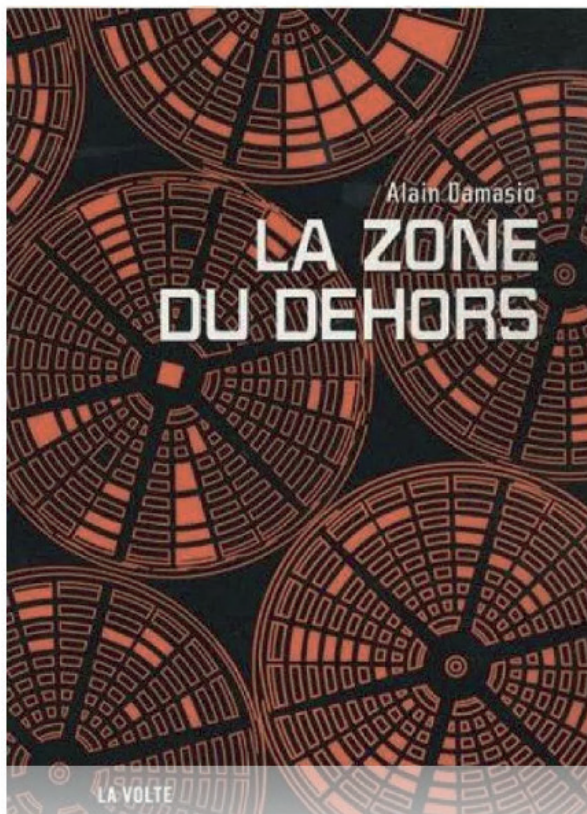
■ Favoris    | Commenter  | Nous suivre 

Il y a vingt ans, dans une chambre de bonne de 14 mètres carrés au pied du métro Anvers à Paris. Un jeune homme écrit fébrilement la suite de « 1984 » d'Orwell. Six cents pages sous tension pour décrire le monde tel qu'il sera en 2084 si rien ne vient enrayer le cours des choses. Il prend le pseudo d'Alain Damasio, cherche en vain un éditeur avant de confier son manuscrit à Cylibris, passeur éphémère sur le web. « La Zone du dehors » rencontre quelques dizaines de lecteurs.

Avec le temps, le livre circule. Depuis deux ou trois ans, il s'en vend de plus en plus. L'audience d'Alain Damasio grandit alors qu'il n'a publié « que » deux romans - un troisième est annoncé depuis dix ans. Partout

en France, il est invité à faire des conférences, trois ou quatre par semaine. Autour du transhumanisme et des sociétés de surveillance, il y a beaucoup d'inquiétude. Sur ces deux sujets, Alain Damasio a une pensée prospective, engagée, captivante.

Il a commencé à écrire « la Zone du dehors » à 22 ans pour écluser sa colère. Il sortait de cette grande fabrique de cadres sup qu'est l'Essec. Difficile d'imaginer ce garçon cool épris de liberté intellectuelle dans une école de commerce mais, à l'époque, il veut connaître l'économie pour comprendre la marche du monde. Trois années à découvrir l'arrogance des futurs managers, l'assurance de classe, la conviction paisible des nantis : tout leur est dû. La rage est là.



(Editions La Volte)

Alain Damasio, sur le confinement : « Nous sommes engagés comme des animaux de zoo, avec nourriture et fenêtre sur monde virtuel »

L'écrivain français de science-fiction, auteur des « Furtifs », a répondu à vos questions sur les enseignements que l'anticipation peut apporter aux sociétés confinées.

Le Monde ·

Publié le 30 avril 2020 à 18h53 · Mis à jour le 30 avril 2020 à 20h29 ·  Lecture 6 min.



A Montpellier, des habitantes de la cité Gély, quartier gitan situé près du centre-ville. SANDRA MEHL POUR « LE MONDE »

Dans un extrait du tchat avec nos internautes, **Alain Damasio**, auteur de *La Zone du Dehors* (Cylibris, 2001), *La Horde du Contrevent* (La Volte, 2004) ou plus récemment *Les Furtifs* (La Volte, 2019), dénonce « la réaction disciplinaire et contrôlée de l'Etat » face à la pandémie de Covid-19 et appelle chacun à « ne pas sacrifier nos libertés à la peur ».

Kamehameha : Dans « Les Furtifs », vous parlez d'un monde dystopique, mais il n'est pas compliqué d'imaginer notre monde tourner ainsi si l'on n'y fait pas attention. Auriez-vous pu imaginer la période actuelle ?

Alain Damasio : J'aurais pu l'imaginer, comme un auteur de SF peut extrapoler sur une catastrophe nucléaire, un réchauffement climatique extrême, une pluie de météores, on peut toujours imaginer. Ce qui est le plus surprenant, c'est toujours le côté irrationnel, voire absurde du réel. Quand tu anticipes, tu rationalises ton anticipation pour la rendre le plus crédible possible. Tu mets en place des systèmes de règles et de résonances internes à l'univers, des façons logiques pour le pouvoir d'agir. Et le réel surgit, et tu as un Trump, et ça, personne ne peut l'anticiper à ce degré de folie ubuesque, de stupidité aberrante, de cynisme total, d'égoïsme abject. C'est un hapax, Trump. C'est un personnage presque impossible à créer.

Ce que j'aurais pu imaginer facilement, c'est la réaction disciplinaire et contrôlée de l'Etat face à cette pandémie, les drones, le flicage numérique, le tracking, l'aérodynamique de la peur si fortement utilisée. Ces fonctionnements sont classiques et rationnels, ce sont de vieilles ficelles enroulées sur une nouvelle bobine clinquante, un peu techno, un peu moderne.

 **Lire aussi** | [L'écrivain de SF Alain Damasio, logicien de la fuite](#)

Philippe : L'actualité met un sacré coup à la furtivité. Le débat sur le traçage n'a jamais été aussi présent. On se moquait des Chinois, mais on s'approche de leur modèle. Comment garder des bribes de démocratie dans ce nouveau monde ?

En refusant de sacrifier quoi que ce soit à la peur. Tout ce qui se fait au nom de la peur est suspect, selon moi. On doit lutter à tous les niveaux : juridiquement, artistiquement. Concrètement en refusant d'utiliser l'appli, politiquement en manifestant. La furtivité n'est jamais une évidence, elle se conquiert. C'est une liberté qu'il nous faut arracher dans un contexte ultra-sécuritaire.

BouledeChat : Dans « Les Furtifs », le monde (enfin la France au moins) est divisé en différentes zones, un système de surveillance de masse permet de vérifier que ceux qui n'y ont pas droit n'ailent pas dans les lieux réservés aux élites. Avec l'application StopCovid, la classification des départements en zones rouges et vertes... on se croit parfois en plein roman !

Ça ne fait pas rêver ! Mais ce mouvement est comme inclus dans les potentialités de la géolocalisation. Le smartphone était à l'origine un outil d'échange nomade. Il est aussi devenu, malheureusement, un outil de traçage extrêmement précis et continu qui potentialise des applis, largement gadgets, comme StopCovid. Le nombre de façons de biaiser l'utilisation par les pouvoirs et par les gens mal intentionnés de ces applis fait froid dans le dos. Des chercheurs ont dévoilé quinze façons de les pervertir gravement. Elles n'ont rien d'anonyme en réalité. Et elles créeront un précédent.

En tout cas, le zonage disciplinaire revient grâce à ces technologies fluides. Elles autorisent un contrôle à distance et un suivi exhaustif des citoyens avec peu de moyens finalement. Belle rentabilité du pouvoir !

Matt 48 : Le combat des mots et de la communication fait rage en cette période. Quelle importance donner au langage dans les luttes à venir ?

Le langage ne doit pas être surestimé, mais il compte. Je vois les mots comme des graines qui ensemencent ou non l'imaginaire, l'ouvrent ou le polluent. Dire le « *Tout-Monde* » comme [Edouard] Glissant ne porte pas la même chose que de parler de mondialisation. Dire « *décroissance* » est moins riche que de parler de « *poussée du vivant* », de « *croissance de nos disponibilités* ». Dire « *le vivant* » est très différent que de dire « *la nature* » qui signifie déjà la coupure. Ça ne porte pas le même imaginaire, ça n'ouvre pas aux mêmes libertés.

Et marteler « *sécurité* » tout le temps ferme absolument tout. « *Pour votre confort et votre sécurité* » est la pire expression du monde. Celle qui détruit le plus complètement nos vitalités.

DeleuzeMonAmour : Ne trouvez-vous pas que l'héritage de la pensée « critique » n'a pas eu lieu, que personne n'a fait « un pas de plus » dans leur suite, et que cela rend d'autant plus difficile de penser aujourd'hui ?

J'aimerais vous contredire, mais je le vis comme vous : il nous manque un Deleuze, un Foucault, même un Baudrillard qui se serait régala à analyser la pandémie et son hygiénisme maladif. Mais il est trop tard pour geindre et attendre même d'un génie qu'il pense pour nous est un mauvais signe. C'est à nous de réussir collectivement à penser ce temps et comment en sortir.

Et nous avons tout de même une pléiade de philosophes précieux, notamment en écologie. Personnellement, je m'appuie beaucoup sur Baptiste Morizot en ce moment, mais aussi Yves Citton, [Bernard] Stiegler, Byung-Chul Han, je relis Deleuze et Nietzsche, Ivan Illitch, il y a de quoi penser l'avenir avec eux.

Réfléchirnetuepas : Cette stratégie du confinement reconductible ne peut-elle pas être pensée comme une solution simple d'assignation à résidence généralisée ?

Bien sûr. Il faut parfois regarder les choses au premier degré, faire une zoologie du moment. Nous sommes engagés comme des animaux de zoo, avec nourriture et fenêtre sur monde virtuel. C'est un rêve de pouvoir, ce qui se produit. Le rêve d'une assignation totale de chacun à son chez-soi avec le président qui parle tous les quatre jours devant 37 millions de spectateurs ! Un monde où les seules personnes qui ont le droit de circuler librement sont les... flics ! Comment ne pas voir ce que ça implique à terme ? Ce que ça potentialise comme excès ?

MadameCurieuse : Au vu de la littérature SF, est-ce que des solutions pour un avenir meilleur sont proposées pour la période « après pandémie » ?

Je travaille à plusieurs ouvrages sur l'« après » où l'on tente de faire entrevoir ce que ça pourrait être de vivre... mieux ! Des projets de refondation du Conseil national de la Résistance se mettent en œuvre. Ça crépite un peu partout dans les milieux écologistes, alternatifs et radicaux. C'est bon signe !

Bruno : Pensez-vous que la crise du coronavirus peut relancer l'idée de microcommunautés autonomes et autosuffisantes, dans la limite, bien sûr, de l'Etat de droit ?

Oui, à fond, et c'est ce que j'espère : la constitution de ZAG (zones autogouvernées) qui seraient acceptées par un Etat souple se souciant avant tout de préserver le commun (eau, air, alimentation, santé, éducation, services publics essentiels) et laissant des communautés expérimenter d'autres formes de vie sociale et économique hors du capitalisme.

A mon sens, la pandémie est la énième preuve, j'espère la plus convaincante, que ce régime néolibéral fondé sur l'exploitation du vivant et des « premiers de corvée » ne peut plus continuer à saloper nos vies. Qu'il faut proposer et expérimenter concrètement sur des territoires d'autres manières d'être vivant que le travail en burn-out, les « bullshit jobs », etc. Sortir du consumérisme comme unique horizon du désir, retisser des liens humains, proches, plutôt que d'exacerber l'individualisme. Il y a tellement d'autres choses à faire !

📖 Lire aussi | [Dans la fiction postapocalyptique, le « monde d'après » n'est presque jamais solidaire, pacifique et collectif](#)

Adam : Est-ce qu'aujourd'hui la réalité rattrape la fiction ? Ou serait-ce le contraire ?

Notre réalité est une fiction vue à travers des interfaces : difficile de savoir qui rattrape l'autre ! Notre capacité à fictionner le réel n'a jamais été aussi forte et étendue. Je ne sais plus, à titre personnel, si je décris parfois un réel ou ne fais qu'abonder l'immense réseau sporulant des fictions (économiques, sociales, politiques) qu'on nous raconte.

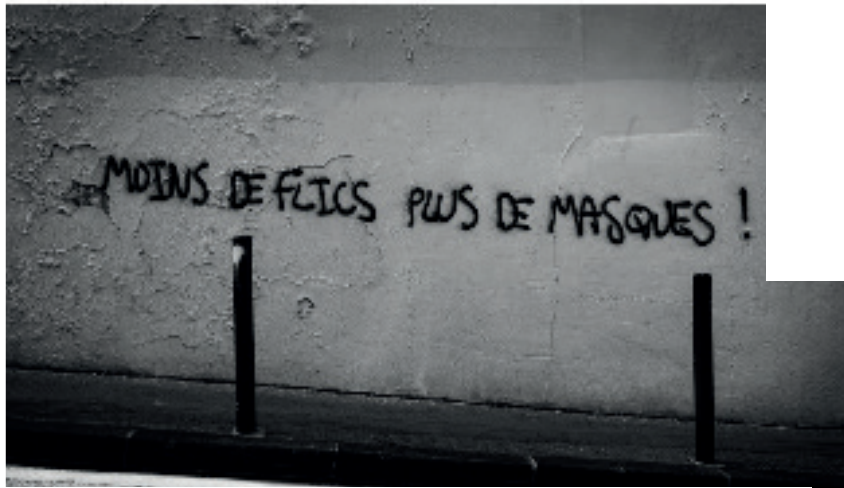
Par exemple, la dette est une fiction. La Banque centrale européenne décidera ou non qu'elle existe et doit être remboursée. Où est le réel là-dedans ? Ce sont des choix de narration : dire que la dette creusée par le Covid n'a pas à être remboursée donc qu'elle n'existe pas, ou dire qu'elle doit l'être et imposer une austérité prodigieuse ?

IN

BONNES

Alain Damasio : «La police n'a pas à être le bras armé d'une Incompétence sanitaire massive»

Par Nicolas Celnik — 31 mars 2020 à 11:07



Quartier de La Plaine à Marseille, le 29 mars. Photo Yohanne Lamoulou, Tendances Flux pour Libération.



Pour l'auteur de SF, aucune épidémie ne devrait servir d'alibi pour détruire nos libertés. Il s'interroge sur l'après-Covid : que restera-t-il de nos relations humaines après plusieurs semaines sans contact autre que via les écrans ?

➔ Alain Damasio : «La police n'a pas à être le bras armé d'une incompétence sanitaire massive»

Cela fait bientôt deux démons qu'Alain Damasio le martèle : la technologie ne remplace rien – ni les embrassades ni la chaleur humaine –, elle simule. Le confinement que nous impose l'épidémie liée au coronavirus ne saurait lui donner plus fortement raison : si les applications de visioconférence n'ont jamais été tant sollicitées, elles ne parviennent pas à nous faire oublier notre solitude. C'est que l'expérience du contact humain, le vrai, dont l'écrivain explorait la richesse dans *la Morde du Contrevent* (La Volte, 2004), déborde du cadre étriqué de l'écran d'ordinateur. Dans son dernier roman, *les Partifs* (La Volte, 2019), l'auteur imagine une société de contrôle invasive à base de drones traqueurs et de géolocalisation permanente. Autant de mesures promises aujourd'hui comme des réponses au Covid-19. Sur ce sujet, le mastodonte de la SF est catégorique : les mesures sécuritaires ne doivent pas compenser l'incompétence sanitaire. ...

ER

i

Science-fiction : d'Alain Damasio à Houellebecq, ces auteurs de SF que l'armée devrait consulter

par Christine Siméone  publié le 9 août 2019 à 7h13

Alors que le ministère des Armées a annoncé la création d'un groupe de travail, la "Red Team", composée d'auteurs de science-fiction, pour faciliter l'innovation, voici 10 conseils de lecture à l'usage des stratégies de la Défense.



Le ministère des Armées a choisi de faire participer la société civile à sa réflexion sur l'innovation © Getty / Caiaimage/Rana Dias

Les stratégies du ministère de la défense attendent de la **Red Team**, cellule de prospective composée de futurologues et d'auteurs (et d'autrices ?), "des éléments de prospective disruptive et des usages asymétriques possibles des technologies".

Comme les auteurs de science-fiction sont avant tout des créateurs de littérature, voici une sélection tout à fait subjective, de bonnes lectures de SF française, spécialement dédiée à la *Red Team*.

1 - "Les Furtifs", d'Alain Damasio



À (ré)écouter

CULTURE

Le brio d'Alain Damasio

Pour commencer voici l'excellent scénario que pourrait proposer **Alain Damasio** à l'armée française, en s'inspirant de ses *Furtifs* (La Volte), son dernier roman : embaucher un sociologue dans la *Red Team*. Damasio, qui prône une science-fiction vue par les sciences humaines, imagine la France de 2040, et un sociologue qui se fait enrôler dans l'armée dans l'espoir de retrouver sa fille. L'État français a perdu son pouvoir et sa substance sous la pression des multinationales. Le peuple va se révolter contre la surveillance de masse alors que le sociologue, lui, doit démasquer les furtifs, une espèce animale invisible qui aurait enlevé sa fille.

Polars d'été. "Les Furtifs" d'Alain Dam

Tout l'été, Gilbert Chevalier revient sur les meilleurs romans noirs, policiers et thrillers de l'année. Aujourd'hui, "Les Furtifs" d'Alain Damasio publié aux éditions La Volte.



Avec ce nouveau roman et en presque 700 pages, Alain Damasio nous raconte comment dans un futur proche, un militaire chasseur de Furtifs, des êtres vivants invisibles, recherche sa fille disparue.

Ce n'est évidemment pas un polar pur et dur, ni même un livre de pure science-fiction, ni un roman noir mais un peu de tout ça et même parfois un roman de guerre. Mais *Les Furtifs*, c'est surtout un roman politique qui entend dénoncer les dérives libérales et sécuritaires de nos sociétés. Un roman qui aurait pu être un essai.

Le roman supérieur à l'essai

"J'ai eu l'enjeu plusieurs fois, c'est-à-dire à la fois sur *La Zone* du dehors, mon premier livre et sur celui-là, effectivement, ça pourrait tenir dans un court essai", confirme Alain Damasio. "Mais malgré tout, la littérature a une ampleur qui permet de toucher aux affects, de toucher les mécanismes d'identification aux personnages et donc d'empathie qui sont pour moi très importants", poursuit-il.

"Le roman me permet d'exprimer toute la palette de tout ce que j'ai envie de faire passer"

— Alain Damasio
à franceinfo



L'écrivain ajoute : "Ce format suscite aussi une émotion très grande et longue. C'est le propre du roman et c'est la grandeur du roman de pouvoir autoriser ça. Ça reste l'art le plus complet, pour moi le plus intégral et le plus libre surtout."

Militant et engagé

Avec deux romans seulement avant celui-ci, Alain Damasio est devenue une référence pour les lecteurs de science-fiction. Ces romans sont aussi très inventifs dans la forme. L'univers qu'il crée est très sophistiqué. Un travail également sur le style, sur la sonorité des mots, la ponctuation, voire la typographie. En tout cas, sa réputation ne fait qu'augmenter avec les années et le bouche-à-oreille.

Alain Damasio est autant écrivain pour les fans de SF qu'écrivain engagé et militant : "C'est vrai que j'assume très bien le qualificatif écrivain de science-fiction, à condition d'entendre que science veut dire science humaine, ce que les Américains appellent de la Soft science-fiction, très imprégnée de philosophie, de sociologie, d'anthropologie, de psychologie."

L'auteur souhaite atteindre un but : "Mon objectif numéro un, dans le genre sur lequel je travaille, c'est de montrer comment la technologie révolutionne le rapport qu'on entretient avec le monde, avec les autres, avec soi-même. Après, écrivain engagé, je trouve ça important de dire qu'on n'est pas un artiste suspendu sur une tour, on est traversé par les enjeux de l'époque et on les restitue dans nos livres, donc ça me paraît important."

Alain Damasio a construit en trois livres maintenant un univers très singulier. Quinze ans après *La Horde du Contrevent* et vingt ans après *La Zone du dehors*, voici donc *Les Furtifs*, passionnant et politique.

Le 22/06/2019

Alain Damasio et Sylvie Germain: se remettre au monde !

À retrouver dans l'émission

LE TEMPS DES ÉCRIVAINS par Christophe Ono-dit-Biot

LE TEMPS DES ÉCRIVAINS, émission du samedi 22 juin 2019



Sylvie Germain et Alain Damasio • Crédits : Christophe Ono Dit Biot - Radio France

Cette semaine dans « Le Temps des écrivains » une émission placée sous le signe de la disparition mais aussi de la re-mise au monde, avec deux auteurs qui ne s'étaient jamais rencontrés alors que leurs livres semblent se nourrir des mêmes convictions, du même esprit de résistance : Alain Damasio, le pape français de la SF, qui publie « Les Furtifs » (La Volte) et Sylvie Germain, qui publie « Le vent reprend ses tours » (Albin Michel), montrant par ce livre qu'elle est toujours la tsarine du roman spirituel, animiste - mystique, dit-on parfois, et elle trouve cela, nous dit-elle, très exagéré !

Bagues de vies numérisées

« Mais ils ont bien une forme, ils sont quelque chose, non ?

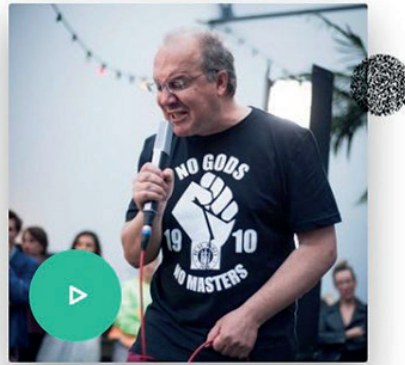
— Stricto sensu, ils ne sont rien.

— Mais ils existent ! — Pas comme substance : comme force. Force automorphe et exomorphe capable d'agencer en elle matériaux disparates et rebuts contradictoires, pour s'obliger non pas à des évolutions mais à des transductions, se pousser à se dédifférencier, s'aménager des différences de potentiel qui leur garantiront toujours de très hauts niveaux d'intensité interne. Les furtifs, tels que je les comprends, incarnent la forme la plus élevée du vivant précisément parce qu'ils ont renoncé à la forme parfaite... »
(Les Furtifs, extrait)

"L'immense plaisir pour moi d'écrire un roman est de pouvoir convoquer la totalité de ce que je suis et de faire vivre mes émotions et ma perception sur le plan affectif et conceptuel. Le roman, c'est ce voyage incandescent qui a le pouvoir de véhiculer tout autant des idées que des émotions." * _Alain Damasio\

Alain Damasio : « Macron n'a aucune empathie pour le peuple » (2/2)

Suspendu aux ailes de ses « Furtifs », l'auteur de La Horde du Contrevent s'interroge sur la morgue « impériale » et « robotisée » du pouvoir présidentiel, l'avenir des Gilets Jaunes ou de la S.-F. et... répond aux questions de nos auditeurs.



Jeu 13 Juin 2019 - 53:44

« Une forme de chauve-souris très aplatie, translucide... », les « oreilles en pavillon », une « triple aile », « quatre pattes en dessous ». « À l'image du son, le furtif ne connaît pas d'état arrêté. L'imprévu est sa nature. Tous deux, furtif et son, relèvent de la transformation perpétuelle, impossible à bloquer, fixer. (...) Cette vitalité fait peur, bien sûr. Elle suscite l'appréhension. Parce que le furtif reste incontrôlable : quand nous l'identifions l'espace d'un instant, il est déjà autre. »

France, 2040. Dans les villes privatisées jusqu'à la nausée, des citoyens continuellement filmés, épiés, notés, bien dociles, voient leurs maigres capacités de révolte endormies par le doux « nuage » du « techno-cocon », cette zone de confort numérique paramétrée par leurs soins, esclaves ravis d'une dystopie ultra-libérale où les consommateurs s'auto-aliènent en se mettant en scène, eux-mêmes, comme des produits. À l'ombre de cette société du tout-visible connecté, des créatures mythiques, métamorphes et insoupçonnables, sèment la zizanie : les furtifs, « plus haut niveau du vivant », « alliance du végétal et de l'animal », qui auraient dit-on réussi à fusionner avec une petite fille possiblement contagieuse, échappant désormais à tout contrôle, et que le gouvernement voudrait capturer à tout prix...



Les Furtifs sont l'événement S.-F. de l'année. Quinze ans de réflexion, trois ans d'écriture pour un pavé jaune vénère de romanesque baroque, remuant, dont les 700 pages caracolent en tête des ventes, accompagnées d'un disque de déclamations mises en son par Yan Péchin, le tout publié par un éditeur indépendant (La Volte). Lyonnais installé à Marseille, Alain Damasio, 49 ans, arrive le dos lesté d'un énorme sac à dos orange, comme revenant d'une longue marche. Et puisqu'il n'a pas de téléphone portable, l'auteur acclamé de *La Zone du dehors* (1999) et de *La Horde du contrevent* (2004, Grand Prix de l'Imaginaire, 300 000 exemplaires vendus) se déplace en demandant sa route, pour trouver l'angle de rue où se cachent les nouveaux studios de Nova, encore mal identifiés par les traceurs de géolocalisation. Comment reprendre le contrôle de nos vies sous surveillance ? Nous avons deux heures pour en parler, le temps d'un entretien en deux épisodes d'une heure, ce soir et demain - à l'affût.



Une émission imaginée et animée par Richard Gaitet, réalisée par Sullivan Clabaut avec l'aide de Lucile Aussel et d'Adèle Caglar. Programmation musicale : Michael Liot. Récolte des questions des auditeurs : Rémi Benchebra.

Photo © Mathilde Beaugé.

Le premier épisode de notre entretien avec Alain Damasio est à écouter ici : <http://www.nova.fr/index.php/podcast/nova-book-box/alain-damasio-quels-degrees-de-liberte-avons-nous-perdus-12>

Certaines créations sonores utilisées dans l'émission sont issues de cette plateforme liée à la sortie des Furtifs : <https://www.phonophore.fr>

Alain Damasio et Yan Péchin en lecture musicale à la Maison de la Poésie de Paris le 4 juillet : <https://www.maisondelapoesieparis.com/events/alain-damasio-yan-pechin-entrer-dans-la-couleur/>



Dans votre roman, qui se déroule en France en 2045, les Furtifs sont des créatures pourchassées par les militaires car quasiment indétectables à l'œil nu. Est-ce que disparaître constitue la plus grande subvention possible ?

Alain Damasio Rire est un mode de résistance inévitable aujourd'hui. On est en société de traces, de contrôle aveuglé. L'arrivée du numérique a tout accéléré. Avant, il n'y avait que le réseau policier, les RG, quelques caméras dans les rues et on s'en plaignait. Quand j'ai écrit *La Zone du dehors*, entre 1992 et 1995, qui est déjà un livre sur la société de contrôle, je n'avais pas du tout anticipé l'apparition des smartphones et de la vie en réseau. On se trouve aujourd'hui dans un monde où n'importe quel acte produit de l'information, dès que tu cliques, envoies un SMS, postes avec ta carte ou utilises ton passe Navigo. Et par-dessus, le téléphone portable est devenu le traqueur numéro un. J'estime donc que le premier degré de liberté que l'on peut reconquérir est d'échapper à ce système de traçabilité. Il faut trouver des angles morts, des failles, des brèches, des endroits où il y a encore une forme d'invisibilité. Sans faire d'émphase, on peut dire que l'on est à l'état de société humaine la plus contrôlée de toute notre histoire. Même si ce contrôle est dans la plupart des cas uniquement potentiel, cela reste extrêmement dangereux. Il suffirait d'un changement de gouvernement pour basculer comme jamais. Je crois que les gens, dans notre sorte de flatterement démocratique actuel, ne le mesurent pas du tout, bien qu'il y ait une sorte d'instinct animal chez certains qui refusent le téléphone portable. C'est pour répondre à cette vague de contrôle intrinsèquement plus forte que celle que j'imaginai que j'ai créé les Furtifs. Il fallait aussi que je trouve une forme d'information capable de rivaliser avec l'extrême capacité d'adaptation du capitalisme, de répondre à cette fluidité de l'argent couplée au numérique et très dure à cerner.

L'armée rêve de transformer les Furtifs en armes. Certains de ses membres cherchent à entrer en communication avec eux pour explorer leur univers sensible. Aurait-on noté quelque chose avec les animaux ?

Alain Damasio Dès qu'un Furtif est tué, ce le tue. C'est le cas dans l'armée actuelle : à partir du moment où une cible est repérée, elle est déjà morte. S'il n'y a pas de

brouilleur ou de leurre, c'est fini. La vision, la faculté à voir, est synonyme de mort. Ce rapport de l'armée aux Furtifs, de prédation pure, de chasse, laisse place chez certains personnages à une volonté de rapport ou vivant qui serait fait d'approchement et d'échanges qu'on a largement perdus. Dans le monde animal, la prédation est un comportement très présent, mais ce n'est pas le seul. Il y a aussi des rapports de négociation, de symbiose, de cohabitation, presque d'écoute et d'accueil, de protection et de partage de l'espace. Là-dessus, on est typiquement en retard et axés sur le visuel, alors qu'il existe des moyens autres de s'entendre, par les sons et par l'odeur. Des bouquets olfactifs sont, par exemple, utilisés pour délimiter le territoire des loups à Yosemite. Il y a tout un travail de signalétique, de communication qui reste à créer pour renouer avec le vivant de façon intelligente. Ces deux derniers siècles, la coupure a été monstrueuse.

Vous êtes devenu père entre la Horde du contrevent et les Furtifs. Cette parentalité est au centre de ce troisième roman. Lorca brûle de retrouver sa fille. L'intime s'est-il mêlé au politique ?

Alain Damasio Mes gamines m'ont donné l'impression de renaitre à zéro au et de refaire tout le chemin de zéro à 10 ans avec elles. J'ai retrouvé toute mon enfance, tout le bonheur du jeu, de l'inventivité, du langage... Un plot devient un îlot, une salle un fleuve de lave. Cela m'a rendu une beauté, une jeunesse, un enchantement. Je voulais que ce soit le point de convergence du roman, car l'enfance est l'incarnation de la vitalité la plus haute. C'est là où la dimension ludique est la plus forte, où la créativité est la plus fluide et la plus naturelle. Dans tous mes livres je cherche à répondre à ce que c'est d'être vivant. Là, cela passe par cette gamine qui guide tout le livre, qui métabolise tout. On est censé en Occident à croire que les enfants sont fragiles : ce sont des puissances de vie extraordinaires ! Quand j'ai commencé à échauffer les Furtifs, seule la dimension politique m'animait. Comment essayer de régénérer de la liberté et une sorte d'alternative à ce monde néolibéral hyper-invisif dans lequel on vit ? Sur cet enjeu non biographique, s'est ensuite greffé un autre, extrêmement personnel et intime,

enjeu non biographique, s'est ensuite greffé un autre, extrêmement personnel et intime avec cette histoire de père qui cherche sa fille disparue et qui est persuadé qu'elle est partie avec les Furtifs. Et je savais que cette quête, à la fin, allait générer des microévènements, plurielles, parce que je ne crois plus à la révolution massive qui rassemblerait tout le monde.

Dans votre livre, des multinationales rachètent et gèrent des villes. LYMH contrôle l'Île la Vierge, Cannes et Orange... Ces cités dont la gestion est privatisée échappent aux citoyens et sont appelées « villes libérées ».

Alain Damasio C'est très novlangue, mais c'est comme ça qu'ils nous l'amèneraient suite à la. C'est incroyable à quel point le macronisme parvient à inverser systématiquement le sens des mots. Ça a atteint un niveau de perversion gravissime. À force de retourner le langage en permanence, on finit par le pervertir et lui faire perdre toute crédibilité. Plus duose parole ne peut être portée sans qu'elle soit suspectée d'être une intrusion. La pensée elle-même est soignée et polluée. C'est quelque chose qui me révolte. L'oxymore est devenu la figure majeure du discours politique. Dans la novlangue d'Orwell, c'est l'opposition des contraires qui fait la double peine, faudrait être capable de penser deux choses contradictoires en même temps. Sans la fois que c'est absurde et mauvais, tout en faisant coexister en soi que c'est un progrès. Comme une schizophrénie rapiécée et volontaire. Ici, dire d'une ville privée qu'elle est « libérée » est un non-sens. Mais dans la logique néolibérale, cela peut être défendu avec des parolys comme « on vous libère de l'impôt, de l'État, de l'immobilier, de l'inflation, etc... ». Je crois que la plus grosse arnaque des 40 dernières années a été de faire croire que le privé allait avoir une gestion supérieure à celle du public, et que compétition allait améliorer la qualité de service. C'est du délire. Et les gens ont fini par y croire.

Il n'y a plus d'impôt permettant de créer un pot commun, mais des « forfaits citoyens » qui segmentent l'accès aux services, aux transports et aux rues. L'espace est de plus en plus organisé pour pousser à l'achat.

Alain Damasio Ce n'est pas de l'anticipation, c'est du présent hypertrophié. Tout est là, simplement le degré de déploiement n'est pas le même. On peut très bien imaginer demain, surtout dans des ghettos pour riches, que fonctionne la formule « on va arrêter de vous faire payer des impôts, on va vous faire payer des forfaits ». Il y a plein de gens qui seraient très contents d'avoir le forfait premium permettant l'accès à tout, en plus d'exclure ceux qui ne peuvent se payer qu'un forfait standard. À terme, je suis persuadé que tout risque d'être privatisé, y compris les services régaliens et les monuments historiques. En parallèle, il y a le rêve des villes intelligentes, des smart cities, où l'un des objectifs est de décoller tout ce qui se passe dans le réseau en ligne pour le balancer sur l'espace matériel, avec des capteurs et des senseurs permettant de prélever de l'information en continu. Dès qu'il y aura identification des visages et des empreintes vocales, il sera possible de solliciter et de pousser à l'achat personnalisé en permanence dans l'espace public, comme c'est déjà le cas sur Internet.

Comme dans le Horda, il y a plusieurs narrateurs dans Les Furtifs, avec une polyphonie de points de vue et de formes d'expression. Pourquoi ?

Alain Damasio Il y a une raison politique évidente : restituer la réalité d'une seule tête d'un seul point de vue, c'est fascinant. Quand il y en a plusieurs, cela pousse le lecteur à circuler, à s'interroger, à affiner son regard. C'est lui qui opère le lien, son intelligence est stimulée. Le Horda ne peut pas être seulement ce que l'un de ses membres en dit. Elle est forcément plurielle. Cette polyphonie, je ne comprends pas qu'elle soit si peu utilisée dans les romans. C'est pour moi une évidence quand on fait de la science-fiction, qui est le genre le plus libre qui soit. Cela doit se retrouver dans l'écrit. La polyphonie passe ici par des syntaxes, des sonorités, des mots et des registres littéraires différents pour chaque personnage. Il y a des élégants, des fous, des geeks, des réflexions soutenues et des explosions de paroles saccadées. Chacun a son rythme, ses termes techniques ou son argot. C'est du boulot mais ça apporte beaucoup de vitalité.

Vous inventez et hybridez des mots, comme les « profemants » ou les « vendants », en plus de jouer avec la typographie.

Alain Damasio Quand j'écris, j'aime choisir la dominante de consonnes ou de voyelles et la couleur de son. Faut-il mettre du sombre avec des « on » et des « an », ou du clair avec des « i » et des « u » ? Quel rythme choisir dans telle situation : en zigzag, en tourbillon, en chute ? On ne peut pas reproduire à l'infini une seule structure de phrase et il faut aussi s'interroger sur les hampes et les jambages. Les lettres ont une forme communiquée quelque chose au lecteur. Le mot « femme » est très ancré optiquement avec six arcades dans le double « m ». Pour « fille », il y a le point sur le « i », le double qui s'évade et retombe. C'est allégre, léger, oblique. Même s'il ne le sait pas, le lecteur ressent. Pareil quand je joue avec les caractères comme un outil narratif pour signifier les personnages et leurs émotions. Saffar, au début du roman, n'a pas de point sur son « j » et ses « i ». Et puis il y a un moment du livre où quelque chose se passe et l'intégrité des lettres est rétablie. Ce sont des procédés qui ont été utilisés par Apollinaire ou Dantelowski. Je n'invente rien. Quand cela a du sens narrativement, je pense qu'il faut employer toutes les armes de l'écrivain.

Le livre débouche sur des tentatives d'alternatives révolutionnaires plurielles. Vous ne croyez pas à un renversement global depuis l'intérieur ?

Alain Damasio Je ne crois pas à la Révolution comme fait massif. L'idée de grand soir fige et nous impuissante. Je pense qu'on est abruti par ce qui s'est passé à la Révolution française, où toute la société a été renversée parce qu'elle était structurée autour du roi. Nous sommes aujourd'hui dans une démocratie, une organisation à moitié démocratique et à moitié dictatoriale, où le contrôle est disséminé et les pouvoirs de plus en plus concentrés. Si l'on fait la métaphore que le capital et le néolibéralisme sont un océan qui nous noie, dans tous les segments de notre vie quotidienne, je crois que l'on va s'en sortir par l'apparition d'îlots qui vont petit à petit faire archipel puis continent. Des îlots de communisme et des îlots d'anarchisme où l'écologie aura une place centrale. Dans le livre, je montre plein de microbascullements, de microévènements, de petites îles éparpillées qui se connectent. Cela sera long, le capitalisme ne se défiera pas du jour au lendemain. Nous sommes dans les années d'hiver du communisme. Mais cela bouge. Aucun système n'est infini et aucun horizon n'est indépassable, il y a un terreau intéressant aujourd'hui : Nuit debout, les ZAD, les gilets jaunes. J'étais persuadé qu'on allait se laisser massacrer pendant cinq ans. J'avais le sentiment que les gens étaient anesthésiés. Et tout à coup, il y a ce surgissement populaire. La répression a été colossale : plus personne ne peut dire que les violences policières sont une vue d'extrême gauche. Cette dissuasion à manifester est sidérante. Ce qui s'est passé le 1er Mai est ultra-grave. Mais je reste optimiste. J'espère évidemment qu'il y aura très vite un « effet gilets jaunes » avec le référendum contre la privatisation d'Aéroports de Paris, par exemple. Et, plus largement, sur l'appropriation de l'espace public comme lieu de politisation festive, et le retour à l'action directe pour rappeler leur responsabilité à ceux qui votent les lois régressives.

Alain Damasio

Les Furtifs, Alain Damasio, La Voix, 2019.

Entretien réalisé par Aurélien Soucheyre

#grandsentretiens



La grande librairie
Alain Damasio évoque « Les Furtifs »

ajouter aux favoris

5 diffusé le mer. 29.05.19 à 20h59
émissions culturelles - 23 min - tous publics **extrait**

présenté par : François Busnel

Alain Damasio évoque « Les Furtifs », publié à La Volte, très attendu successeur de « La horde du contrevent », paru il y a quinze ans. C'est un roman d'anticipation, d'amour, sur les rapports parents/enfants, politique, philosophique et sur le sens de la vie. Lorca Varèse, sociologue et sa femme Sahar ont vu leur couple brisé par la disparition de leur fille unique de quatre ans, Tishka, volatilisée un matin, inexplicablement.





« La science-fiction aborde des enjeux planétaires » : entretien avec trois maîtres de la SF

ENTRETIEN | Pierre Bordage, Alain Damasio et Jean-Michel Truong
livrent leur conception de la science-fiction, de son avenir et de son rôle politique.

Pierre Bordage, Alain Damasio, Jean-Michel Truong... Trois figures de la science-fiction française, trois conceptions du genre et de l'avenir. À l'occasion de la 18^e édition des Imaginales, qui se tient du jeudi 23 au dimanche 26 mai à Ispirat, ils ont croisé, pour Pixiv, leur regard sur l'imaginaire de la SF et son rôle politique.

• **Pierre Bordage** est un conteur hybride, qui navigue entre la fantasy et la science-fiction. Il a signé une quarantaine de romans, parmi lesquels la trilogie *Les guerriers du silence* (J'ai lu, 2004) qui a propulsé sa carrière.

• **Alain Damasio** est l'écrivain français d'anticipation le plus populaire de l'Hexagone. *La Zone du Dehors* (Folio SF, 2005), *La Horde du Contrevent* (Folio SF, 2005) figurent dans la liste des meilleures ventes de l'imaginaire en 2018. Il vient de publier *Les Partis* (La Volée, 2019).

• **Jean-Michel Truong** est l'auteur du *Successeur de pierre* (Folio SF, 2012), lauréat du Grand prix de l'Imaginaire 2000 et de *Reproduction interdite* (Folio SF, 2015), succès d'estime.

Le Monde : La science-fiction française a un faible pour l'anticipation. Depuis les années 1970, il existe un courant de la SF très engagé. Est-ce que le rôle de l'écrivain de science-fiction est politique ?

Jean-Michel Truong : Je ne le conçois pas autrement. Notre mission, c'est d'exercer le ministère de la vigilance en mettant à profit notre capacité à nous projeter dans un futur plus ou moins lointain pour faire le diagnostic de la situation présente et avertir des dérives possibles. Les bons auteurs de science-fiction devraient uniquement concevoir leur rôle comme politique. Mais beaucoup d'entre eux s'en méfient et préfèrent appliquer leur talent à des sujets anodins...

Pierre Bordage : Tu as sorti les sabres ! Il y a aussi une part de divertissement dans le récit à laquelle je tiens beaucoup. Si je dois soulever des réflexions pour le lecteur, je veux que ce soit sous forme d'aventures. Qu'il soit entraîné par l'histoire et amené à se poser des questions naturellement. Je n'impose pas mes idées. Pour moi, la SF est

une littérature du grattage, elle doit divertir, faire réfléchir et soulever des enjeux philosophiques. Dans le space opera par exemple, en se projetant dans l'espace-temps, on interroge la nature même de l'être humain.

Jean-Michel Truong : Le divertissement est indispensable, c'est sûr, mais il doit se mettre au service de la réflexion.

Alain Damasio : Je n'aime pas trop le terme « divertir », parce que je l'associe toujours à son étymologie « sortir de la voie ». Je défends plutôt le « subvertissement ». La science-fiction a une simplicité qui n'a pas souvent la littérature blanche qui reste très intimiste. En SF, on aborde des enjeux planétaires. En touchant des affects et des perceptions, on va chercher un public qui n'ouvrirait pas un essai de philosophie ou de sociologie, mais qui est content de spéculer et de réfléchir à la société. L'identification au personnage est un vecteur extraordinaire qui permet d'embarquer le lecteur dans un vaisseau spatial. C'est la clé de tout. Mais la SF est forcément politique. On va nécessairement croiser le champ politique à un moment donné du récit et soulever des questions sur le vivre-ensemble, le rapport au pouvoir, le lien collectif...

Après près de quarante ans, l'imaginaire cyberpunk qui a infusé la pop culture commence à s'essouffier. Quelles tendances se dessinent dans le futur proche ?

Jean-Michel Truong : L'hybridation avec la machine est devenue tellement familière, tellement quotidienne. Les gens n'attendent plus de surprises.

Alain Damasio : Je crois en l'avenir d'un bio-punk. Quelque chose va se jouer dans le renouvellement avec le vivant. C'est une idée qui anime la nouvelle génération. Des succès comme *Le Vie secret des arbres* (Peter Mollath, Les Arènes, 2017) le montrent. On est en train de prendre conscience des capacités extraordinaires du vivant. Le travail de conceptualisation de la philosophie du vivant est très intéressant, il établit des connexions entre la biologie, l'anthropologie, l'évolutionnisme, le darwinisme... Baptiste Morizot (philosophe, écrivain de vivant, auteur de *Sur la piste animale*, Actes Sud) parle de cette ancestralité animale, de toutes ces capacités cognitives qu'on a en commun avec les autres espèces. Cet élan, ce désir de reconnaissance, je le sera élargir à travers les mouvements écologistes. On voit remonter une forme d'animisme rationnel, utilisé par la science.

Quel rôle la science-fiction peut-elle jouer dans ce tournant conceptuel ?

Lire aussi

Baptiste Morizot, un philosophe « sur la piste animale »



Jean-Michel Truong aux Imaginales 2018 à Ispirat. David Vasin, Licence Creative Commons: ILO



Alain Damasio en 2014, lors du festival du film fantastique de Courmayeur. ILLUSTRATION : BÉGIN / AFP

BOOMERANG

Lundi 13 mai 2019 par [Augustin Trapenard](#)

Le brio d'Alain Damasio

32 minutes

[RÉÉCOUTER](#) [S'ABONNER](#) [RÉAGIR](#)

Quinze ans après "La horde du contrevent", il revient avec un roman plus ambitieux que jamais, "Les furtifs". À travers le portrait futuriste et glaçant d'une société régie par la finance, l'hyper connexion, et l'auto aliénation c'est d'aujourd'hui qu'il nous parle. Alain Damasio est l'invité d'Augustin Trapenard.



L'écrivain français Alain Damasio © AFP / Sébastien Bozon

En seulement une poignée de romans, il est devenu un maître incontesté de la science fiction à la française.

Dans *Les furtifs*, il dresse le portrait d'une société dans laquelle la finance et la technologie ont pris le pas sur l'humain et le vivant.

On parle d'internet, de transparence, de progrès, de fiction et de philosophie avec **Alain Damasio** invité de Boomerang.

Carte blanche

Pour sa carte blanche, Alain Damasio a écrit un texte inédit.

[3 min](#) **Alain Damasio lit un texte inédit : "Celle qui bruisse"**

Programmation musicale

Serge Gainsbourg - *L'homme à tête de chou*

The National - *You had your soul with you*

Les invités

[Alain Damasio](#)

L'équipe

[Augustin Trapenard](#) Producteur

[Lola Costantini](#) Réalisatrice

[Pierre Martinerie](#) Attaché de production

[Valentine Chédebois](#) Attachée de production

[Léonard Billot](#) Attaché de production

[Paul Guillotte](#) Stagiaire

Le 04/05/2019

Rencontre avec Alain Damasio

Les Furtifs ou la société de la traçabilité



Jean-Luc Rivera, Alain Damasio et François Angelier



Les furtifs. Alain Damasio • Crédits : La Volte

Quinze ans après *La Horde du contrevent* (La Volte), Alain Damasio nous revient avec *Les Furtifs* (La Volte) une dystopie chorale ébouriffante de virtuosité narrative et d'invention poétique, puissante tentative de donner à notre présent les moyens poétiques d'une pensée maquisarde et libertaire. Dans un monde mis en coupe réglé par les intérêts privés, un couple, elle, Sahar, adonnée à des activités pédagogiques, lui, Lorca, sociologue, est hanté par la disparition de leur fille. N'aurait-elle pas basculé dans le monde des furtifs, ces créatures insaisissables, véloces comme l'éclair et polymorphes. Entrer dans une unité spécialement entraînée pour les traquer sera le moyen pour Lorca de tenter de retrouver sa fillette, mais aussi d'entrer dans un monde de révélations bouleversantes.



Konbini®



On a lu Les Furtifs, le dernier roman SF d'Alain Damasio

Premier roman de l'écrivain de SF depuis 2004, *Les Furtifs* est une ode épique à la résistance... et à la fuite.

Quel est le pire cauchemar d'une société techno-sécuritaire ? La révolte populaire ? Domptée. Le terrorisme ? Instrumentalisé. La guerre ? Ringardisée. Pour Alain Damasio, la subversion se trouve dans la furtivité, la capacité à échapper à la détection. À l'heure où chaque individu se transforme progressivement, pour nos gouvernants et leur pendant privé, en constellations de métadonnées traçables à la minute et au mètre carré près, l'effrayant réside dans l'indétectable. Tant que des formes de vie échapperont aux filets algorithmiques, par stratégie ou instinct, les tenants du confort panoptique ne dormiront pas tranquilles.

La furtivité, donc, comme dernier horizon de désobéissance : tel est le thème central du dernier roman de l'écrivain français Alain Damasio, qui paraît ce 18 avril aux éditions La Volte accompagné d'un album avec Yan Péchin. Ne minimisons pas l'événement : pour le public SF hexagonal, ce vendredi, c'est un peu Noël.

Auteur d'anticipation politique touche-à-tout, Damasio est aussi culte que peu proluxe. Son dernier roman, *La Horde du Contrevent*, est paru en... 2004, cinq ans après son premier essai à l'anticipation, le dystopique *La Zone du dehors*. Deux voyages dans l'imaginaire, le transcendant et le révoltant dont on ressort transpercé.

Depuis, Damasio le multimédiatique nous a gratifiés d'une cohorte de nouvelles, d'adaptations BD (en 2017), d'incursions jeu vidéo, cinématographiques, musicales (ah, cette dinguerie avec Rone...) et de *featurings* sur des ouvrages collectifs, en nous promettant d'apparition en apparition la sortie prochaine des *Furtifs*, qu'on nous annonçait déjà comme supérieur à l'addition des deux premiers ouvrages. On a attendu, fébrilement, avec foi. Et puis, quelques semaines avant la sortie officielle, les éditions La Volte nous ont envoyé les épreuves. On a plongé, sans hésiter une seconde, en laissant tout derrière nous.

L'histoire

Les "*furtifs*" du titre vivent dans une France d'anticipation où l'État a capitulé, laissant aux multinationales françaises (LVMH, Orange, Civin...) le soin de racheter, *namer* et gérer les grandes métropoles du territoire dans un ultime hara-kiri de privatisation. La réalité mixte a cloué le cercueil du techno-cocon autour de chaque individu, qui porte désormais son IA personnalisée au bout de son doigt.

Les services publics sont un souvenir, et les inégalités de revenus autant de camps d'enfermement invisibles. Les castes s'appellent Standard, Premium et Privilège. Le label définit toute votre vie, de votre niveau d'agression publicitaire à votre liberté de circulation. L'auto-aliénation est presque totale, la coercition raffinée à l'extrême.

Reste alors les *furtifs*, des animaux quasi mythiques, que l'armée traque en secret avec l'espoir d'en capturer vivants. Ils vivent dans les angles morts, se déplacent à des vitesses ahurissantes. Changent de forme constamment, métabolisent leur environnement pour se fondre dans le décor. Indétectables sans les meilleures prothèses techno des militaires, ils se transforment en céramique sitôt qu'on les attrape du regard.

Lorca Varèse, sociologue des communes autogérées, n'a rien à foutre parmi les bourrins qui chassent le *furtif*. Mais s'il est là, c'est parce que sa fille unique de 4 ans, Tishka, a disparu dans un souffle un an plus tôt. Contrairement à sa femme Sahar, *proferrante* pour les gosses des rues, Lorca est incapable de faire son deuil. Sa gamine a été emportée par les *furtifs*, il le sait. Encore faut-il les débusquer, les observer et, pourquoi pas, les apprivoiser...

Petit précis d'alternatives concrètes

Disons-le tout de suite, *Les Furtifs* est un gros morceau de 700 pages – et si vous avez déjà lu Damasio, vous savez que ce que signifie le mot *densité*. Un roman à l'envergure costaude, qui déploie patiemment sa voilure et dézoome du début à la fin de son personnage principal à la France entière. Vous êtes prévenus, ça ne se lit pas d'une traite.

Quid, alors, de cette promesse d'enfant béni entre *La Horde du Contrevent* et *La Zone du dehors* ? On identifie indéniablement la tentative d'hybridation des deux univers ; les champs lexicaux s'entrechoquent et tournoient l'un contre l'autre, vent contre pixels, force vitale contre puissance froide et numérique. Mais à mesure que le livre étire son squelette, Damasio délaissera petit à petit le souffle merveilleux de *La Horde* pour appuyer sur les vertèbres de nos sociétés techno-sécuritaires, brillamment autopsiées dans *La Zone*.

En cela, *Les Furtifs* est moins une quête d'absolu qu'un manuel pratique de résistance, qui suinte la Zad de Notre-Dame-des-Landes par tous les pores (rien d'étonnant, puisqu'on retrouve Damasio au générique d'un ouvrage collectif sur le lieu, *Éloge des herbes folles*, paru en 2018 aux éditions Les liens qui libèrent). C'est peut-être ça, la première nouveauté des *Furtifs* : fini les mondes imaginaires ou les futurs lointains, Damasio s'installe dans la France de tout à l'heure, dans l'anticipation à hauteur de regard, qu'on voit poindre à l'horizon de l'austérité budgétaire.



Dans la France des gilets jaunes, ses descriptions de batailles rangées, épiques, entre factions punks et libertaires et milices privées, vont faire bourdonner plus d'une paire d'oreilles. Ses conseils pratiques, comme l'idée d'aveugler la police à coups de lampes à haute luminosité, vont s'incruster dans quelques têtes.

Les Furtifs n'est pas qu'un éloge à la pure beauté de la résistance, c'est un manuel d'insurrection, un encouragement, quelque part entre l'indigent *Indignez-vous* et l'illégal *Livre de recettes anarchistes*. On sait depuis longtemps que Damasio a tranché sur l'utilisation de la violence : elle sera méthodique et optimisée.

Attendez que les forces de l'ordre fixent le niveau de violence. Observez. Adaptez-vous pour défendre votre territoire, votre liberté, vos valeurs, rayez les mentions inutiles s'il y en a. Et pour finir, fuyez ! Barrez-vous, nous dit ce bouquin, créez vos propres zones autogérées, planquez-vous loin de détecteurs de mouvements (sociaux) ! Pour la critique du modèle de gouvernance sécuritaire, Foucault et Deleuze hantent les aphorismes de Damasio – il n'a pas leur méthode, certes, mais eux n'avaient pas sa palette.

Le langage est une émeute

Brûlot contre la surveillance "horizontale" de tous contre tous, charge contre la servitude volontaire, *Les Furtifs* est aussi – et c'est même peut-être là l'essentiel – un tour de force stylistique. On savait, on sait la virtuosité de Damasio quand il s'agit de pétrir la langue. Son refus d'écrire à l'économie, ses enchaînements d'adjectifs, sa pyrotechnie sémantique qui laisse certains lecteurs circonspects. Avec *Les Furtifs*, cet art devient un manifeste. Si les règles du langage sont par nature un outil de normalisation des pensées, alors le néologisme devient une insurrection de l'esprit. Dont acte.

Dans *Les Furtifs* – et c'est là que l'on retrouve le souffle de *La Horde* –, la langue devient une matière souple, féline, meuble, permutante, la grammaire devient quantique, la conjugaison cinétique, le champ lexical se furtifie, explofuit, cataclyse, mutimite, s'alchimeut, virevalse, capoeirise, s'atolibère et s'hybridanse jusqu'à disparaître entièrement dans un entrelacs de néologismes. Elle devient, à son tour, furtive.

Certains passages, ébouriffants, laissent le sentiment de traverser un espace sémantique adimensionnel. D'aucuns y verront de l'esbroufe intello ; Damasio ne manque pas de leur répondre dans le livre (et après tout, ajouterait-on, James Joyce n'a-t-il pas signé un monument littéraire avec la même méthode ?).

Violence des insurrections, violence du démantèlement de la langue : *Les Furtifs*, comme ses prédécesseurs, ne fera aucune concession au système qu'il fustige. Mais quelque chose a bougé chez Damasio en quinze pages. Au milieu des hackers, des keupons, des tonfas et des anarchistes, une douceur inhabituelle a poussé dans les interstices de la rage. *Les Furtifs* s'impose

transcendantale, de l'amour parental.

Lutte dans la Lutte, la quête de Lorca, Sahar et Tishka pour reconstituer leur amour disloqué devient le carburant d'un embrasement social généralisé. Tout cramer et s'enfuir à travers les flammes ? Chercher la solution dans l'ailleurs – et l'ailleurs dans l'invisible ? Et pourquoi pas, au fond ? Courage... dissolvons.

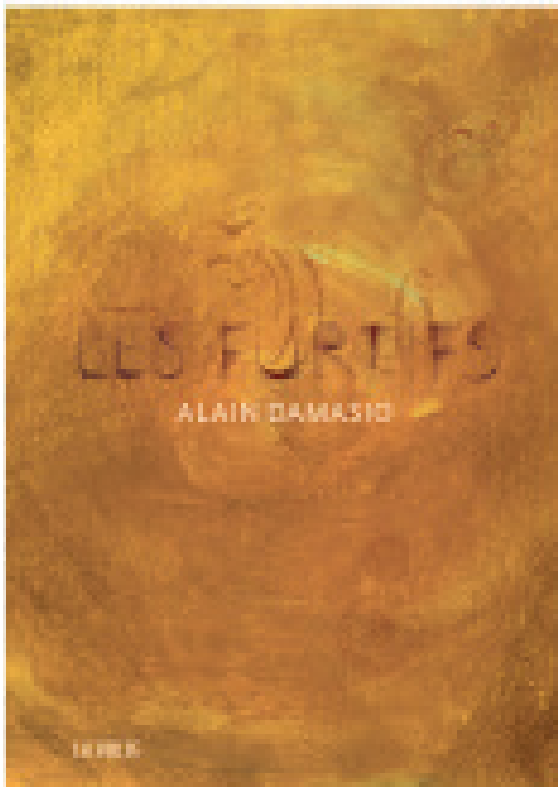
Les Furtifs, éditions La Volte, 704 pages, 25 euros.

Par Thibault Prévost, publié le 19/04/2019

L'écrivain de SF Alain Damasio, logicien de la fuite

Archives. L'auteur de « La Horde du Contrevent » revient en force avec « Les Furtifs », chant d'amour à l'hypercapitalisme dans un monde où celle-ci devient chaque jour plus chimérique. Cet article est paru dans « Le Monde » du 18 avril 2019.

Par Clément Martel - Publié le 18 avril 2019 à 09:00 - Mis à jour le 28 février 2020 à 09:00



« Les Furtifs », d'Alain Damasio, La Voile, 704 p., 28 €.

Il était chaud dans le canyon. Parvenu au bout d'une piste, dans un cul-de-sac, le cycliste contempla le paysage. Depuis deux semaines, Alain Damasio arpenteait les parcs américains au rythme de sa monture mécanique. Il se dit qu'aucun humain n'a jamais posé le pied dans le coin de nature préservée qu'il avait sous les yeux. « Si des êtres vivaient ici, personne n'en saurait jamais rien », pense-t-il.

Il commença à imaginer des créatures à peine perceptibles – un mouvement inclinaison évoluant dans l'angle mort de l'œil humain, parfois. En cet été 1997, non loin du Grand Canyon, Alain Damasio, 22 ans, venait de poser le premier jalon d'un roman intitulé *Les Furtifs*.

« Ça fait tellement longtemps que ce livre traverse ma vie... Ça me fait bizarre de me dire qu'il est achevé, que je ne peux plus y toucher », dit aujourd'hui, vingt-sept ans plus tard, un Damasio volubile, de passage à Paris.

Attendu depuis quinze ans et la parution de *La Horde du Contrevent* (La Voile, 2004, Grand Prix de l'Imaginaire 2006), le troisième roman de l'auteur de science-fiction a enfin vu le jour. Un accouchement dans la douleur. « C'est le livre que j'ai eu le plus de mal à décrire », assure-t-il. « Et à finir », assure son éditeur et ami,

Mathias Echery, qui ne compte plus les experts de publication. Le travail riche et inventif de l'auteur sur la langue et la typographie, sculptant très précisément la voix de chacun de ses six narrateurs, n'est sans doute pas étranger à ces délais.

Les furtifs, créatures tout à fait fantastiques

Situé en 2040, dans un monde où les villes et les vies sont largement privatisées, vendues aux multinationales, le roman retrace la quête d'un couple, Lars et Sahar, dont la fille a disparu. Seul indice : elle leur a parlé des furtifs, ces créatures tout à fait fantastiques, invisibles à l'œil nu.

Fensuit un passionnant « thriller étiologique », au cours duquel la nature de ces êtres capables d'échapper à tous les systèmes de surveillance est petit à petit révélée.

Ceux-ci, pourtant, sont extraordinairement sophistiqués, dans l'univers qu'invente ce grand lecteur de Michel Foucault et de Gilles Deleuze qu'est Alain Damasio. Tous les sens sont mobilisés pour établir le contrôle. Dans une avenue d'Orange – ville devenue la propriété de la compagnie du même nom –, les regards et les gestes du héros sont ainsi disséqués par une horde de capteurs, et des publicités ultrascissiles avachissent aussitôt la réalité augmentée dans laquelle il baigne.

■ Lire aussi | « Aucun souvenir assez solide », d'Alain Damasio, pote SF et prose-combat

En notre société de la trace, où l'on abandonne au numérique des fragments de sa liberté, Damasio évolue dans la marge. Sans pour autant chercher les angles morts, il a choisi de ne jamais céder à la servitude volontaire du téléphone portable. « C'était un choix radical et instinctif, car j'avais le sentiment de passer déjà écoeuvrément de temps devant les interfaces, et de me couper du monde », explique-t-il.

« Ne pas être perçu, c'est ce qui donne la plus grande liberté, et notamment pour s'imprégner du monde »

L'écrivain se voit « comme un buveur qui traverse la vie », ayant besoin d'éponger énormément de choses pour les ressortir sur papier. Et il s'estime « chanceux d'avoir un physique complètement banal », qui lui offre le loisir d'épier les gens à souhait. « Ne pas être perçu, c'est ce qui donne la plus grande liberté, et notamment pour s'imprégner du monde. »

« Je suis vraiment dans une logique de fuite », assure-t-il. « Furtif » est du reste l'acronyme de son mode d'ordre : « Faire un réseau trop intrusif, fuir ». Fuir, son rêve le plus récurrent, enfant, et le moteur de sa force créatrice, qui anima déjà son premier roman, *La Zone du dehors* (Cylibris, 1999) : « La condition sine qua non pour écrire est de fuir. Généralement en montagne ou en pleine nature. » Dans le Verdon, le Vercors, sur Parquesolles ou à Quessant, il alterne travail et longues randonnées. Un programme qu'il a dû rectifier plusieurs années entre parenthèses, le temps que ses deux filles grandissent.

Lire aussi | La science-fiction imagine la fin des temps pour mieux l'exorciser

C'est en descendant dans les Alpes qu'il a eu une révélation. Une scène clé du roman lui apparut au-dessus de Saint-Bémy-de-Provence. « La sensation physique était très forte. J'ai senti un frisson remonter toute la colonne vertébrale et j'ai eu toute la scène défilée. » Un furtif venait-il de passer tout près ?

Une critique féroce et poétique du monde ultralibéral

Les yeux d'Alain Damasio s'écaraillent d'excitation quand il parle des « enforestons » de Baptiste Morizot, philosophe du vivant, qui enjoint à lecteurs de « s'enforester », en portant leur attention à ce qui vit autour d'eux. Leur amitié, récente, le nourrit, et lui a inspiré un de ses personnages des meilleurs connaisseurs des furtifs que rencontrent les héros du roman.

Entré en écriture « pour défendre des valeurs politiques », Alain Damasio au le « rôle d'aute » de son roman, critique féroce et poétique du monde ultralibéral. « Anticiper pour pointer ce qui est dramatiquement en train d'arriver, c'est à la science-fiction », soutient-il, avant d'ajouter : « Proposer des alternatives l'on découvre au fil des pages des *Furtifs*. Quand la dystopie vire explicitement l'utopie.

Clément Martel

Entretien

Alain Damasio, écrivain : “Nous vivons dans un panoptique géant”



Quinze ans après “La Horde du Contrevent”, l’écrivain d’anticipation revient avec un nouveau roman, “Les Furtifs”. Une description terrifiante de notre société et de notre auto-aliénation. Un livre résolument politique.

Son précédent roman, *La Horde du Contrevent* (2004), a propulsé Alain Damasio du rang de romancier méconnu au statut d’auteur culte. Il publie ce jeudi *Les Furtifs*, un roman très politique dans lequel il imagine, dans un futur très proche et une société où chacun est pisté et contrôlé en permanence, des êtres mystérieux qui savent échapper à la surveillance généralisée en se glissant là où personne ne les voit. A la veille de la parution du roman, nous l’avons rencontré.

Quinze ans, c’est long. Qu’avez-vous fait pendant tout ce temps ?

J’ai eu deux filles, déjà [rires]. Et je me suis lancé dans beaucoup de projets. J’ai travaillé trois ans sur des jeux vidéo, ce qui était à la fois passionnant, épuisant et alimentaire : partis à cinq, nous nous sommes retrouvés à quatre-vingts... J’ai aussi écrit des nouvelles, des fictions pour la radio, j’ai participé à la commission du Centre national du cinéma (CNC) qui s’occupe des effets spéciaux... Bref, je me suis beaucoup dispersé, mais je pense que tout cela s’est retrouvé dans l’écriture des *Furtifs*.

Les Furtifs, le nouveau roman d'Alain Damasio, est un exploit littéraire

Au-delà de ce scénario et de sa portée aussi politique que philosophique, *Les Furtifs* est une consécration littéraire pour Alain Damasio.

Attendu depuis 15 ans, le nouveau et troisième roman d'Alain Damasio est en librairie depuis ce 18 avril. Fidèle à lui-même en étant toujours aussi révolté, engagé, poétique et hors des normes, l'auteur nous livre un travail d'orfèvre de grande envergure. Et il ajoute une pierre d'autant plus décisive à l'édifice de son œuvre qu'il a également su se renouveler.

Les Furtifs se situe dans un futur proche, en France. Les multinationales sont devenues propriétaires de villes entières. Usant et abusant de la technologie comme pierre angulaire de nos existences, ces entreprises exercent une surveillance liberticide, un contrôle déshumanisé. Dans ce contexte, une unité de l'armée chasse les "furtifs", des êtres qui vivent parmi nous mais sont insaisissables et quasi invisibles: en tant que métamorphes, ils se transforment en presque tout ce qu'ils veulent et, dès que l'on aperçoit leur vraie forme, ils se suicident en se pétrifiant sous forme de statue.

Au travers et au-delà de ce scénario et de sa portée aussi politique que philosophique, *Les Furtifs* est une consécration littéraire pour Alain Damasio.

Littérature musicale

Les ouvrages les plus épais peuvent parfois tomber dans le terrible piège d'être étirement en longueur lent et artificiel. Mais rien de tel ici. La densité d'écriture d'Alain Damasio est phénoménale. Au fil des 700 pages, chaque paragraphe compte et possède son rôle à part entière. Plus encore, chaque phrase est minutieusement élaborée, chaque mot est placé comme un musicien place ses notes.

Le son a d'ailleurs une importance centrale dans cette œuvre. Communiquer avec les furtifs est très difficile tant cette espèce ne semble pas vivre sur un même plan que les humains. Mais Saskia, une "traqueuse phonique", établit une forme de dialogue intime avec eux... grâce à des échanges purement sonores. Toute cette musicalité se retrouve aussi dans l'écriture d'Alain Damasio. Les mots claquent, tintillent, tambourinent, claironnent et s'harmonisent – parfois jusqu'à rimer. *Les Furtifs* est un poème, une chanson. Comme dans un *featurin*, ou un orchestre, chaque personnage a sa musique, sa partition propre, sa façon de parler si singulière qu'elle est parfaitement identifiable entre mille.

La plume "damasienne" se renouvelle

L'influence de philosophes comme Deleuze est toujours aussi présente, mais ce n'est pas le seul élément constitutif de la plume "damasienne" à être de retour.

Les Furtifs a l'inventivité littéraire et linguistique de *La Horde du Contrevent*. Alain Damasio nous met de nouveau face à une expérience de lecture tellement unique qu'elle en est déroutante. Il joue avec les mots, leurs sens, leurs sons, leurs temps, ajoute de l'anglais et de l'espagnol. Le récit est mis en couleurs sans cesse par des métaphores et images ("Ses joues virent lait fraise. Elle patine sur place. On dirait un tank déchenillé."). Le jeu est même visuel car, comme dans *La Horde du Contrevent*, chaque personnage dispose de symboles de reconnaissance.

Quant à la trame scénaristique des *Furtifs*, elle est dans l'esprit de *La Zone du Dehors*, empreint d'alternatives politiques rebelles et d'un lien très direct avec l'actualité. On retrouve également, au cœur de l'intrigue, des idées marquantes de son recueil *Aucun souvenir assez solide*. Les deux nouvelles *Les Hauts* et *Parleurs* et *Annah à travers la harpe* semblent en effet connaître, dans ce nouveau roman, une deuxième vie... bien plus développée que ne l'autorisaient des histoires courtes.

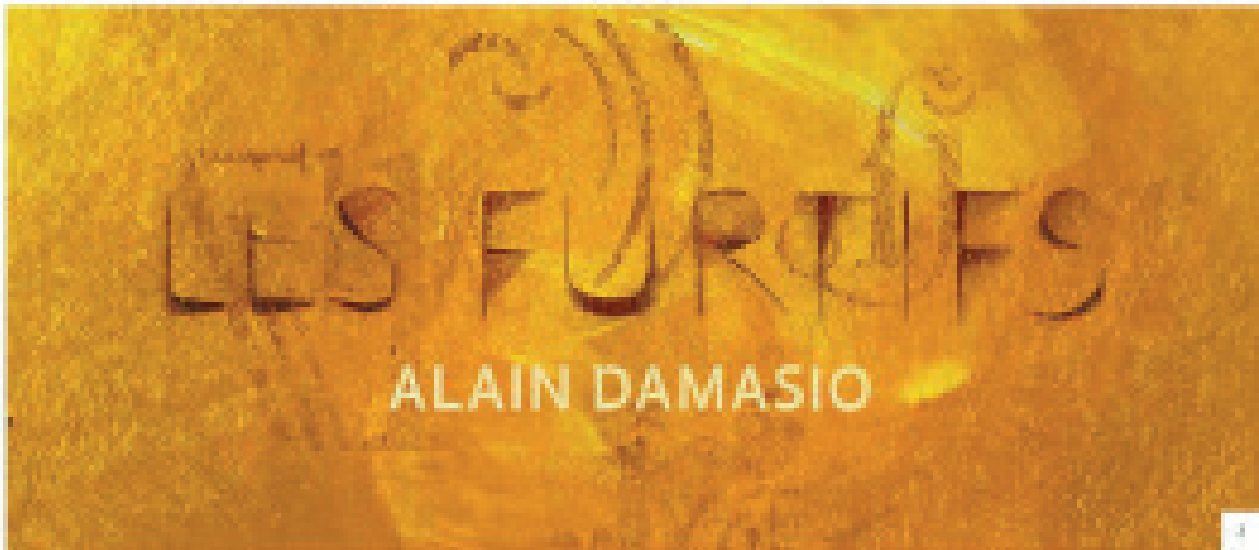
Alain Damasio s'est appuyé sur son propre héritage littéraire. Non pas par facilité, mais pour le revisiter et le dépasser. Il n'y a aucune sensation de déjà-vu, ni même d'ailleurs d'un approfondissement de ce qu'il a déjà exploré (ce qui l'obligerait à tourner en rond). Il s'agit en fait tout simplement d'un agrandissement de son univers de réflexion.

Entre autres conséquences à cela, sa plume narrative est renouvelée. L'entrée en matière des *Furtifs* est plus directe, moins sibylline que dans ses précédents romans. Nous arrivons immédiatement dans le feu de l'action et les fondamentaux sont rapidement expliqués. Cette base permet de rendre plus accessible la suite du roman... qui se complexifie clairement chapitre après chapitre. Certains passages sont plutôt ardu à la lecture et auraient pu s'avérer bien plus impénétrables sans ces fondamentaux auxquels se raccrocher.

Quant aux personnages, contrairement à *La Horde du Contrevent* où le marque-page était vraiment nécessaire pour se repérer, dans *Les Furtifs* on se surprend au bout d'un certain nombre de pages à saisir en quelques mots clés quel protagoniste s'exprime, sans indication sur son nom et sans avoir forcément besoin de son symbole. Chaque personnage ayant une voix très marquée, cela conduit d'ailleurs à une audacieuse richesse syntaxique et lexicale: parfois le langage est très urbain et oral, tandis qu'à d'autres moments il est beaucoup plus châtié et délicat. Pas un seul personnage n'utilise les mêmes expressions et les mêmes structures de phrases.

Pour toutes ces raisons et encore bien d'autres, ce nouveau roman d'Alain Damasio est un exploit littéraire. Une expérience philosophique, politique et littéraire de haut niveau faisant vivre aux lecteurs et lectrices un moment de lecture radicalement incomparable.

Avec « Les Furtifs », Damasio sublime la science-fiction française



PAR LLOYD CHÉRY ET PHALÈNE DE LA VALETTE

Modifié le 11/04/2019 à 14:15 - Publié le 11/04/2019 à 12:01 | LePoint.fr

Après le succès de « La Horde du contrevent », l'écrivain livre son nouveau roman, en librairie ce jeudi 18 avril. Miracle, c'est encore mieux !

#Critique

#Livres

Les amateurs du genre le guettent au tournant. Ses fans, eux, crévent d'impatience. Quinze ans qu'Alain Damasio ne leur avait pas offert de nouveau roman ! Cinq ans qu'ils attendent un successeur à *La Horde du contrevent*, ce que science-fictionnesque qui avait valu à l'auteur d'être considéré, à 35 ans à peine et avec seulement deux titres notoire à son actif, comme l'un des maîtres de la SF française. Alors, forcément, *Les Furtifs* est attendu, fantasmé, redouté. Ce pavé de 700 pages, qui paraît le 18 avril aux éditions de La Voile, est-il à la hauteur ? Poursuit-il dignement la réflexion sur la société de contrôle débutée avec *La Zone du déhors* en 1999 ? Clairement, oui. Il fait même mieux.

Pour tout vous dire, nous avons divorcé l'ouvrage. La richesse de la langue, la maîtrise narrative et la sagacité de cette anticipation politique happent le lecteur dès les premières pages. Dès la découverte de ces furtifs fascinants qu'imagine l'écrivain. « L'angle mort est leur lieu de vie », nous apprend-il, et la beauté de cette description suffit à poser les enjeux. Ces animaux, si tant est qu'ils en soient, ne se laissent pas attraper du regard. Ils échappent à tout, s'échappent partout. Tout juste peut-on les entendre. Seule une petite unité d'élite, des chasseurs surentraînés, parvient parfois à les traquer et à les coincer. Mais être vu, pour un furtif, c'est disparaître définitivement...

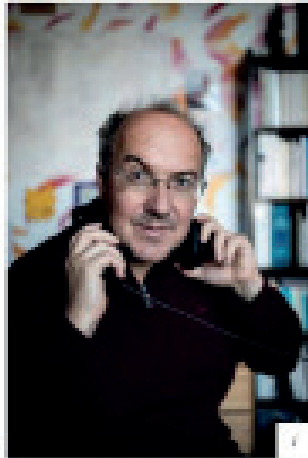
Colère architecturale

Une fois n'est pas coutume, Damasio invente une dystopie plus proche du [libélour des moines aux ds. 1964](#). En 2040, la France est un pays dominé par les multinationales qui n'hésitent plus à racheter les villes (Paris appartient à L'OM), Cannes à Warner, Orange à... Orange !) et à privatiser l'éducation et ses espaces urbains. Les habitants sont surveillés en permanence à travers une baguette électronique et ont échangé leur liberté contre une vie confortable où leurs moindres

souhaités sont exaucés avant même qu'ils aient pu les formuler – du moins, s'ils disposent d'un fortlet premium ou privilégié (Alors que des mouvements inspectoriens et des zones autogouvernées (ZAG) tentent d'attiser la révolution, le sociologue Lorca Vénise s'engage dans l'armée pour retrouver Tekka, sa fille disparue. Persuadé qu'elle a été enlevée par les mystérieux Furtifs, il intègre l'unité des chasseurs et part à sa recherche.

Courses-poursuites, émeutes urbaines, travaux high-tech, pas vraiment le temps de s'ennuyer. Alain Damasio maîtrise parfaitement le tempo de son récit. Il allie les romans épiques et politiques avec de grandes scènes d'action épique. Le dynamisme de la narration à plusieurs voix participe grandement à cette impression de vivacité constante qu'a voulu imprimer Damasio. Le lecteur suit la destinée collective de six héros racontés en coulées, chacun avec sa signature stylistique et graphique (comme dans *La Horde*, des symboles indiquent quel personnage a pris la main).

Chaque chapitre est l'occasion de dévoiler cette France entre Black Altrop et **Tocantville**. Et l'on ne peut qu'admirer l'intensité de l'auteur qui parseme le roman d'idées malignes (des "vendants", les devenues privatisées aux heures de pointe, les noms d'entreprises donnés aux enfants afin de percevoir des royalties...) dont on se dit, à la fois amusé et effrayé, qu'elles pourraient bel et bien voir le jour dans pas si longtemps. La force des Furtifs vient aussi de cette fameuse « colite architecturale » qui tente d'insuffler Damasio chez ses lecteurs pour encourager une révolution des réseaux. « L'enjeu est de produire des arcs narratifs qui sont des arcs d'empowerment, nous confie-t-il à ce sujet. Le héros démarre dans une dystopie où il est en difficulté, mais progressivement il va se libérer. Si tu arrives à créer cette trajectoire narrative, tu partages avec le lecteur un sentiment d'euphorie et tu suscites le désir. Le fait d'utiliser une narration en polyphonie où tu passes d'un protagoniste à l'autre permet de s'identifier comme le septième héros de l'histoire. Les gens ont alors le sentiment qu'on peut faire la révolution ensemble, que c'est possible. »



« Furtif, ce sont les six lettres qui épellent la nouvelle résistance. »

Plus qu'un simple roman de science-fiction, on a là le grand manifeste de Damasio sur la furtivité. En 2009, il écrivait déjà dans son essai *La zone et le sage* : « Furtif, ce sont les six lettres qui épellent la nouvelle résistance. Fuir Un Réseau Trop Intrusif, Fuir. » Les furtifs sont sa réponse métaphorique à la société de contrôle. « Je voulais créer des êtres qui échappent à ça et qui prouvent avec leur invisibilité la supériorité du sonore face au visuel. » Empreint de *la philosophie du vitalisme*, *Les Furtifs* rappelle l'importance de renouer avec la nature, le végétal, le vivant. « C'est presque du zoe-punk et j'ai l'impression que ce genre sera de plus en plus populaire. »

Absent des réseaux sociaux et refusant obstinément d'avoir un téléphone portable, Alain Damasio se bat depuis une dizaine d'années contre le tramage numérique institué, entre autres, par les Gafam. La quintessence de sa vision s'imprime à la fin du roman lors d'un débat aux allures de plaidoirie : « Ce qui m'écœure, c'est l'auto-alienation consentie et recherchée, ce statut d'auto-vert satouillé et frustré tout à tout, par cycle court, dans le lave-linge de l'ego-trip. (...) Votre politique consiste à faire en sorte qu'en toute autonomie l'individu agisse sur lui-même de telle manière qu'il reproduise en lui-même le rapport de domination technolibéral. Et l'interprète comme liberté. Sa liberté. J'appelle ça le self-sort vice. »



Si l'on peut parfois décrocher sous les assauts du discours politique, on est rattrapé aux tripes par le cœur véritable des Furtifs : l'histoire d'amour d'un père et d'une mère pour leur fille. Ce que nous dit l'auteur en filigrane, c'est que seuls les liens humains pourront véritablement changer la donne. Quand l'intellect ne suffit plus, il faut recourir à l'émotion. Et quelle émotion ! Tout lecteur qui a déjà connu les joies de la paternité ou de la maternité verra son estomac se nouer et ses yeux s'humidifier. Vingt ans après ses débuts dans le SF, Alain Damasio a compris où réside la véritable force d'une société. Plus abouti que *La Zone* de dehors, plus optimiste et bravaillant que *La Horde* du cotrevent, *Les Furtifs* est le roman de la maturité. Son vrai chef-

Extrait

- Il est dedans...
- Comment tu peux savoir qu'il est dedans ?

Arshavin a un petit hoquetneur surpris. À ce moment-ci de l'examen final, après soixante-dix-neuf semaines de formation où il m'a tout appris, il ne s'attendait pas, de ma part, à une aussi potache provocation. Ça m'a échappé. Son bras est toujours tendu vers la porte close, vitrée dans sa partie supérieure, afin de m'inviter à entrer dans la salle... Il me toise à plein visage, avec son calme lunaire et ses yeux pers qui sont un hommage quotidien à l'intelligence. Dernière ma sautée, aggravée par mon air de contenance, il lit à cœur ouvert. Que j'ai peur. Que j'ai honte de m'abriter derrière des verres dépliés alors qu'il faudrait être là, juste là, en prise. À se hisser en alliance à la hauteur de l'instant.

Le Furtif est dedans. Ils le savent parce qu'ils ont activé les capteurs optiques, tactiles et thermiques, la résonance magnétique et l'antenne d'écoute ; qu'ils ont mesuré les variations de l'hygromètre, le jeu des trains d'ondes et les infimes turbulences de l'air à l'intersection des murs. Ils le savent parce qu'ils ont au bout des doigts et devant les yeux la fastueuse technologie des chasseurs de furtifs que j'ai mis un an et demi à apprivoiser – cette technologie dont l'usage m'aist, précisément, interdit pour l'examen. De manière à me mettre dans la plus nue des postures : seul dans un cube vide de six mètres d'arête. Face à face avec le furtif.

- Local, je te rappelle les règles. Cette épreuve du cube achève la formation. Elle est éliminatoire pour l'accès au statut de chasseur, comme tu le sais. Tu as passé avec brio les épreuves théoriques et techniques. Je t'en félicite. C'était nécessaire pour se retrouver là devant cette porte. À présent, il s'agit de prouver que, sans aucune aide technique, avec ta seule intuition et ton savoir acquis, avec ton seul regard et ton seul corps, tu peux capturer un furtif. Le cube est une épreuve de synthèse, qui catalyse la totalité de ce que tu as appris, construit et compris – d'où son prestige. Tu t'es entraîné avec des fouines et des mangoustes, avec des robots ultrarapides, des simulateurs et des artefacts de furtifs. Mais rien ne remplace le traque d'un original...

- Quelle taille il a ?
- La taille d'un écureuil à peu près.
- Il a des ailes ?
- Parfois. Parfois il flotte, parfois il vole, parfois il court, comme tous les furtifs...

- Comment vous l'avez piégé ?

La figure fine d'Arshavin s'épanouit.

- On ne fa pas piégé, il était là.
- Dans la salle ? Tu plaisantes ?
- Nous avons branché les capteurs il y a trois jours, pour faire des essais. On s'est rendu compte qu'il était là...
- C'est un sacré coup de bol, non ?
- La salle est presque toujours vide de présence humaine. Donc idéale pour se cacher. Les Furtifs se moquent des capteurs, tu le sais bien. Seul l'œil humain les tue.

Alain Damasio: «La science-fiction se doit de proposer des alternatives»

17 AVRIL 2019 | PAR CHRISTOPHE GUEUGNEAU ET JADE LINDGAARD

À l'occasion de la sortie des *Furtifs*, son nouveau roman très attendu, l'écrivain de science-fiction Alain Damasio vient évoquer son œuvre et ses engagements militants à Mediapart.



© Mediapart

Connu pour *La Horde du Contrevent*, Alain Damasio publie ce 18 avril *Les Furtifs* (La Volte, 704 p., 25 €), un nouveau roman très attendu. L'écrivain de science-fiction vient évoquer son œuvre et ses engagements militants à Mediapart.



DAMASIO VIES PARALLÈLES

Quinze ans après *La Horde du Contrevent*, ALAIN DAMASIO publie *Les Futurs*, un roman de science-fiction qui lie l'écologie et la société de contrôle et l'écologie radicale. Son œuvre, où se mêlent questionnements éthiques, poétiques et inventifs formelles, est une référence pour toute une génération.

avec Mathieu Dejean

17 AVRIL 2019 - 144 pages, 16,90 €

RENAISSANCE LITTÉRAIRE
L'écrit est un objet matériel. Il a une épaisseur, une densité, une présence. C'est ce qui le rend précieux, ce qui le rend sacré. C'est ce qui le rend vivant. C'est ce qui le rend éternel. C'est ce qui le rend infini. C'est ce qui le rend unique. C'est ce qui le rend irremplaçable. C'est ce qui le rend précieux. C'est ce qui le rend sacré. C'est ce qui le rend vivant. C'est ce qui le rend éternel. C'est ce qui le rend infini. C'est ce qui le rend unique. C'est ce qui le rend irremplaçable.

LES FUTURS
C'est un roman de science-fiction qui lie l'écologie et la société de contrôle et l'écologie radicale. Son œuvre, où se mêlent questionnements éthiques, poétiques et inventifs formelles, est une référence pour toute une génération. C'est un roman de science-fiction qui lie l'écologie et la société de contrôle et l'écologie radicale. Son œuvre, où se mêlent questionnements éthiques, poétiques et inventifs formelles, est une référence pour toute une génération.



ALAIN DAMASIO
L'écrit est un objet matériel. Il a une épaisseur, une densité, une présence. C'est ce qui le rend précieux, ce qui le rend sacré. C'est ce qui le rend vivant. C'est ce qui le rend éternel. C'est ce qui le rend infini. C'est ce qui le rend unique. C'est ce qui le rend irremplaçable. C'est ce qui le rend précieux. C'est ce qui le rend sacré. C'est ce qui le rend vivant. C'est ce qui le rend éternel. C'est ce qui le rend infini. C'est ce qui le rend unique. C'est ce qui le rend irremplaçable.

LES FUTURS
C'est un roman de science-fiction qui lie l'écologie et la société de contrôle et l'écologie radicale. Son œuvre, où se mêlent questionnements éthiques, poétiques et inventifs formelles, est une référence pour toute une génération. C'est un roman de science-fiction qui lie l'écologie et la société de contrôle et l'écologie radicale. Son œuvre, où se mêlent questionnements éthiques, poétiques et inventifs formelles, est une référence pour toute une génération.

Alain Damasio, activiste SF et guide spirituel d'une génération rebelle



Mathieu Dejean
16 avril 2019

Quelques semaines après *«La Horde des Cerveza»* (Marion Leveau, éditions Grégoire), Alain Damasio publie *«Les Fugitifs»*. Un roman de science-fiction sur les être humains défaits, désoberés de nos sociétés, leur destin ou la tentation éternelle de l'après et l'invention formelle ont depuis une référence pour toute une génération.

Enfin, toujours, évidemment, c'est une folie. C'est un roman dans le langage de la science-fiction française avec la parodie de *«La Horde des Cerveza»* (de 2016), qui s'est avéré à être un roman de science-fiction pour les enfants les moins exigeants. Il a eu une réception critique et publique exceptionnelles, l'ouvrable se trouve dans une librairie, à l'heure de la lecture de la soirée et dans des universitaires de philosophie et de lettres.

En tant que critique littéraire, il a eu des échos dans les médias français et étrangers, et a été publié dans plusieurs langues.

Mais Damasio est connu pour son œuvre de science-fiction. Il a écrit *«Le monde de la Horde»* (2010), *«Le monde de la Horde»* (2011), *«Le monde de la Horde»* (2012), *«Le monde de la Horde»* (2013), *«Le monde de la Horde»* (2014), *«Le monde de la Horde»* (2015), *«Le monde de la Horde»* (2016), *«Le monde de la Horde»* (2017), *«Le monde de la Horde»* (2018), *«Le monde de la Horde»* (2019).

Comment vos personnages, Damasio, échappent aux cadres, et frappe un grand coup, de manière épique et rebelle dans l'imaginaire.

C'est un livre qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

Une genre politique autour que l'édition.

Alain Damasio est un auteur de science-fiction. Il a écrit *«Le monde de la Horde»* (2010), *«Le monde de la Horde»* (2011), *«Le monde de la Horde»* (2012), *«Le monde de la Horde»* (2013), *«Le monde de la Horde»* (2014), *«Le monde de la Horde»* (2015), *«Le monde de la Horde»* (2016), *«Le monde de la Horde»* (2017), *«Le monde de la Horde»* (2018), *«Le monde de la Horde»* (2019).

Les personnages de *«Les Fugitifs»* sont des êtres humains défaits, désoberés de nos sociétés. Ils sont en lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

Les personnages de *«Les Fugitifs»* sont des êtres humains défaits, désoberés de nos sociétés. Ils sont en lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

Bien évidemment

Après quelques années de silence littéraire, Alain Damasio publie *«Les Fugitifs»*. Un roman de science-fiction sur les être humains défaits, désoberés de nos sociétés, leur destin ou la tentation éternelle de l'après et l'invention formelle ont depuis une référence pour toute une génération.

C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

En tant que critique littéraire, il a eu des échos dans les médias français et étrangers, et a été publié dans plusieurs langues.

Mais Damasio est connu pour son œuvre de science-fiction. Il a écrit *«Le monde de la Horde»* (2010), *«Le monde de la Horde»* (2011), *«Le monde de la Horde»* (2012), *«Le monde de la Horde»* (2013), *«Le monde de la Horde»* (2014), *«Le monde de la Horde»* (2015), *«Le monde de la Horde»* (2016), *«Le monde de la Horde»* (2017), *«Le monde de la Horde»* (2018), *«Le monde de la Horde»* (2019).

Comment vos personnages, Damasio, échappent aux cadres, et frappe un grand coup, de manière épique et rebelle dans l'imaginaire.

C'est un livre qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

Un genre politique autour que l'édition.

Alain Damasio est un auteur de science-fiction. Il a écrit *«Le monde de la Horde»* (2010), *«Le monde de la Horde»* (2011), *«Le monde de la Horde»* (2012), *«Le monde de la Horde»* (2013), *«Le monde de la Horde»* (2014), *«Le monde de la Horde»* (2015), *«Le monde de la Horde»* (2016), *«Le monde de la Horde»* (2017), *«Le monde de la Horde»* (2018), *«Le monde de la Horde»* (2019).

Les personnages de *«Les Fugitifs»* sont des êtres humains défaits, désoberés de nos sociétés. Ils sont en lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

Les personnages de *«Les Fugitifs»* sont des êtres humains défaits, désoberés de nos sociétés. Ils sont en lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

Tu mets de l'ordre, pas de la liberté.

C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir. C'est un roman de science-fiction qui raconte la lutte contre le pouvoir.

"C'est un questionnement sur la manière dont la représentation sociale de la violence dans la langue... s'inscrit dans le monde... il s'agit de voir comment les parents..."

Il y a une épaisseur de fait historique (la violence) qui est au cœur de ce roman... de ce roman qui est au cœur de ce roman..."

"Il y a une épaisseur de fait historique... de ce roman qui est au cœur de ce roman..."

"Conceptuellement, c'est l'idée que le régime de contrôle s'est déployé intentionnellement plus que les que DUBOIS avait prévu en 1980"

C'est d'ailleurs un constat de ce qu'il y a de violence dans la langue... et dans la langue de l'écriture... de ce qu'il y a de violence dans la langue..."

"Conceptuellement, c'est l'idée que le régime de contrôle s'est déployé intentionnellement plus que les que DUBOIS avait prévu en 1980..."

Le roman est un roman de ce qu'il y a de violence dans la langue... et dans la langue de l'écriture... de ce qu'il y a de violence dans la langue..."

En ce sens, le roman est un roman de ce qu'il y a de violence dans la langue... et dans la langue de l'écriture... de ce qu'il y a de violence dans la langue..."

En ce sens, le roman est un roman de ce qu'il y a de violence dans la langue... et dans la langue de l'écriture... de ce qu'il y a de violence dans la langue..."

"C'est d'ailleurs un constat de ce qu'il y a de violence dans la langue... et dans la langue de l'écriture... de ce qu'il y a de violence dans la langue..."

Pierre-Henri Gagnepain

Il y a une épaisseur de fait historique... de ce roman qui est au cœur de ce roman..."

Il y a une épaisseur de fait historique... de ce roman qui est au cœur de ce roman..."

Il y a une épaisseur de fait historique... de ce roman qui est au cœur de ce roman..."

Il y a une épaisseur de fait historique... de ce roman qui est au cœur de ce roman..."

Les Femmes (Le Monde), 2019 p. 20 #

SCIENCE-FICTION

Alain Damasio, lanceur d'alerte du futur

Par Victor Garcia,

publié le 18/04/2019 à 16:34



L'écrit de science-fiction publie ses troisième tomes, Les Partis, ce 16 avril, dans lequel l'auteur interroge notamment les technologies modernes, mais aussi le sens de nos vies. **Entretien.**

Les Partis est la trilogie de science-fiction que l'auteur propose à ceux qui partent de nos jours vers la nouvelle année de l'an 2020 pour garder certains de nos mythes français. Il se compose de trois tomes : Les Partis - Tome 1, Les Partis - Tome 2, Les Partis - Tome 3. Les Partis - Tome 1 est une histoire de science-fiction "à la manière de" de science-fiction, peuplée de personnages et de situations modernes et futuristes. C'est une œuvre politique et philosophique, une réflexion sur l'humanité, sur ce que nous sommes et ce que nous devenons. L'auteur interroge les limites de l'usage des technologies modernes - intelligence artificielle, objets connectés, réalité virtuelle - et ce qui les rendent : les grandes interrogations de la fin, toujours plus utiles de nouvelles personnes.

Les Partis illustre la France dans vingt ans, au-delà de la technologie humaine existante et les nouvelles pensées, faits et gestes des citoyens modernes de demain et des personnes à venir. Il est le miroir déformé de notre présent et d'un futur hypothétique.

La technologie peut nous donner de nouvelles manières de vivre et de nouvelles possibilités : dans le domaine de la santé, l'éducation, l'industrie, etc. Que faut-il faire pour s'assurer qu'elle ne dévie pas ?

C'est une réflexion très importante. La première est la distinction entre le présent et le futur. Dans cette nouvelle technologie, on nous tend des possibilités et des outils qui peuvent devenir très utiles et très utiles quelque chose à notre place. La puissance, si on reprend les termes de science-fiction, c'est le contrôle, le savoir, la capacité de faire des choses avec nos outils propres : pensée, mémoire, capacité cognitive et physique. Et si les technologies nous offrent une puissance nouvelle, il y a des choses que nous pouvons faire que nous ne pouvons pas faire aujourd'hui. Je pense à une autre manière de vivre, à une manière de vivre que nous ne pouvons pas faire aujourd'hui. Je pense à ce que nous pouvons faire avec nos outils et nos connaissances. Cela ne peut pas être "réalisé" sans effort et de lui donner de la valeur. Le futur, ce n'est pas, c'est un pouvoir technologique de quelque chose d'important que nous ne pouvons pas faire aujourd'hui, mais ce n'est pas le futur de faire l'effort de vivre systématiquement. Je pense à dire de "réaliser" le futur, ce n'est pas une capacité technologique, c'est une capacité humaine, il faut toujours se demander ce que nous pouvons faire avec nos connaissances et nos capacités.

Les technologies, c'est l'humanité technologique. Il y a une

«A LA ZAD ET À TARNAC, J'AI FAIT L'ÉPONGE» : RENCONTRE AVEC ALAIN DAMASIO

Par Frédérique Roussel, fiction, essay, critique
— 27 avril 2019 à 17h46



Dans son genre, Alain Damasio est une sorte de furtif, cet être invisible à l'œil humain qu'il a inventé. Difficile à joindre : il n'a pas de téléphone portable et boude les réseaux sociaux. Une absence revendiquée de ce qu'il appelle le « techno-cocon », cette bulle numérique où nous nous aliénon nous-mêmes. Rare à lire : il publie peu et aime à écrire loin du monde, en pleine nature. Inclassable : cet écrivain d'anticipation s'abreuve de philosophie nietzschéenne, foucauldienne et deleuzienne et refuse une fiction « molle », dirait-il. Vivace : loin de l'ego de plume, ce Marseillais d'adoption, chaleureux et volubile, fréquente les mouvements contestataires, partage sa vision de la lutte et se fond dans le collectif Zanzibar, rassemblant des auteurs de science-fiction francophones qui prônent de concert action et fiction littéraire. Furtif comme l'Arlésienne :

guetté depuis quinze ans, son troisième roman sort enfin avec un parfum prononcé d'événement. Inconnu à la parution de *la Zone du Dehors* (2001), inconnu à la parution de *la Horde du Contrevent* (2004) sorti par La Volte, une maison d'édition créée ex nihilo pour sa deuxième publication, Alain Damasio, à 49 ans, a désormais une stature d'auteur culte, fort d'un imaginaire qui ambitionne de faire bouger la réalité. Nous sommes en 2040. Les furtifs sont parmi nous, ni fantômes ni zombies, ni vampires, ni robots, ni intelligence artificielle, mais espèce à la fois animale et végétale. Le premier furtif que le lecteur croise, c'est celui auquel est confronté Lorca Varèse dans un cube immaculé. Il a une heure pour le repérer, le coincer et sortir vainqueur de l'épreuve. Un premier chapitre de maestria guerrière avec un ennemi apparemment invisible et insaisissable. «*L'angle mort est leur lieu de vie.*»

A plus de 40 ans, Lorca s'est battu pour se faire intégrer dans l'équipe militaire de chasseurs de furtifs. Il est persuadé que sa fille Tishka, qui a disparu à 5 ans, a été enlevée par cette espèce secrète qui est traquée par l'armée mais reste insoupçonnable pour la majorité des gens. La quête des parents pour retrouver leur fille apparaît comme le fil rouge de l'histoire, une trame sentimentale propre à attendrir les âmes tendres et chère aussi à Damasio. Le plus séduisant et le plus poétique, ce sont les furtifs, pacifiques en réalité, capables d'écriture cinématique, d'une agilité métamorphique renversante, dotés chacun d'un son identitaire (le frisson) et dans lesquels il faut voir une célébration du vivant.

D'autant que la société décrite par Alain Damasio tient de la dystopie sinistre : société froide, surveillance perpétuelle, traçage permanent. Les villes ont été rachetées par des multinationales et privatisées, comme l'éducation nationale d'ailleurs. Ce décor sombre et ultralibéral, parfois seulement esquissé, sert à l'auteur de faire-valoir à une mouvance alternative qui refuse d'être baguée et de se soumettre. Un des grands moments de bravoure de ces antisyndèmes est la prise d'une tour privée de luxe, au cours d'un incroyable ballet acrobatique qui joue avec les toits. L'auteur rassemble dans cette bande au fur et à mesure tout ce qui peut servir la résistance : les militants alter, hackers, artistes (en particulier Toni, un graphiste qui se réclame de Banksy), le philosophe, des Balinais (caution spirituelle), poètes... Tous convergent vers la scène la plus sidérante du roman, la plus fusionnelle, et peut-être aussi la plus dérangeante.

Le travail sur la langue, déjà présent dans ses autres titres, apparaît plus que jamais comme une force d'évocation sensible de l'univers : chaque personnage a une manière d'être et de parler distincte. Cette sorte de polyphonie, une fois qu'on s'y est accoutumé, confère une forme de mouvement et une illusion parfaite d'être au milieu de ce qui se déroule. La production de vocabulaire nouveau frôle l'usine, généralement avec inventivité.

Ambitieux par tous les thèmes qu'il brasse, son amour parfois inconsidéré du son et son engagement langagier, les *Furtifs* estomaque. Et joue avec la mort. Si vous parvenez à cerner et à regarder un furtif dans les yeux, il tombe raide. Une œuvre d'art stratifiée à poser dans votre salon. Comment ne pas tuer le plus précieux des amours en le regardant ? Entretien avec Alain Damasio.

Comment sont nés les furtifs ?

66

En 2004, j'ai eu l'idée de ces êtres qui existent en chair et en os parmi nous, mais dans l'angle mort de notre vision. Je voulais trouver une sorte d'envers à la société de contrôle, mais aussi sortir de la résistance pure comme dans *la Zone du Dehors*. La société de traces, qui collecte tous nos données, commençait alors. J'avais également en tête le souvenir de m'être fourvoyé dans un chemin qui ne menait nulle part lors d'une randonnée seul à vélo aux Etats Unis, et d'avoir dû faire tout le chemin à l'envers.

Au fil des années, j'ai mené un énorme travail de prise de notes dans trois gros cahiers, alimentés avec de la philosophie parce que c'est ce qui me nourrit. Il y a eu Bergson avec *l'Evolution créatrice*, Nietzsche et Deleuze bien sûr, et plus récemment, Baptiste Morizot. C'est un philosophe du vivant, de terrain, spécialiste du pistage, en particulier des loups. Il m'a beaucoup aidé dans la deuxième partie du roman, me disant : ton idée de frisson des furtifs est géniale mais tu es un peu comme les dames de la Renaissance qui ne prenaient en compte que la dimension spiritualiste des oiseaux, leur chant... Qu'est-ce qu'ils bouffent ? Qu'est-ce qu'ils chient ? Je les avais dotés exclusivement d'une dimension immatérielle à travers le son.

Cette société ultratechnologique et autoritaire peut-elle arriver ?

66

C'est mieux que sous Macron on peut le dire, c'est presque cool... J'ai poussé l'anticipation très légèrement. Même le zonage dans la ville. A Marseille où je vis, il y a des rues inaccessibles, barrées par des portails derrière lesquels habitent des riches. Quant à la miniaturisation technologique avec toutes nos données, sous la forme de bracelets ou bagues connectés, je suis convaincu qu'on y viendra. Les IA personnalisées apparaissent comme l'anticipation la plus crédible. Avec les Siri, Alexa ou Cortana, tous ces assistants personnels, chaque Gafa est en train de viser ce point de convergence d'une seule interface. Dans la rue aujourd'hui, tout le monde partage le même réel. Le stade supérieur sera de dire : on va personnaliser aussi ton réel, pour que tu n'aies pas à voir ce que tu n'as pas envie de voir ou de vivre. L'espèce humaine peut très bien se refermer sur ce type de rapport qui va rendre encore plus difficile l'accueil de l'étranger. Si on accepte si facilement que

des gens meurent en Méditerranée, c'est parce qu'on a plus de mal à envisager l'altérité dans notre bulle de techno-cocon. La confrontation à l'altérité, qui nous fait grandir, a tendance à diminuer. Je ne crois pas à un complot des Gafa ; elles mettent simplement à disposition des outils pour maximiser notre auto-aliénation. Les smartphones permettant énormément de choses, cela rend moins urgent d'exercer un pouvoir comme citoyen sur l'évolution de la société. Aller militer, passer du temps dans la rue, aller chercher de l'altérité sociale, c'est un miracle aujourd'hui.

88 La contestation peut-elle prendre ces formes spectaculaires, assaut d'une tour ou prise d'une Ile ?

Ce qui me touche dans ces dynamiques révolutionnaires, c'est cette espèce d'enthousiasme avec des moments explosifs. J'ai énormément pris de mes séjours à la ZAD et à Tarnac. J'ai fait l'éponge. On a de très bonnes analyses critiques, j'adore ce que fait Lundi matin [revue contestataire en ligne depuis 2014, ndr], mais on manque cruellement d'inventivité dès qu'il faut commencer à aller vers le «Je tends désirable», comme disait Michel Foucault. Comment rendre à nouveau l'insurrection désirable en dehors du délire de l'émeute ? J'essaie de poser des pistes dont les gens se saisiront peut-être. Certains s'étaient emparés d'éléments de la Zone du Dehors et avaient fabriqué des clamours [appareils cachés qui déclament un message unique aux passants, ndr]... Cela m'avait frappé : parfois un dispositif bascule dans le réel parce qu'il inspire. Là j'ai essayé beaucoup de petites choses, peut-être donneront-elles envie de faire un mouvement sur les toits, une des rares zones résiduelles à mon sens moins fliquées, sur lesquelles des choses sont possibles.

88 Votre but est-il donc de procurer des outils ?

J'écris pour créer au sens très fort. L'écrivain de science-fiction a à jouer un rôle social. J'ai compris que j'avais une créativité supérieure au monde militant dans lequel j'évoque. Je me suis beaucoup rapproché du Comité invisible depuis trois ou quatre ans. Ils sont passionnants, ils ont une énorme culture politique et philosophique, mais ils ont besoin de créativité. Nous n'avons pas su nous renouveler. Nous sommes allés au bout de la forme manif et on peut remercier mille fois les gilets jaunes d'avoir arrêté les cortèges linéaires et posé en préfecture, en éclatant le mouvement. Les seuls qui ont été créatifs, c'est Act Up et Greenpeace. Cette inventivité est quasiment inexistante à l'extrême gauche.

88 Pourquoi ce choix d'une pluralité de langues des personnages ?

Il y a une raison théorique : je ne comprends pas qu'on puisse raconter le réel par un prisme unique. C'est une espèce de fétichisme de l'omniscience, le narrateur à la première personne, cette manière de décrire la totalité du monde d'un seul point de vue, type Houellebecq. Le premier acte politique d'un écrivain tient dans la structure narrative. Il faut traduire

ce que tu prétends défendre, c'est-à-dire respecter la pluralité de points de vue. Et c'est vraiment «empuissantant» pour le lecteur, il est placé de fait au milieu des personnages et doit faire un effort de positionnement. La conduite de récit tranquille, le divertissement où tu prends le lecteur par la main ne m'intéresse pas. J'ai envie que les gens aient réfléchi un peu plus quand ils sortent du livre. J'ai découvert aussi, quand j'écrivais la Horde du Contrevent en Corse où je m'isolais vingt jours par mois, que je m'épuisais à rester sur le même mode de narration. J'ai besoin de ces variations. Artaud parle d'«athlétisme affectif» à propos du comédien. Cette expression vaut pour l'écrivain. Tu mobilises toutes tes sensations, tes souvenirs, tes perceptions, tout un rythme intérieur.

88 Pourquoi une résurrection ?

Je voulais montrer comment naît un furtif et que ce soit une réussite collective. Dans la Zone, je me reprochais beaucoup d'être encore prisonnier du messie, du personnage prophétique, ou césarien à la Mélenchon qui par un discours vient te faire la révolution, et tout le monde tout d'un coup se conscientise. Cela ne correspond pas du tout à l'époque, extrêmement démocratique en réalité, avec des gens qui développent des pensées fortes dans des lieux différents. Je voulais proposer des microévolutions à la fin, pas un seul basculement révolutionnaire. Dans la scène de la résurrection, je voulais montrer qu'ils avaient créé un lien ensemble, collectivement.

88 Peut-on considérer le furtif comme une métaphore ?

Je n'aime pas ce terme. La force de la science-fiction est de réaliser la métaphore, de l'incarner avec un tel degré de vérité, une telle sensualité, qu'elle fait vraiment éprouver ce que cela donne.

88 Pourquoi avez-vous mis quinze ans pour l'écrire ?

L'isolement constitue une condition indispensable. J'ai une écriture immersive qui demande beaucoup d'intensité, et je suis incapable d'écrire à la maison. Quand mes filles ont grandi, j'ai pu commencer à m'isoler dans le Verdon, dans le Vercors, à Porquerolles. J'ai toujours la même routine une fois seul : trois ou quatre heures de jet intenses le matin, puis deux ou trois heures de randonnée à vélo ou à pied, puis je retravaille le soir. Par ailleurs, j'avais sombré dans une grande dispersion de projets, jeu vidéo, série télé, scénario du film d'animation de la Horde du Contrevent, une pièce de théâtre jouée à Avignon... Des choses qui m'ont nourri indiscutablement, mais qui ont fait que je n'arrivais pas à m'y coller. Savoir qu'il était très attendu ne changeait rien. L'écriture est un moteur profondément intime. Personne ne peut t'aider ni te donner envie d'écrire...

Vous tenait-il à cœur ?

«

J'avais une grande ambition sur ce livre-là. J'avais été marqué par le Dantec des *Racines du Mal*, dans lequel il y avait une lecture de l'époque. J'avais en tête un livre qui traverse l'époque, ramasse beaucoup d'affects, de perceptions, de tendances d'aujourd'hui. Et il est très tuilé : au moins quatre ou cinq stratifications fonctionnent ensemble : les furtifs, l'histoire sentimentale et la parentalité, la vie politique, la philosophie du vivant... Je voulais aussi restituer le côté ultralibéralisme qui vient tout en montrant, à travers tout ce que j'ai vu à la ZAD et les milieux militants que je fréquente, ce qui peut exister en termes insurrectionnels, de changement de société. Il y a peu de romans aujourd'hui qui essayent de tenter cette synthèse et de porter quelque chose de positif...

Souhaitez-vous une dystopie optimiste ?

«

Carrément. Dans *la Zone du Dehors*, même s'il y a la Volte et quelques petites expérimentations à la fin, l'aspect dystopique est dominant. Cela reste un livre contre, contre cette forme de pouvoir qu'est le régime de contrôle. Avec *les Furtifs*, je voulais faire pencher la balance de l'autre côté. Si je n'ai pas poussé très loin l'aspect anticipation, ce que le technocapitalisme et la société numérique vont produire, je voulais que les formes de dépassement, de militantisme, soient mieux portées, que les furtifs soient des êtres qui incarnent des formes de haute vitalité. Je n'y étais pas arrivé dans *la Horde*. Le personnage de Carnool apporte cette faculté de métamorphose permanente, mais j'ai dû le faire mourir à un moment donné car je n'arrivais plus à le tenir.

Quel est le rôle d'un écrivain ?

«

D'être un transformateur d'énergie. J'espère que celui qui ressort de ces 700 pages ressent plus d'intensité et une envie de vivre plus grande. C'est le but de l'art. Emprisonner intellectuellement, affectivement, les perceptions, les sensations, la richesse de vécu. Tu donnes des choses, parfois des armes politiques, parfois juste de la poésie, une ouverture au monde. Il y a ce bon mot de Deleuze qui dit que toute littérature est une lettre d'amour. C'est ça : tu fais un don. Sinon ça ne sert à rien d'écrire. C'est un cadeau épais, mais il me semble que tu sors avec des idées, avec de l'émotion, avec des modes de combat.

Un prochain bouquin ?

«

Je ne vois pas laisser passer quinze ans. Mais il faut que j'accumule beaucoup de matière et que j'ai le sentiment d'avoir un concept et un livre autour. Dans *la Zone* j'avais le concept de la société de contrôle versus la Volte. Et dans *la Horde*, le mouvement et le lien. J'appelle cela un concept totipotent, comme les cellules souches qui permettent avec une seule de faire des bras. Un miracle du vivant que la cellule qui en se divisant va de proche en proche constituer une main. Un concept totipotent est capable de générer de l'émotion, des scènes, un univers, des idées. La grande force d'un roman, c'est la réussite de cet alliage incandescent. ➔

Frédérique Roussel Photo BÉNY ARDIGES

Alain Damasio *Les Furtifs* La Volte, 704 pp., 19 €, à paraître jeudi, accompagné d'un album d'Alain Damasio et de Tim Pécin.



Comment l'écrivain Alain Damasio fait de ses romans de SF de véritables partitions de musique

Entretien avec Jean-Paul Deniaud

Le 29.08.2018 à 09:00

Alain Damasio

Lectures de romans de science-fiction
Alain Damasio, auteur de livres à succès
La Horde du Contrevent et collaborateur
de musiciens Paris, sortent jeudi 30 avril, et
après 10 ans d'attente, son nouveau roman Les
Furtifs - « des livres faits de son ». Pour l'occasion,
Trax partage ses interviews de l'auteur, publiées dans
la magazine l'an dernier. L'occasion de revenir sur
son parcours et d'en savoir un peu plus sur son
rapprochement à la musique.

Après 10 ans de silence, l'écrivain français Alain Damasio revient avec son nouveau roman, *Les Furtifs*, publié chez Le Livre de Poésie le 30 avril 2018. Ce roman est le premier d'une trilogie intitulée *Les Furtifs*, qui se poursuit avec *Les Furtifs 2* et *Les Furtifs 3*. Le roman est une œuvre de science-fiction, mais il est aussi une œuvre de philosophie et de poésie. Damasio a écrit ce roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale. Le roman est une œuvre de science-fiction, mais il est aussi une œuvre de philosophie et de poésie. Damasio a écrit ce roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

Comment l'auteur a écrit les livres de son roman Les Furtifs ?

Alain Damasio a écrit les livres de son roman *Les Furtifs* en collaboration avec des musiciens. Il a écrit le roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

Le rapprochement à la musique est intéressant, comment ça se passe-t-il ?

Alain Damasio a écrit les livres de son roman *Les Furtifs* en collaboration avec des musiciens. Il a écrit le roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

Pour tout dire, les livres de son roman *Les Furtifs* sont écrits en collaboration avec des musiciens. Il a écrit le roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

Alain Damasio a écrit les livres de son roman *Les Furtifs* en collaboration avec des musiciens. Il a écrit le roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

Et qui sont les musiciens qui ont écrit les livres ?

Alain Damasio a écrit les livres de son roman *Les Furtifs* en collaboration avec des musiciens. Il a écrit le roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

Enfin, ça se passe-t-il comment ça se passe-t-il avec les livres ?

Alain Damasio a écrit les livres de son roman *Les Furtifs* en collaboration avec des musiciens. Il a écrit le roman en collaboration avec des musiciens, ce qui a permis de créer une œuvre unique, à la fois romanesque et musicale.

DIPLOMATE

Relations presse et collaborations

KORA

kora@ulyse.coop

06 30 79 42 00

MAISON D'ÉDITION

MATHIAS ECHENAY

lavoite.net

LA VOLTE

MAISON D'ARTISTES CONCERT « ENTRER DANS LA COULEUR »

SYLVAIN LACOMBE

sylvain@ulyse.coop - 06 81 17 08 81

ulyse.coop

**ULYSSE
MAISON
D'ARTISTES**

